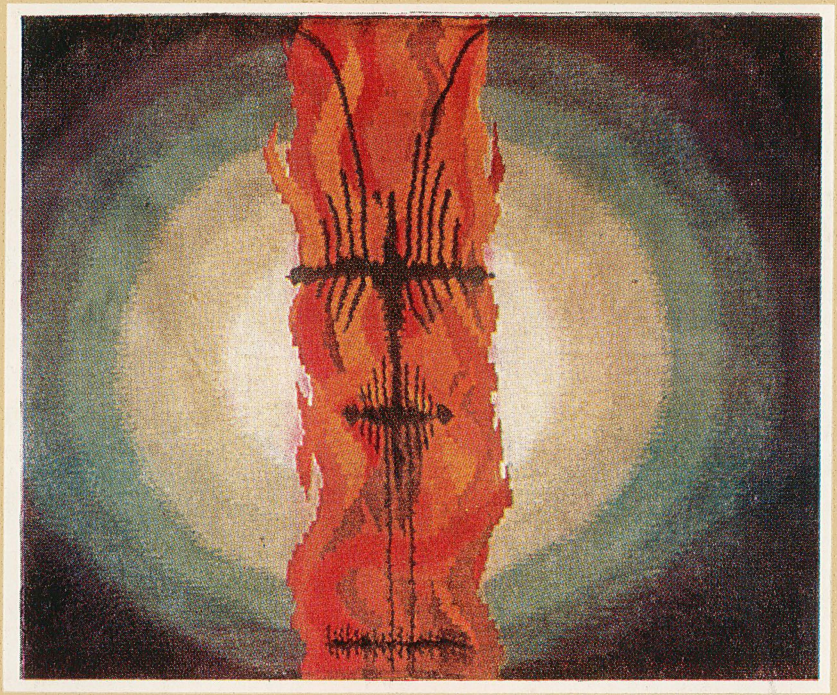
REVUE ROUMAINE



Revue mensuelle de culture et civilisation roumaines
Paraît en français, allemand, anglais et russe
AGENCE ROUMAINE DE PRESSE « AGERPRES » — RÉDACTION DES PUBLICATIONS POUR L'ÉTRANGER « LA ROUMANIE »
Rédaction: 1, Piaţa Scînteii, 71341 Bucarest — Roumanie, B.P. 33—28, tél. 17.60.10. télex 11 272

Rédacteur en chef:
GEORGE G. POTRA

Rédaction: VALENTIN F. MIHĂESCU, MIHAI PELIN, CONSTANTIN PRUT, ŞERBAN STATI
Version française assurée par: ANCA COSĂCEANU, PETRE CRĂINICIANU, ELENA DAN *(correction)*, HÉLÈNE ELLI, OLGA GALAŢANU, TEODOR SAULEA, MICAELA SLĂVESCU *(chef de version)*, CONSTANTIN STURZA, RODICA-MARIA VALTER
Maquette: DOINA-ŞTEFANIA SAUCĂ

Sur la couverture:
ŞERBANA DRĂGOESCU:
Icare, tapisserie en laine (2 ×1,5 m)

Une élection ayant de hautes raisons scientifiques et morales

Le 11 juillet, dans le cadre d'une assemblée solennelle, l'Académie de la République Socialiste de Roumanie a conféré au président de la République Socialiste de Roumanie, Nicolae Ceaușescu, les qualités de membre titulaire et président d'honneur de ce haut forum scientifique et culturel de notre pays. Cet événement d'une importance exceptionnelle dans la vie scientifique et culturelle de notre nation représente l'expression de la haute appréciation que les scientifiques et les gens de culture, de même que le peuple tout entier, donnent à la brillante activité théorique et pratique, à la contribution décisive du dirigeant de notre parti et de notre État à l'édification de la nouvelle destinée de la Roumanie.

La décision concernant l'élection du président Nicolae Ceaușescu comme membre titulaire et président d'honneur de l'Académie a été prise le 10 juillet par l'Assemblée Générale du haut forum scientifique; dans ce cadre Radu Voinea, président de l'Académie, ainsi que de nombreux membres titulaires et correspondants ont pris la parole et une Décision spéciale a été adoptée en ce sens.

Exprimant les pensées de tous les scientifiques et des gens de culture de Roumanie, ceux qui ont pris la parole ont rendu un chaleureux hommage à la personnalité du président Nicolae Ceaușescu, à la brillante activité qu'il déploie à la tête du parti et de l'État, activité consacrée à l'épanouissement continuel de la patrie, à la cause du socialisme et de la paix. Tous les succès grandioses qui ont conféré aux deux dernières décennies qui se sont écoulées depuis le IXe Congrès du parti la substance de la période la plus fertile de toute l'existence du peuple roumain sont directement liés à la pensée créatrice et à l'activité dynamique du président Nicolae Ceaușescu.

La présence du président Nicolae Ceaușescu à la tête de l'Académie roumaine répond à de hautes raisons scientifiques et morales. Le vote unanime du plus haut forum scientifique du pays représente une reconnaissance méritée de la valeur théorique et pratique de la vaste œuvre du dirigeant du parti et de notre État, œuvre qui se caractérise par l'originalité de sa démarche théorique, par la profondeur et la rigueur de l'analyse, par l'exceptionnelle capacité de synthèse, hautement significatives pour l'approche de pratiquement tous les domaines de la vie sociale, politique et économique contemporaine. C'est une œuvre théorique créée par une pensée audacieuse, novatrice, illustrant la capacité d'appliquer de manière créatrice les vérités généralement valables du développement social en tenant compte des conditions historiques concrètes de la société roumaine, du monde actuel. Le vote de l'Académie exprime, en même temps, la haute appréciation que les scientifiques donnent à la conception du président

Nicolae Ceaușescu concernant l'importance du rôle de la science dans le monde actuel, à sa préoccupation inlassable à l'égard du progrès de la science, de l'adéquation accrue de celle-ci, de son intégration toujours plus ample et plus profonde dans l'œuvre de développement multilatéral du pays. Nul n'ignore que, durant les années qui se sont écoulées depuis le IXe Congrès du parti, grâce à l'intérêt et aux actions du président Nicolae Ceaușescu, la science roumaine est devenue une riche source d'avoir national, de progrès dynamique. Le nom du dirigeant du parti et de l'État est lié à l'élaboration de la première stratégie à long terme du développement de la science nationale.

Dans le cadre de l'assemblée solennelle, on a remis au président Nicolae Ceaușescu le diplôme de membre titulaire et le diplôme de président d'honneur de l'Académie, ainsi que le carnet de membre titulaire et l'insigne d'or de l'Académie. Le président Nicolae Ceaușescu a prononcé un ample discours.

De la tribune du prestigieux forum scientifique et culturel, le président Nicolae Ceaușescu a rendu un vibrant hommage aux devanciers, à tous ceux qui, par leurs pensée et action, ont contribué à l'édification de la culture et de la civilisation roumaines, à l'affirmation, dans le monde entier, des valeurs de notre spiritualité nationale par des œuvres constamment empreintes de l'union entre la créativité et l'engagement patriotique. Évoquant les grandioses réalisations obtenues au cours des vingt dernières années dans le développement socio-économique de la Roumanie, le président Nicolae Ceaușescu s'est également rapporté aux objectifs stratégiques du développement de la Roumanie jusqu'en l'an 2000. Dans ce contexte, l'attention que le parti et l'État roumains accordent à la science dans tous les programmes d'avenir a été particulièrement soulignée. Le Président a adressé aux scientifiques roumains un appel chaleureux, les invitant à mettre toutes leurs capacités et toute leur énergie au service du progrès ininterrompu de la patrie sur la base des plus récentes conquêtes de la révolution technique et scientifique contemporaine. Le président Nicolae Ceaușescu a souligné, en conclusion de son mémorable discours, combien importantes sont les obligations morales des hommes de science, qui doivent agir avec esprit de suite afin que toutes les découvertes du génie humain servent exclusivement à l'homme, à l'affirmation de la personnalité humaine, au bien-être et au progrès de tous les peuples, dans un monde de la paix et de la concorde internationale.

DÉCISION

de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie concernant l'élection du camarade Nicolae Ceaușescu, secrétaire général du Parti Communiste Roumain, président de la République Socialiste de Roumanie, comme membre titulaire et président d'honneur de l'Académie

L'Assemblée Générale de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, exprimant le désir ardent des membres de l'Académie, des scientifiques, de tous ceux qui travaillent dans le domaine de la recherche scientifique et technologique, de l'enseignement, de la culture et des arts, ayant la conscience d'accomplir un acte solennel, de la plus haute importance dans l'histoire de l'Académie roumaine, de la science et de la culture de notre patrie, décide à l'unanimité

d'élire le camarade

NICOLAE CEAUȘESCU

comme

Membre titulaire
de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie

lui confiant la direction suprême du plus haut forum scientifiique et culturel de la Roumanie,
comme

Président d'honneur
de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie

Cette décision représente l'expression de la haute appréciation que les hommes de science et de culture de notre pays, aux côtés du peuple tout entier, donnent à la brillante activité théorique et pratique, à la géniale pensée scientifique, originale, audacieuse, du dirigeant de notre parti et de notre État, fruit de son expérience de plus de 50 années d'activité et de lutte révolutionnaires

pour la cause du parti, pour le progrès de la patrie, pour le triomphe du socialisme et du communisme en Roumanie.

La présence du camarade NICOLAE CEAUŞESCU à la tête de l'Académie roumaine répond à une haute raison scientifique et morale, à une nécessité objective du processus de progrès scientifique et culturel de la Roumanie, sur la voie lumineuse ouverte par le IXe Congrès du parti, consacrant, ainsi, sa qualité de dirigeant et de guide inlassable, en fait, de toute l'œuvre de développement de la science et de la culture roumaines au cours de l'époque qui porte, sujet de légitime et unanime fierté pour nous tous, son nom bien-aimé.

La science et la culture roumaines s'enorgueillissent du fait que le premier révolutionnaire du pays, le glorieux dirigeant de notre parti et de notre État, est, en même temps et en égale mesure, un penseur d'une portée, d'une rigueur et d'une profondeur exceptionnelles, un homme de science qui, puissamment engagé dans le développement créateur du matérialisme dialectique et historique, ouvre, en permanence, à la science, à la pensée économique et socio-politique, de nouveaux horizons, un immense front de travail vers des directions originales, assurant de nouvelles ressources et impulsions idéologiques, une intarissable source d'idées et de concepts pour toute l'activité théorique et pratique du parti et de l'État.

Pour la conscience de la nation roumaine, de même que pour celle de toute l'humanité progressiste, le secrétaire général du Parti et président de la République incarne, par toute son activité, les vertus les plus nobles du génie créateur du peuple roumain, dans tous les domaines, y compris celui de la science, de la technologie et de la culture. Tout ce qui a été accompli dans notre pays durant ces deux décennies glorieuses porte l'empreinte de la personnalité prestigieuse du camarade Nicolae Ceaușescu, de sa conception du monde et de la vie, des valeurs auxquelles nous croyons avec toute la conviction: la dignité, l'indépendance et la souveraineté nationales, la solidarité internationaliste avec toutes les forces éprises de progrès et de paix, les idéaux du socialisme et du communisme, le droit imprescriptible de les concevoir et de les traduire dans les faits par nos propres forces.

Élu du parti, élu de la nation entière, le camarade Nicolae Ceaușescu a donné à notre pays sa première ère de véritable épanouissement économique et socio-culturel, a promu le travail scientifique au statut et aux responsabilités d'une force productive, d'une source de l'avoir national, d'un facteur important de l'accomplissement du Programme de notre parti. Comprenant mieux que quiconque combien fondamental est le rôle de la science quant à l'édification de la nouvelle société, le secrétaire général du parti a constamment veillé à ce que soit assuré le développement à des rythmes élevées de la base matérielle et du

personnel de la recherche et de l'enseignement, la formation de spécialistes hautement qualifiés dans ces domaines, capables de résoudre avec succès les problèmes les plus complexes que puisse poser le progrès de la science, du savoir universel.

Le dirigeant de notre parti et de notre État est l'artisan de la première stratégie politique à long terme de développement de la science en Roumanie. Pierre angulaire de cette stratégie, sa conception révolutionnaire de l'intégration organique de la recherche et de l'enseignement à la production, en vue d'une totale affirmation de la révolution technico-scientifique dans tous les domaines du travail et de la vie de la nation, se matérialise aujourd'hui en des résultats économiques et sociaux toujours plus substantiels, met effectivement la science au service de la société, de l'accroissement du bien-être matériel et spirituel du peuple. Au nom, à l'initiative et à la contribution directe du camarade Nicolae Ceaușescu sont liés les premiers documents politiques à valeur de programme, d'ample portée et du niveau le plus élevé, à avoir été consacrés dans notre pays au développement de la science, à commencer par les documents adoptés après le IXe Congrès du Parti, par les prévisions du Programme du Parti Communiste Roumain, et à continuer par les Programmes-directives adoptés par le XIIe Congrès et par le Programme de la science et de la technologie nationales jusqu'à l'an 2000, adopté par le XIIIe Congrès.

Avec la camarade ELENA CEAUȘESCU, scientifique distingué, le secrétaire général du parti a guidé, en permanence et directement, notre travail, a guidé inlassablement tout l'activité de recherche scientifique de notre pays, traçan les orientations de celle-ci, a participé et participe effectivement à l'élaboration et à la transposition dans les faits de tous les objectifs primordiaux de la science — investigation et valorisation des ressources nationales, création d'une économie moderne, de technicité et d'efficience élevées, élévation substantielle de la productivité du travail social par l'utilisation de l'automatisation complexe, aménagement systématique et développement équilibré de toutes les régions du pays, affirmation prestigieuse de la Roumanie dans le circuit économique et technico-scientifique international, élévation de la qualité de la vie du peuple tout entier, épanouissement culturel de la nation.

Avec sa profonde et ample conception de la dialectique de la connaissance scientifique, avec sa confiance impressionnante et mobilisatrice dans le pouvoir de la science, le camarade Nicolae Ceaușescu nous a constamment demandé d'intensifier la recherche fondamentale dans les domaines des mathématiques, de la physique, de la chimie, de la biologie, recherche qui vise à découvrir de nouveaux secrets de la nature et de la vie et à les mettre ainsi au service du progrès et de la civilisation, au service du développement pacifique de l'humanité.

Selon une conception profondément novatrice, le secrétaire général du parti a élaboré les fondements théoriques et les principes du nouveau mécanisme économique, qui ont fortement stimulé l'engagement de la Roumanie sur la voie du développement du type intensif. Se fondant sur l'autodirection et sur l'autogestion ouvrières, les rapports de production ont enregistré, dans notre société, un important bond qualitatif, à la mesure du progrès accéléré, des forces productives au cours des 20 dernières années. De l'initiative du dirigeant du parti et de l'Etat et directement guidé par lui, se développe continuellement le système de la démocratie ouvrière, révolutionnaire, étant ainsi assurée la participation directe des travailleurs à la direction de tous les secteurs de la vie économique et sociale, ce qui imprime des traits caractéristiques nouveaux à toute la société roumaine. Par toute son activité théorique et pratique, le secrétaire général a assuré l'unité et le renforcement du rôle dirigeant du parti en tant que centre vital de la nation, le renforcement continuel du rôle et des responsabilités de l'État à l'égard de toute notre nation socialiste. L'unité sans précédent du peuple entier autour du parti, de notre dirigeant bien-aimé, consacre la fusion totale entre l'histoire du Parti Communiste Roumain et l'histoire de la Roumanie, dans la plus glorieuse époque de son développement. Le programme idéologique du parti, les normes de la vie et du travail des communistes, de l'éthique et de l'équité socialistes constituent le couronnement des brillantes réalisations du secrétaire général du parti, artisan génial de la civilisation roumaine moderne.

Déterminant et reflétant toutes ces grandioses réalisations dans les domaines de la pensée et de l'action, l'œuvre monumentale du camarade Nicolae Ceaușescu, comprise dans un nombre impressionnant de volumes, les pages choisies de sa pensée économique, socio-politique, philosophique, dans les domaines des sciences, de la culture et de l'art, les études et analyses magistrales qu'il consacre aux problèmes les plus actuels du développement, du progrès et de la paix auxquels l'humanité est confrontée aujourd'hui, publiées dans notre pays et sur tous les méridiens du globe, appréciées par les forums académiques et politiques les plus distingués, par de prestigieuses personnalités de la science, de la culture et de la vie sociale, ont valu à la personnalité du président de notre pays la plus haute appréciation et, en même temps, ont valu à la Roumanie l'estime de l'opinion publique internationale, rehaussant sa renommée à un degré jamais atteint le long de toute son histoire. Aux côtés du peuple tout entier, les intellectuels roumains rendent un profond hommage au plus illustre chercheur scientifique de notre pays, dont les qualités exceptionnelles — vocation pour la création, pour le nouveau, courage quant au rejet de ce qui est routinier et caduc, refus des limites passagères et du contentement de soi, aspiration à travailler toujours

plus, toujours mieux — constituent un brillant exemple de tenue scientifique, politique et morale pour toutes les générations qui unissent aujourd'hui leurs efforts dans le domaine de la recherche scientifique, constituant le modèle même du savant patriote et humaniste dans la Roumanie socialiste.

Au centre de toute son œuvre révolutionnaire, le dirigeant de notre parti et de notre État a situé, avec esprit de suite, l'Homme, son bien-être matériel et spirituel, sa capacité de s'élever à la hauteur des exigences de l'époque où nous vivons. C'est à la lumière de ce généreux humanisme socialiste qui confère une haute distinction à l'Époque Nicolae Ceaușescu qu'on édifie aujourd'hui dans notre pays, dans le processus du travail et de la lutte révolutionnaires, avec l'appui direct de la science, de la culture et de l'art, un homme nouveau, maître de ses destinées, constructeur conscient de son avenir lumineux.

En même temps, dans un monde confronté à des problèmes graves, marqué par de violentes contradictions, par des conflits et par l'incertitude, le Président de la Roumanie socialiste s'élève avec une fermeté exemplaire — y compris sur les plans scientifique, idéologique et culturel — contre les forces réactionnaires, obscurantistes, qui incitent les humains, les peuples à la haine, à la violence politique et militaire, mettant en danger le droit fondamental de tous les hommes à la paix, à la vie. Engageant notre nation entière dans la lutte pour une paix authentique et viable dans le cadre d'un nouvel ordre économique international, le camarade Nicolae Ceaușescu exprime d'une manière lumineuse la conviction qu'il a toujours nourrie et affirmée, devenue une véritable devise du travail et de la vie de tous les hommes de science de notre pays, selon laquelle le progrès et l'indépendance nationale, la paix et la science sont inséparables.

Des institutions culturelles et scientifiques, des forums académiques et d'opinion, des personnalités des plus marquantes de la vie spirituelle du monde entier ont, au fil des ans, rendu hommage aux mérites exceptionnels du dirigeant de notre parti et de notre État. Académies, universités, grandes institutions culturelles et scientifiques, ou qui consacrent les contributions les plus importantes dans les domaines de la science et de la culture, associations professionnelles prestigieuses et facteurs de grande responsabilité dans la politique des États, des organisations internationales ont exprimé, à maintes reprises, leur admiration, leur estime pour la personnalité et l'œuvre du camarade Nicolae Ceaușescu, conférant au Président de la Roumanie les plus hauts titres et distinctions.

Ainsi se constitue dans la conscience de tous les hommes de science et de culture, de toute la nation, l'image, chère à tous, du révolutionnaire clairvoyant, bâtisseur d'un pays nouveau, homme de l'action historique, aux qualités humaines

inégalables, éminent homme de science, personnalité prestigieuse du monde contemporain.

L'action éclairée et mobilisatrice de notre dirigeant bien-aimé au rang des membres et à la tête de l'Académie ouvrira une ère nouvelle, d'épanouissement de l'important facteur de culture et de civilisation que constitue cette institution. Sous sa haute direction, la contribution de l'Académie au développement de la créativité technico-scientifique et culturelle-artistique nationale renouvellera ses sources, apportant à notre monde de nouvelles valeurs, enrichissant le savoir et élevant le bien-être matériel et spirituel.

Élevant à la plus haute dignité académique de Roumanie le fils le plus aimé de notre peuple, architecte de l'époque grandiose où nous vivons, les scientifiques et les hommes de culture sont profondément conscients des grandes tâches qu'ils assument, des nouvelles exigences qu'ils doivent désormais manifester envers eux-mêmes, envers toute leur activité professionnelle et socio-politique. Nous nous engageons devant le secrétaire général du parti, Président de la République, d'être dignes du grand honneur que constitue sa présence à la direction suprême de l'Académie roumaine, d'amplifier et d'améliorer notre activité afin de traduire rigoureusement dans les faits sa haute conception de la mission de la science dans 'édification d'une Roumanie libre, indépendante et prospère, de la société socialiste multilatéralement développée, dans l'avance de notre chère patrie vers le communisme.

Exprimant notre profond respect et notre dévouement sans bornes, nous adressons de tout cœur au camarade Nicolae Ceaușescu les félicitations les plus chaleureuses, nos vœux les plus ardents de santé, d'activité fertile, au profit du peuple roumain, pour le progrès et la gloire de la Roumanie socialiste.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Dans une atmosphère solennelle, l'on remet au président Nicolae Ceaușescu le diplôme de membre titulaire, le diplôme de président d'honneur, le carnet de membre et l'insigne d'or de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie.

Lors de la séance du 10 juillet 1985, l'Académie a élu le chef de l'État roumain comme membre titulaire et président d'honneur du plus haut forum scientifique et culturel de Roumanie.

Nicolae Ceaușescu, président de la République Socialiste de Roumanie, prononçant son discours à l'Assemblée solennelle de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, le 11 juillet 1985

DISCOURS
prononcé par le président
NICOLAE CEAUȘESCU
à l'Assemblée solennelle de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie

Chers camarades,

En premier lieu, je voudrais vous remercier de mon élection comme membre et président d'honneur de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie.

J'y vois un grand honneur et une haute appréciation de mon activité de communiste et révolutionnaire, consacrée au développement de la patrie, à l'épanouissement du peuple entier et à l'élévation de son niveau de vie matérielle et spirituelle, à l'édification du socialisme et du communisme, à la consolidation de l'indépendance et de la souveraineté nationale de la Roumanie.

C'est, pour moi, un grand plaisir et un grand honneur d'être élu membre et président d'honneur du plus haut forum de la science roumaine, qui depuis sa fondation, a été un symbole de l'unité nationale, un facteur déterminant du progrès général de la Roumanie.

La victoire de la révolution de libération sociale et nationale, puis de la révolution socialiste, a ouvert une ère nouvelle dans l'histoire plusieurs fois millénaire de notre peuple. Dans une période historique brève, le peuple roumain a parcouru, par une lutte et un travail héroïques, plusieurs étapes révolutionnaires de développement socio-économique, du système bourgeois-agrarien, lequel comportait des caractéristiques féodales prononcées, à la société socialiste multilatéralement développée.

Nous rendons hommage aux générations du passé, à toutes les personnalités et à tous les combattants patriotes et révolutionnaires, à tous ceux qui, depuis Burebista et Décébale, ont fait tout ce qui était dans leur pouvoir pour la formation et l'existence du peuple et de la nation roumains. Nous rendons hommage à Mircea l'Ancien, Etienne le Grand, Michel le Brave, Tudor Vladimirescu, Nicolae Bălcescu et Alexandru Ioan Cuza, à tous ceux qui, dans le processus révolutionnaire de formation et de développement de la nation roumaine, ont lutté pour l'unité et l'indépendance du pays.

L'union et la formation de l'État national roumain, la guerre d'indépendance et la constitution de l'État national unitaire, en 1918, ont été des moments décisifs pour les destinées du peuple roumain.

Nous rendons hommage aux révolutionnaires, aux communistes et aux patriotes qui ont mené la lutte contre l'oppression et pour la justice sociale et nationale, contre le fascisme et la guerre, pour la victoire de la révolution de libération nationale et sociale.

Nous honorons profondément les hommes de science et de culture, qui ont joué un rôle de marque dans la formation de la langue roumaine, dans le progrès multilatéral de notre patrie.

Nous rendons le plus profond hommage aux ouvriers, aux paysans, aux intellectuels, à toutes les catégories sociales, au peuple roumain qui, au long des millénaires, a été le véritable créateur de son être même, de la langue, de la culture, de notre nation libre.

Chers camarades,

Dans les années du socialisme, notre pays a obtenu de grandioses réalisations dans le développement des forces productives, de la science, de la culture, dans l'élévation du bien-être matériel et spirituel du peuple tout entier.

D'un pays faiblement développé, ayant une agriculture et une industrie retardataires, la Roumanie est devenue un pays industriel-agraire ayant une industrie développée, moderne, et une agriculture socialiste avancée.

L'accroissement de la production industrielle — qui était en 1984 cent fois plus grande qu'en 1944 — et agricole — sept fois plus grande en 1984 par rapport à 1944 —, ainsi que du revenu national — qui est devenu 32 fois plus grand dans le même intervalle — démontrent, avec la force des faits, combien importantes sont les réalisations obtenues par notre peuple, conduit par le Parti Communiste Roumain — force politique dirigeante de toute la nation, qui remplit avec toute la fermeté et toute la détermination son rôle historique de diriger notre peuple vers les sommets les plus hauts du progrès et de la civilisation.

En effet, le IXe Congrès a marqué une étape nouvelle dans le développement puissant des forces productives, de l'industrie, de l'agriculture et des autres secteurs de l'activité socio-économique, de même que dans l'épanouissement de la science, de l'enseignement et de la culture, dans l'élévation du niveau de vie matérielle et spirituelle du peuple. Cela étant, je ne désire pas me référer maintenant à tout ceci.

J'estime cependant qu'il est nécessaire de souligner que tous les accomplissements remarquables que nous avons obtenus dans cette période ont été possibles grâce au fait que les décisions du IXe Congrès ont libéré les énergies créatrices du peuple tout entier et ont éclairé la voie vers de nouveaux sommets de progrès et de civilisation socialiste dans notre patrie.

Dans toute l'activité déployée, nous sommes partis de la conception révolutionnaire du monde et de la société — le matérialisme dialectique et historique —, du socialisme scientifique, de la compréhension juste des lois généralement valables, et nous avons œuvré pour leur application créatrice aux réalités et conditions de notre pays. Ceci est dû précisément au fait que notre parti a compris que le matérialisme dialectique et historique, le socialisme scientifique ne constituent pas des dogmes, mais des sciences guidant l'action de renouvellement de la société, du monde, des sciences qui ouvrent une perspective nouvelle, toujours nouvelle, au perfectionnement des forces productives, aux rapports sociaux, à l'avance continuelle du monde, de la société vers de nouveaux sommets du progrès et de la civilisation. Le mérite de notre parti est celui — ou peut-être au premier chef celui — d'avoir compris cela dans les conditions où, sur le plan

international, on insistait beaucoup pour maintenir le socialisme dans certaines chaînes, qui l'empêchaient de mettre en valeur sa force et ses capacités. En liquidant les dogmes, les poncifs de toute sorte, en considérant le socialisme comme une force politique d'action, notre parti a, comme je viens de le mentionner, libéré les énergies de notre peuple, il a contribué à l'affirmation du prestige et de la force du socialisme dans le monde entier.

Dans toute notre activité, nous avons attaché une haute importance à la répartition juste du revenu national pour le fonds de consommation et le fonds de développement. La vie a démontré que nous avons procédé de manière juste en accordant au moins 30 pour cent de revenu national au développement. On peut dire qu'en procédant de la sorte, nous avons appliqué de manière juste la loi de la reproduction élargie, pour assurer le développement continuel, sur une base supérieure, des forces productives, de la société en général.

Si nous n'avions pas procédé ainsi, notre pays serait demeuré faiblement développé, ce qui aurait mis en danger tout le développement économique et social, le niveau de vie du peuple, l'indépendance et la souveraineté mêmes de la patrie.

Partant de la loi générale de l'accumulation et de la reproduction élargie, mais aussi de sa propre expérience, le XIIIe Congrès du parti a décidé que soient, à l'avenir également, assurés 30 pour cent environ du revenu national pour le fonds du développement, et qu'environ 70 pour cent soient en même temps alloués au fonds de consommation, ce qui assurera en perspective aussi, le développement général de notre patrie, ainsi que les conditions requises pour l'élévation continuelle du bien-être matériel et spirituel du peuple — but suprême de la politique de notre parti communiste, caractéristique essentielle de la société socialiste multilatéralement développée que nous édifions avec succès en Roumanie.

Le Programme du parti d'édification de la société socialiste multilatéralement développée et d'avance de la Roumanie vers le communisme, le Programme idéologique — partie intégrante du Programme du parti —, ainsi que les résolutions du XIIIe Congrès du parti ont établi les orientations concernant le développement à un échelon supérieur de notre patrie dans la nouvelle étape de la construction socialiste, dans le quinquennat 1986—1990 et, en perspective, d'ici à l'an 2000.

En concordance avec le programme du parti et les résolutions du congrès, il faut que toute notre activité soit axée sur le développement intensif de l'industrie, de l'agriculture, des autres branches de l'économie nationale, sur la réalisation d'une nouvelle qualité du travail et de la vie, d'une qualité supérieure dans tous les secteurs.

Il importe d'accorder une attention spéciale au développement plus poussé de la base de matières premières et d'énergie, à l'accroissement de la productivité du travail, au relèvement de la qualité et du niveau technique de la production, à la réalisation d'une efficience et d'une rentabilité toujours accrues de toute l'activité économique et sociale.

Dans l'application de toutes ces résolutions et orientations, la science, en tant que facteur fondamental du progrès économique et social joue un rôle d'une importance primordiale.

Notre parti se guide sur le fait que le socialisme peut être réalisé avec succès seulement si l'on se fonde sur les derniers acquis de la science et de la technique, du savoir humain en général.

Il faut continuellement perfectionner l'activité de recherche scientifique et technologique, réunir toutes les forces et resserrer les liens entre la science, l'enseignement et la production, faire en sorte que la science roumaine puisse remplir plus rapidement les grandes tâches qui lui reviennent quant à l'accomplissement de la nouvelle révolution technico-scientifique dans notre pays.

L'humanité traverse une étape où tous les acquis de la science, dans tous les domaines, jouent un rôle de poids dans le développement des forces productives, dans l'élargissement de l'horizon des connaissances sur l'univers. La nouvelle révolution technico-scientifique au plan mondial exige objectivement que notre peuple, et, dans ce contexte, je le souligne, la science roumaine, les instituts de recherche dans tous les domaines, s'engagent avec toute leur force et toute la fermeté dans cette nouvelle révolution technico-scientifique. L'avenir de notre peuple, ainsi que l'avenir d'autres peuples, est étroitement lié à la manière dont nous saurons agir pour élever à un niveau supérieur toute l'activité de recherche scientifique.

Si l'on accuse des retards en ce qui concerne la nouvelle révolution technico-scientifique, cela aura des répercussions à long terme sur toute la vie de notre peuple. Il faut que tous les scientifiques, notre direction du parti et d'État situent au premier plan — comme prévu, d'ailleurs, dans les résolutions du XIIIe Congrès — le développement poussé de la science, de sorte que notre peuple occupe une place des plus dignes au rang des nations avancées du monde.

Il y a bien des disciplines scientifiques et leur nombre ne cesse de s'accroître. Mais nous devons veiller sans cesse pour que les sciences fondamentales — les mathématiques, la physique, la chimie, la biologie — se maintiennent à un niveau élevé, se développent continuellement. Dans la mesure où nous saurons éduquer les jeunes de notre patrie à assimiler et développer ces disciplines, nous serons capables de mieux maîtriser toutes les autres disciplines techniques et, ainsi, d'occuper une place importante dans le développement de la science roumaine et universelle.

En même temps, nous devons attacher l'attention due aux sciences sociales — et j'en mentionnerais en premier lieu l'histoire, la philosophie matérialiste-dialectique et historique —, à la langue et à la littérature roumaines, d'autant plus que les débuts de ce haut forum ont été liés à la défense et au développement de la langue roumaine. Une nation, un peuple ne sauraient exister sans une histoire, sans une culture et une langue propres ! Cela constitue la garantie et la force de chaque peuple — et, comme je viens de le mentionner — notre peuple a créé lui-même, au long des millénaires, la langue et la culture roumaines. Il incombe aux scientifiques et aux gens de culture la mission de la garder, de la perfectionner et de veiller à ce qu'elle occupe toujours une place digne parmi les langues et dans la culture universelles.

Il importe également de développer, en concordance avec les nouvelles réalités, les sciences économiques et politiques, la science du gouvernement de la société. Ayons toujours une attitude critique envers tout ce qui est vétuste et périmé, en écartant sans crainte tout ce qui ne correspond plus aux nouvelles réalités. Il nous faut promouvoir audacieusement tout ce qui est nouveau, agissant en toutes circonstances comme des révolutionnaires véritables.

Nous avons une histoire admirable, nous avons lieu d'être fiers de tout ce que le peuple roumain, nos devanciers ont réalisé ! Il nous incombe le devoir de connaître et de clarifier au mieux tous les moments importants de l'histoire de la formation et du développement de notre peuple et de notre nation, d'autant plus qu'ils y a encore aujourd'hui certains, à l'étranger, qui tentent de mettre en discussion, de minimiser l'histoire et la lutte de notre peuple. Les faits, les réalités sont de nature à nous permettre de rejeter toute tentative de diminuer le rôle du peuple roumain, de notre nation dans le développement de l'humanité, de la culture mondiale. Et nous l'affirmons avec fierté, car maints scientifiques, provenant aussi d'autres domaines de la culture roumaine ont donné, non seulement à notre peuple, mais aussi à l'humanité entière, des acquis d'une valeur éternelle.

Nous devons œuvrer pour que les jeunes Roumains connaissent l'histoire de leur patrie et, plus que cela, luttent pour inscrire de nouveaux faits et acquis dans l'histoire glorieuse de notre peuple, grâce à de nouvelles réalisations dans tous les domaines d'activité.

Le rôle de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, de la science roumaine dans tous les domaines, est de continuer à se situer en tête de la lutte pour une science et une culture progressistes, fondées sur les plus récents acquis du savoir humain, de la science en général, sur le matérialisme dialectique et historique — conception révolutionnaire du monde et de la vie, qui ouvre en permanence une perspective novatrice, de progrès, à notre nation, à l'humanité en général.

Il faut, donc, faire en sorte que la science roumaine tienne une place de premier plan et, dans certains domaines, la place de pionnier pour ce qui est de pénétrer sans cesse de nouveaux secrets de la nature et de l'univers, de développer le savoir humain en général.

Partons continuellement du fait qu'il n'existe rien qui ne puisse être connu, mais seulement des choses qui ne sont pas encore connues, et qu'il est au pouvoir de l'homme de découvrir, avec audace, de nouveaux secrets et de nouvelles lois de la nature, de les mettre au service de l'homme, du bien-être de l'humanité, de la coopération et de la paix.

Chers camarades,

Dans toute notre activité, nous guidant sur les principes du socialisme scientifique, nous avons formulé la thèse de l'édification du socialisme avec le peuple et pour le peuple. En concordance avec celle-ci, nous avons œuvré au perfectionnement des rapports de production et sociaux, au développement puissant de la démocratie ouvrière-révolutionnaire et à la réalisation d'un ample cadre démocratique pour la participation de tous les travailleurs, du peuple tout entier, à la direction de l'activité de toutes les unités, de tous les secteurs, ainsi qu'au

plan national. Ce faisant, nous avons assuré la participation organisée et active des masses populaires, du peuple entier, à l'édification consciente de leur propre avenir, libre, de l'avenir socialiste et communiste.

Nous devons continuer à prêter une attention particulière au perfectionnement de la direction, de la planification, en développant plus fortement l'autodirection, l'autogestion de toutes les unités économiques et sociales et des localités de notre patrie. Par ailleurs, il est nécessaire d'appliquer plus fermement le nouveau mécanisme économique et les principes socialistes de rétribution, selon lesquels les revenus dépendant du travail fourni.

Il faut consolider sans cesse la propriété socialiste — d'État et coopérative — base solide du socialisme et du communisme. Ce n'est qu'ainsi que nous assurerons le développement permanent des forces productives et la consolidation continuelle de la base technico-matérielle du socialisme, du standard de vie matérielle et spirituelle du peuple.

En même temps, il est nécessaire que, dans l'esprit du programme idéologique du parti, nous intensifiions l'activité idéologique, politique et éducative, de formation de la conscience socialiste, de l'homme nouveau — bâtisseur conscient du socialisme et du communisme. Appliquons fermement les principes de l'humanisme révolutionnaire, l'esprit d'humanité, propre au peuple roumain, dans toute notre activité d'édification du nouveau système social, où l'homme constitue le facteur fondamental. Tout ce que nous réalisons doit profiter au développement de la personnalité humaine, à l'élévation du niveau des connaissances générales, au bien-être et au bonheur de l'homme, de la nation entière.

Dans ce cadre, la littérature, l'art, tous les secteurs qui jouent un rôle dans le développement de la culture nouvelle, révolutionnaire, doivent s'engager plus fermement à créer de nouvelles œuvres de valeur, aussi bien par leur contenu — ou, tout d'abord, par leur contenu — que par leur forme, qui puissent porter la culture roumaine à un niveau toujours plus haut.

Toutes les conditions sont réunies — en ce qui concerne tant la recherche scientifique, que l'activité culturelle — pour appliquer de façon exemplaire les prévisions du Programme du parti, les résolutions du XIIIe Congrès, de sorte que notre pays, dans le cadre du développement général, obtienne d'importantes réalisations dans la science, dans la culture, dans le relèvement du degré de civilisation du peuple roumain.

Nous avons un programme d'une large perspective. Tout ce que nous avons réalisé jusqu'à présent démontre le caractère réaliste de notre politique d'édification socialiste, le fait que nous avons tout ce qui est nécessaire pour l'accomplissement des résolutions historiques du XIIIe Congrès, ce qui portera notre patrie à de nouveaux sommets de progrès et de civilisation, créant des conditions pour le passage à la mise en œuvre et à l'affirmation toujours plus puissante des principes communistes de travail et de vie dans tous les domaines.

Chers camarades,

Le développement des relations de la Roumanie avec les autres États, la participation active de notre pays à la division internationale du travail, à l'échange de valeurs matérielles et spirituelles, la politique d'amitié et de paix avec toutes les nations du monde constituent des caractéristiques fondamentales de la poli-

tique menée par notre pays. Nous partons toujours du fait que c'est seulement dans les conditions de la paix que nous pouvons concentrer toutes les forces sur le développement économique et social du pays — ceci étant, d'ailleurs, valable pour tous les États du monde.

On peut dire que la politique extérieure de la Roumanie, politique de paix, d'affirmation dans les relations avec tous les États, des principes de la parfaite égalité des droits, du respect de l'indépendance et de la souveraineté nationales, de la non-immixtion dans les affaires intérieures d'autrui et de la renonciation à l'emploi ou à la menace de la force, réunit une haute appréciation et a permis à notre pays de développer des rapports de coopération avec toutes les nations du monde, d'être estimé et d'avoir des amis sous toutes les latitudes.

Nous vivons à une époque décisive pour l'avenir même de la civilisation, de la vie sur notre planète. La course aux armements, principalement aux armements nucléaires, l'accumulation et l'implantation continuelles de nouvelles armes nucléaires en Europe — parmi lesquelles les missiles à moyenne portée — ont créé une situation particulièrement grave. Donc, aujourd'hui, le problème fondamental c'est d'arrêter la course aux armements, en premier lieu aux armements nucléaires, d'imposer la réalisation du désarmement nucléaire, la mise en œuvre d'une politique de paix, garantissant ainsi le droit vital des peuples, de l'homme — à l'existence, à la liberté, à la vie et à la paix.

La Roumanie se prononce fermement — et continuera, à l'avenir, d'agir avec toute son énergie — pour l'arrêt de l'implantation des missiles américains à moyenne portée en Europe, ainsi que des contre-mesures nucléaires de l'Union Soviétique, pour la cessation des essais nucléaires, pour que l'on procède ensuite au retrait et à la destruction de toutes les armes nucléaires.

Nous nous prononçons avec toute la fermeté pour la réalisation de mesures concrètes de désarmement général, de réduction des dépenses militaires et des armements, pour le développement de rapports de confiance et de collaboration entre tous les Etats du monde sans distinction de régime social.

Nous estimons nécessaire de tout mettre en œuvre afin que les négociations de Genève entre l'Union Soviétique et les États-Unis d'Amérique, que la rencontre, l'automne prochain, du secrétaire général du Comité Central du Parti Communiste de l'Union Soviétique et du président des États-Unis d'Amérique donnent des résultats réels, concrets, pour ce qui est de la solution des problèmes concernant les armes nucléaires et de l'espace, la réduction et l'élimination des armes nucléaires, tant sur la Terre que dans l'espace.

En même temps, nous considérons que les pays européens, tous les États du monde doivent agir avec toute la détermination pour contribuer à la réalisation d'accords appropriés et à la mise en œuvre du désarmement nucléaire, à l'arrêt de la militarisation de l'espace.

Une grande responsabilité incombe aux scientifiques dont les découvertes sont, malheureusement, utilisées dans une mesure croissante à des fins militaires. Il faut, plus que jamais, que les scientifiques — et tous les peuples, d'ailleurs — opposent un NON ferme aux armements, qu'ils se prononcent résolument pour la paix. Agissons de telle manière que les grandioses acquis de la science

soient utilisés uniquement à des fins pacifiques, pour assurer le développement économique et social de chaque nation, le mieux-être de chaque peuple !

La Roumanie œuvrera avec toute la détermination pour l'instauration du nouvel ordre économique international, pour que les problèmes complexes du sous-développement soient résolus sur une nouvelle base, considérant que c'est seulement ainsi que l'on peut surmonter les actuelles difficultés économiques, assurer le développement de chaque peuple, l'édification d'un monde plus juste et meilleur, ou chaque nation puisse se développer librement comme elle l'entend, sans aucune intervention étrangère.

Nous avons la pleine conviction qu'il est au pouvoir des peuples — et les scientifiques tiennent une place importante à cet égard — de déterminer le changement du cours dangereux des événements, d'empêcher une catastrophe nucléaire et d'assurer la paix mondiale !

En ce qui concerne notre peuple, les scientifiques roumains sont fermement décidés à tout mettre en œuvre pour contribuer au triomphe de la raison, au désarmement, à la paix, à une coopération d'égal à égal entre toutes les nations du monde, à l'édification d'un monde de la justice sociale et nationale, d'un monde meilleur !

Chers camarades,

En conclusion, je voudrais vous remercier encore une fois de mon élection en tant que membre et président d'honneur de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie et vous assurer — vous, le parti et le peuple entier — que j'y vois une nouvelle manifestation de confiance à mon égard, mais que je l'entends aussi comme un devoir qui m'incombe, de consacrer tous mes efforts à la mise en œuvre rigoureuse des résolutions du XIIIe Congrès et du Programme du parti, à l'accomplissement du rôle dirigeant du parti, à la consolidation de l'unité du peuple entier dans le cadre du Front de la Démocratie et de l'Unité Socialistes. Ce n'est qu'une parfaite unité qui peut garantir notre ferme progression sur la voie du socialisme et du communisme, de l'affermissement de la force matérielle et spirituelle de la patrie, de l'indépendance et de la souveraineté de la Roumanie !

J'adresse aux membres de l'Académie, à tous les scientifiques des vœux de nouveaux succès dans le développement toujours plus poussé de la science et de la culture — facteur déterminant de l'épanouissement incessant de notre patrie socialiste, du renforcement de sa souveraineté et de son indépendance.

Je vous souhaite de nouveaux succès, bonne santé et beaucoup de bonheur !

Bucarest, le 11 juillet 1985

REVUE ROUMAINE 8

XXXIXe ANNÉE 1985

Sommaire

IDÉAL HUMAIN ET EXPRESSION ARTISTIQUE

ȘERBAN CIOCULESCU	19	Un destin épique généreux
ALEXANDRU PIRU	21	Consciences en action
PLATON PARDĂU	23	Vérité du héros — vérité de la vie

PROSE

NICOLAE VELEA	25	Pendant la guerre, un arpent de fleurs

ÉTUDES ET COMMENTAIRES

VALENTIN F. MIHĂESCU	67	Orientations dans la nouvelle roumaine
IOAN-IOVIȚ POPESCU, LAZĂR VLĂSCEANU	71	L'Action intellectuelle: créativité et efficience
ANTON DUMITRIU	74	« L'Homme dure en ce monde ce que dure son idéal » (interview accordée à ELENA SOLUNCA)

VIE DES ARTS

ALEXANDRA TITU 79 La Force de la communication artistique

Le Prix de la «Revue Roumaine» (82)

VALEURS ROUMAINES

ZOE DUMITRESCU-BUȘULENGA 84 Dimitrie Cuclin

DIALOGUE—CONTACTS

L'Année de la jeune génération: une vision internationale (enquête, IIIe partie – 90)

VIORICA GUY MARICA 100 La Conjonction Brâncuși-Modigliani

LIVRES

Le Musée de cire (Valentin F. Mihăescu – 105)

L'Aube de l'art littéraire roumain (Paul Caravia – 106)

Points de vue inédits sur l'art de l'époque de Trajan (Alexandru Cernatoni – 107)

Joyce en roumain (Vlad Papu – 109)

IN MEMORIAM

112 Eugen Macovschi
113 D. I. Suchianu
114 Șerban Tițeica

NOS COLLABORATEURS

IDÉAL HUMAIN ET EXPRESSION ARTISTIQUE

Un destin épique généreux

Une qualité fondamentale de notre peuple est synthétisée dans la notion d'humanité, de bonne volonté, faisceau de traits éthiques qui renferme la bonté, le caractère non vindicatif, la compréhension et la tolérance — autant de dons opportuns, héritage d'une morale historique grâce à laquelle la dialectique du temps a fini par nous être propice. La meilleure preuve, et la seule d'ailleurs, en est celle que nous existons !

Il est cependant vrai que du point de vue artistique, dans notre littérature plus ancienne, l'humanité est souvent doublée et annihilée par l'incapacité de s'adapter à un milieu stable, d'en combattre les vices. Situés à l'autre pôle par rapport au type du vainqueur abusif, du parvenu (*ciocoi*, en roumain) tant exploité en littérature, les vaincus du roman de Vlahuță (*Dan*) ou des nouvelles de I. Al. Brătescu-Voinești en témoignent.

Nicolae Iorga parlait de la grande patience de notre peuple, de son extraordinaire capacité d'endurance devant l'oppression, prix amer de la survivance dans les moments de dure épreuve, devenue ensuite trait spécifique de caractère, de tempérament. Mais quand, en 1907, après de longues années d'asservissement et de spoliation, les paysans se révoltèrent, le même Nicolae Iorga prit avec courage leur parti !

Abordant l'analyse de l'humanité des agglomérations urbaines, la littérature de l'entre-deux-guerres s'est arrêtée de préférence à un type de héros plus complexe, tourmenté par les contradictions, à l'homme de bonne volonté, récemment venu de la campagne, dont la ville fit un déraciné, une victime de l'aliénation, un être susceptible de perdre, de gaspiller ses vertus, bref un raté. Portant la marche des astres gravée dans son âme et le reflet de l'éternité dans sa vie quotidienne, le personnage sadovénien demeure une exception, mais combien précieuse !

Si le personnage littéraire de signification et de portée générale connut ces dernières décennies un développement complexe et tout à fait dépourvu de linéarité, ce fut en bonne mesure grâce à son intégration dans le consortium planétaire — pour ainsi dire — du héros problématique, soumis à de bouleversants dilemmes. L'analyse extrêmement fine, l'investigation du subconscient, celle de certains déterminants jusque là négligés ou simplement inconnus, la réévaluation des données de la mémoire et des notions de temps et d'espace, la revalorisation des mythes par l'incorporation des symboles représentent des acquis importants de notre époque, bien qu'ils ne soient pas aussi récents qu'on pourrait le croire. La priorité que de telles manières artistiques accordent à un type ou à l'autre — il s'agit de types humains — doit être en tout cas jugée avec lucidité et esprit critique.

L'homme de bonne volonté est aujourd'hui, dans notre société exempte des tragédies engendrées par les sociétés scindées en classes antagonistes, l'unité de mesure, l'étalon héroïque des réalisations sociales et culturelles. Si un tel

exemplaire humain typique pour nos réalités contemporaines n'incite pas suffisamment l'inspiration de nos créateurs, il serait peut-être bon de les inviter à y mettre plus de zèle.

Nous ne méprisons absolument pas le personnage prodigue d'un dévorant tourment de soi-même de Nicolae Breban, nous ne doutons pas du personnage contradictoire, mais sensible, d'Augustin Buzura; le personnage désinvolte, mais tellement humain, de Constantin Ţoiu (dans *Obligado*) ne nous semble aucunement un échec littéraire, le personnage luxuriant de Mircea Horia Simionescu nous plaît — et nous n'avons jamais songé à demander aux auteurs de changer leur facture artistique et de répudier leur personnage préféré.

Nous affirmons seulement que l'homme de bonne volonté, en tant que personnage artistique, n'est étranger ni au beau ni au « satanisme », tel qu'on pourrait le croire si l'on se laissait tromper par son comportement dépourvu de paradoxes. Il ne représente pas un type suranné, une pièce de musée, un déchet du passé, un simple modèle dont la capacité d'impressionner serait douteuse. Ce sont là des préjugés issus d'une certaine paresse d'esprit et faisant partie de la même catégorie que la mythification du personnage investi de responsabilités et considéré, de ce fait même, infaillible.

Nous ne considérons pas que ce type humain doive pénétrer dans liunivers romanesque comme une panacée miraculeuse, comme un éventuel paravent des lieux communs. Nous le proposons avec la conviction qu'il offre des virtualités encore non étudiées du point de vue artistique et encore trop peu mises en valeur, avec la conviction que, de par sa complexité, il est susceptible de revêtir toute une série d'hypostases. Certes, tout peut servir de matière à l'art et, depuis plusieurs décennies, le laid a revendiqué des droits qu'il a reçu à profusion, devenant l'objet d'une certaine esthétique. Mais serait-ce parce qu'une esthétique du beau semble un truisme, que nous devrions reléguer ce baume de l'existence ou l'accepter par le truchement de son antagoniste?

En général, l'homme de bonne volonté n'est pas exhibitionniste, ses succès sont difficilement remportés par l'examen le plus dur, celui du quotidien; sa mentalité déçoit peut-être ceux qui espèrent obtenir à travers lui les délices d'une connaissance explosive et, enfin, il y a sans doute des hommes de bonne volonté dépourvus d'intérêt sous d'autres rapports. Mais ce sont justement ces difficultés, ce philtre sans recette, cette tache sur la carte — ni blanche ni d'une autre couleur déterminée — qui devraient inciter les grandes énergies artistiques de la prose, de la dramaturgie, de la cinématographie (un art, elle aussi).

Aujourd'hui, quand nous possédons une littérature et une culture dont le destinataire est connu — le travailleur de la deuxième génération spirituelle d'hommes nouveaux —, quand dans notre société le sujet éduqué selon les principes de l'humanisme socialiste, selon les normes de l'éthique et de l'équité socialistes, s'est imposé avec une tendance naturelle à la généralisation, les prosateurs ne sauraient ignorer — sans assumer le risque majeur d'appauvrir l'humanité de leurs œuvres — les grands exemples d'héroïsme, d'humanité communiste qu'offre la réalité.

C'est justement pourquoi je considère profondément mobilisateur l'appel du secrétaire général du parti, le camarade Nicolae Ceaușescu, appel lancé de la haute tribune du XIIIe Congrès du parti: « L'héroïsme des ouvriers, des paysans, des intellectuels, l'activité tumultueuse tout entière de transformation révolutionnaire du pays offrent de merveilleuses possibilités à la littérature et à l'art, à l'activité de création de tous genres, proposant des sujets pour des œuvres impérissables, à même d'élever la culture et l'art roumains à un plus haut niveau de développement, de contribuer à la formation de la conscience socialiste de notre peuple, de stimuler dans son travail et dans sa vie la jeune génération, de montrer les perspectives, l'avenir lumineux de notre patrie. » En vérité, les hypostases héroïques de l'« homme de bonne volonté » de nos jours, protagoniste à un généreux destin épique, sont capables d'enrichir sans limites l'humanité de la littérature contemporaine.

ȘERBAN CIOCULESCU

Consciences en action

Lorsqu'après la lecture d'un ouvrage littéraire (mettons d'un roman), le lecteur ordinaire, évaluant selon son instruction la facture des personnages, affirme avec conviction que ces personnages sont vivants, que l'univers respectif existe ou qu'il est vraisemblable, il émet un jugement de réalité. Le critique littéraire, lecteur plus exercé et plus avisé, après avoir examiné les personnages du roman par rapport aux normes d'une typologie étayée sur l'analyse des grandes œuvres de la littérature nationale et universelle, et fait un sondage en profondeur, émet un jugement de valeur. Souvent, même le lecteur ordinaire dans son appréciation approuve ou désapprouve les personnages, les considérant avec sympathie ou les condamnant. Ce critère éthique, qui chez lui fonctionne spontanément, existe chez le critique aussi, mais sans lui être suffisant.

Car le problème qui intéresse tout d'abord le critique n'est pas celui d'approuver le héros et de condamner le lâche, mais de constater si l'écrivain a su rendre vivants ces types, si les personnages ont une réalité esthétique, s'ils sont des créations. Un brave qui ne serait qu'à demi brave et un lâche qui ne serait pas tout à fait lâche ne sauraient convaincre sous le rapport esthétique et donner le sentiment d'une création accomplie. D'habitude le lecteur compare l'œuvre à la réalité et, mettant à profit sa propre expérience de vie, vérifie si l'auteur a respecté ou non la vérité. On croit en général que l'écrivain s'inspire du monde au milieu duquel il vit ou qu'il peut observer sur le vif, et que ses personnages sont des figures appartenant au quotidien. Le reporter s'y prend de cette manière. Mais le prosateur ne donne jamais une transcription de la réalité. Sa création se fonde sur la réflexion, sur une idée à laquelle sont subordonnés les faits, tandis que ses personnages incarnent des destinées significatives, exemplaires.

Tous les hommes ne sont pas capables de se représenter avec lucidité le but pour lequel ils vivent, ni tout ce qu'ils pourraient réaliser s'ils agissaient toujours avec fermeté pour leur propre perfectionnement. Les personnages littéraires ne figurent pas tel ou tel individu, ils sont — lorsqu'ils ont une réalité esthétique — des types, des synthèses obtenues à partir de cas particuliers, des modèles de l'humain ou, tel qu'on le disait autrefois, de l'éternel humain. Certes, il ne s'agit pas là de caractères établis une fois pour toutes, immuables, car jamais l'homme ne vécut en dehors de la société et de l'histoire, il y fut, par contre, impliqué, il s'y implique, car telle est depuis toujours sa condition humaine. Personne ne s'est émancipé du point de vue moral ou social, n'est parvenu à la passivité ou à l'indifférence envers tout ce qui l'entoure, et cela d'autant moins dans une société pleinement engagée dans l'édification d'un monde nouveau, socialiste. L'image de ce monde commence à faire son apparition dans notre littérature. Pourtant, à quelques exceptions près, les véritables livres se laissent encore attendre, si l'on est d'accord qu'on ne saurait parler de créations dans le cas des romans aux personnages schématiques, dépourvus de vie, symboles précaires des deux pôles opposés — les bonnes et les mauvaises gens, les héros cent pour cent positifs et, notamment, ceux tout à fait négatifs, irrécupérables. Il est superflu de dire qu'une réalité aussi complexe que celle de nos jours ne se reconnaîtra pas dans de tels clichés et ni dans les tardives récriminations contre des événements plutôt inventés que réels, mais uniformément dilatés à la manière tragique. Il est vrai qu'au cours du temps l'homme bon fut moins l'objet des romanciers, que ce type est plus difficile à réussir, que dans nos romans les grands modèles sont peu nombreux. Ce qui ne veut pas dire que la littérature doit regorger de personnages négatifs, que la seule chance d'un romancier contemporain est celle d'être un redresseur de torts. Si les livres ne doivent pas être tous gais, la littérature tout entière ne saurait pour autant devenir un cauchemar. On pourrait répliquer qu'on n'est pas là, qu'il y a de bons signes, que les choses vont mieux. La critique elle non plus ne peut être toujours sombre. Elle a le droit d'espérer que nos bons écrivains, voire nos grands écrivains d'aujourd'hui, les romanciers, rendront à leurs personnages la véritable dimension humaine.

Une solide connaissance de la réalité, l'exploration du monde à partir de son intérieur même en sont des conditions sine qua non. C'est en partageant leurs rêves et leurs doutes, en célébrant leurs accomplissements, leurs réussites que l'écrivain marquera durablement la conscience de ses contemporains, qu'il assurera son succès. Les grandes époques de culture ont été caractérisées — je l'ai déjà affirmé à une autre occasion — par l'aspiration vers des modèles humains, vers des expressions prégnantes de l'humanité. Cet humanisme de substance connaît, dans les conditions de notre société socialiste, de nouveaux accomplissements, de nouvelles métamorphoses, éloquemment soulignés dans le vivifiant Rapport présenté par le camarade Nicolae Ceaușescu de la tribune du XIIIe forum des communistes roumains.

Le secrétaire général du parti, l'architecte des grandes réalisations culturelles des deux dernières décennies — période qui sera désignée par les historiens littéraires de l'avenir sous le nom d'Epoque de Ceaușescu —, attirait à juste titre l'attention sur l'indispensable solidarité en matière de création artistique, sur

le dialogue qui doit s'engager de manière naturelle entre l'artiste et le peuple, dialogue où il voyait une forme essentielle de la participation active des gens de lettres et d'art à l'édification du présent et de l'avenir de la patrie, à la constitution de la conscience révolutionnaire des travailleurs. Le rapprochement des œuvres littéraires de la vie et des réalités sociales ne se mesure pas aux déclamations du romancier ou de quelque personnage discursif à fonction d'alter ego, mais à la complexité artistique du héros, à sa capacité de cristalliser de manière mémorable les traits spécifiques de l'homme nouveau, représentatif pour l'humanisme socialiste de notre société. De ce point de vue, significatif sera le personnage fermement décidé à vaincre tout obstacle qui entraverait son évolution vers l'auto-perfectionnement, le héros qui, se rendant parfaitement compte de son rôle dans le monde, n'acceptera pas de se perdre dans des lamentations stériles, mais agira comme une conscience en action. C'est là, je crois, le grand objectif qui devra animer les énergies créatrices des prosateurs, des dramaturges et — pourquoi pas? — des critiques littéraires, dont la tâche d'imposer résolument ce type de héros dans le paysage de notre littérature actuelle est une tâche de premier ordre.

ALEXANDRU PIRU

Vérité du héros—vérité de la vie

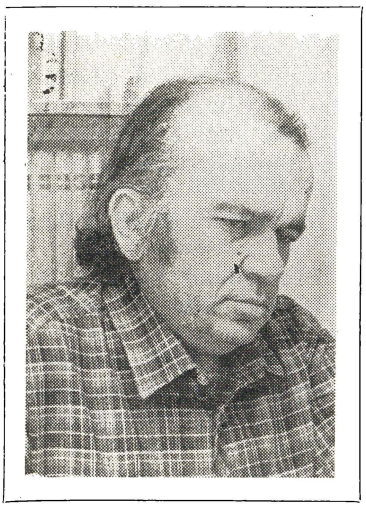
Une des choses les plus difficiles quand on écrit un livre de prose, c'est de le gouverner. Après des mois et des années de réflexion, après que vous avez cru savoir à quoi ressemblent vos personnages, ce qu'ils veulent, d'où ils viennent et où ils se dirigent, voilà qu'un problème en apparence extra-littéraire fait son apparition. Un problème de pharmacie, de dosage qui, discuté en soi, prend l'air hostile du discours à thèse. Il faut, pourrait-on dire, *a posteriori*, démontrer quelque chose, il faut militer pour quelque chose. Cette démonstration, ce n'est pas vous qui l'avez découverte. Shakespeare, Dostoïevski ou Liviu Rebreanu ont, eux aussi, exprimé les opinions de leur temps. Mais quand, à quel moment l'idée de militer pour son temps fait-elle son apparition? D'où vient-elle? Il est bien connu — et je n'ai jamais rencontré d'écrivain qui le nie — qu'à partir d'un certain moment, c'est la matière même du livre qui fait avancer l'auteur dans son travail, qui lui impose des solutions, des conclusions, qui déclenche ou arrête le devenir des personnages. Une fois mise en marche, la machine tourne d'elle-même, alimentée par le combustible de ces explosions qui résultent des accumulations de longue durée. Fait significatif, cette machine marche en fonction de la quantité et surtout de la qualité du combustible. Certes, le langage n'est guère spécialisé; le transfert des termes ne saurait être considéré comme probant. Néanmoins la valeur du combustible a son importance et, à y regarder de plus près, même s'il faut assumer le risque

d'employer, pour la beauté de la fleur, l'instrument du botaniste et non celui du poète, on constate qu'elle est décisive. Pareil au phénomène, reconnu par les savants, de la fameuse découverte que c'est pendant le sommeil que l'on trouve les réponses aux grands problèmes qui nous agitent, l'évolution du livre qu'on écrit — comme l'avouent beaucoup d'écrivains — est directement influencée par la vérité psychologique de l'univers qui y pénètre, qui s'y constitue, s'y organise, y impose ses lois et transforme l'auteur de maître en esclave étonné. En écrivant, Dickens pleurait sur le sort bouleversant de ses héros. Ses propres créations le modelaient selon leur destinée, qui, à partir d'un certain moment, semblait s'accomplir spontanément. Plus d'une fois, des écrivains furent marqués, voire transformés, par un de leurs livres, ils en acquirent une autre vision du monde et approfondirent de ce fait, leur connaissance d'eux-mêmes.

Il s'agit du besoin qu'on a que la littérature dise la vérité sur notre vie d'aujourd'hui. Moi aussi j'ai plaidé maintes fois en faveur de cette idée, et il n'y a pas d'écrivain roumain à ne pas l'avoir fait. C'était et c'est normal. Et la question de savoir de quelle manière la vérité sur la société socialiste de Roumanie pénètre dans l'art demeure, certes, toujours actuelle. La substance de la vérité du monde socialiste de la Roumanie contemporaine est en rapport direct avec sa valeur artistique. Cette dernière, à son tour, se rapporte à la valeur de la vérité psychologique, donc humaine, des personnages et des événements. Le cercle s'est fermé et nous nous retrouvons devant la tâche de l'écrivain, celle de tenir le gouvernail, de sélectionner, de se maîtriser et de maîtriser aussi bien l'ensemble que le détail. Un très beau roman de Thomas Mann, *La Montagne magique*, est peuplé de personnages se trouvant dans la dramatique situation-limite créée par la maladie. Excellente occasion de provoquer des éclaircissements, des minutes de vérité, de justice. Cependant, la démarche de l'auteur est dirigée de manière à suggérer que même les situations les plus sombres ne sont pas sans issue et qu'il y a toujours une chance de salut, même devant un destin implacable.

Le triomphe du bien vient du sein de notre substance humaine, car telle est sa nature. Autrement dit, l'homme qui édifie le monde d'aujourd'hui, qui conçoit la révolution socialiste ne saurait être foncièrement mauvais, puisque par sa raison d'être il est foncièrement bon. Le mal ne peut être qu'un accident. Le bien et le beau constituent l'état normal de cet être supérieur. La vérité que doit affirmer la littérature est exprimée par la vérité des personnages en tant qu'êtres réels. Or, la vérité de l'homme de ces contrées renferme, même dans les circonstances les plus graves, les plus dramatiques ou hostiles, la dose de sublime, d'optimisme, qui fut décisive dans le triomphe de l'homme.

PLATON PARDĂU



« Un ironiste d'une intarrissable invention verbale, l'un des plus fins qu'ait produits la prose roumaine après 1960. (. . .) Les individus qui peuplent sa prose (paysans, agents sanitaires, petits employés de villages, gardes communaux) ont ou ont eu tous une « rupture » dans leur vie, un mauvais « départ », un contretemps qui les a profondément marqués. Ils sont généralement timides, décents (. . .), comme dit l'auteur, et bien qu'ils aient l'habitude de boire, ne deviennent jamais violents ou triviaux. Leur parler est confus, avec texte et soutexte, et les phrases savoureusement pléonastiques cachent souvent une parabole ». C'est en ces termes que définissait le critique Eugen Simion l'univers de la prose de NICOLAE VELEA (n. 1936), auteur des volumes La Porte **(1960)**, Huit récits **(1964)**, Gardien des harmonies **(1965)**, Vol en rase-mottes **(1968)**, La Boîte à la cigale **(1970)**, Pendant la guerre, un arpent de fleurs **(1972)**, Parole anguleuse et arrondie **(1973)**, Dumitraș et les deux jours **(1974)**, Voyageur parmi les sagesses **(1975)**.

Nicolae Velea

PENDANT LA GUERRE, UN ARPENT DE FLEURS

(extraits)

Des fleurs pour les noces, des fleurs pour les jours de fêtes ou pour les enterrements, des fleurs pour le 1er Mai ou pour la distribution des prix à l'école, des fleurs pour fleurir les vases, des fleurs pour les mâchonner au coin des lèvres, ou pour les passer derrière l'oreille, ou pour orner les chapeaux . . . on en trouvait toujours chez Olina et elle savait aussi confectionner le bouquet ou la couronne. Selon le cas.

Elle était toujours vêtue de sombre lorsqu'elle se promenait, mince, triste et belle à travers ses fleurs, l'arrosoir ou le sarcloir à la main, isolée du village depuis de longues années, ne recherchant pas les gens mais se laissant volontiers rechercher. Elle avait une belle maison, assez grande, non loin de son arpent de fleurs, au pied d'une colline et à la lisière d'une forêt, une maison qui semblait à deux étages si l'on ne savait pas que ce qui semblait être le premier n'était qu'une cave immense où elle abritait dans des pots son arpent de fleurs dès les premiers froids.

La maison avait une bonne odeur de propreté, sentait la religieuse, les sorbets et les confitures de fleurs.

Elle avait beaucoup de volailles, surtout des pintades et des canards, parce que, depuis qu'elle s'était chassée elle-même du village avec ses deux enfants, — et il y avait bien des années depuis — elle aimait le bruit. Elle avait aussi un appareil de radio et une cariole attelée d'un cheval, avec laquelle elle conduisait les enfants à l'école du village.

Tout cela, elle avait été seule à les réaliser, grâce au produit de ses fleurs.

La famille d'Olina, les Cojocaru comme on les nommait, ou comme on aurait dû les nommer selon leur état civil, mais surnommés les Rouilleux dans le village, parce qu'ils avaient une belle maison de bois, sise à la grand-route, dont les colonnettes de la véranda — richement sculptées — vieillissaient et séchaient bien joliment sous les rayons du soleil qui les éclairaient du matin au soir, se couvrant avec dignité d'une sorte de rouille, patine du temps.

Il est bon, maintenant, de rappeler en quelques mots l'histoire d'Olina.

Donc, la maison de la famille Rouilleux se dressait tout près de la grand-route qui relie Sibiu à Bucarest, par où les armées allemandes devaient passer en route vers l'Est. Ces armées étaient encore loin, mais elles se rapprochaient.

Il s'en fallait de quelque six mois qu'elles ne surgissent. Mais il est certain que c'était là leur route.

Une nuit, le vieux Cojocaru se tourna vers sa femme:

— Quel âge a notre Olina? Elle a près de 16 ans, se répondit-il aussitôt, sans attendre la réponse.

— Elle les aura après le dimanche des Rameaux, confirma son épouse, étonnée.

— Qu'allons-nous faire?

— Comment ça, qu'allons-nous faire?

— Ben quoi, elle a poussé. La terre tremble sous ses pas!

— Oui, elle tremble.

— Et ce n'est pas non plus une de ces filles qu'on voit et qu'on ne voit pas, qu'on oublie. Elle n'est pas laide.

— Elle n'est pas laide, elle te ressemble, acquiesça sa femme, tout miel, dans l'espoir qu'il la laisserait s'endormir.

— Mais non, c'est à toi qu'elle ressemble, grogna l'homme en se retournant sous la couverture, mécontent, devinant la ruse. Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Il s'agit que les Allemands ne vont pas tarder à venir.

— Eh bien, quoi!? Ils viennent et ils passent. Ils viennent sur des motocyclettes, des jeeps, des chars et ils passent. À toute vitesse. Ce ne sont pas des gens à s'arrêter.

— T'as pas plus de cervelle qu'un moineau, femme! Quoi, ils iront jusque là sans jamais dormir?

— Jusqu'où, jusque là?

— Jusqu'au bout du monde, comme ils le disent. Malgré toutes leurs motos, ils doivent bien dormir une heure ou deux, s' pas?

— ?...

— Et ben, c'est ça la question. Si l'envie de dormir les prend juste quand ils passent ici? Toute la colonne, elle s'arrête, ils dorment chez nous. Et après qu'elle se réveille, après que toute la colonne d'Allemands avec leurs voitures et leurs motocyclettes se réveille, de quoi a-t-elle besoin? Que faut-il donc à l'homme après son sommeil?

— Une montre? répondit à tout hasard la femme ensommeillée.

Cojocaru lui appliqua une bonne taloche sur la tête qui la réveilla.

— De la nourriture, de la boisson et des femmes, voilà ce qu'il lui faut...

La taloche n'avait pas tout à fait réveillé la femme, mais, encore sous l'emprise du sommeil, elle tira des brumes qui la berçaient justement la question qui convenait à son homme.

— Qu'allons-nous faire d'Olina?

Cojocaru se tortilla un peu sous sa couverture, surpris et satisfait de la question de sa femme, et répondit:

— Nous devons en parler aux Cătălinoiu.

— Aux Cătălinoiu? fit la femme, éberluée, et son sommeil s'envola à tire d'aile.

— Oui, répondit son mari en bâillant, je t'expliquerai tout ça demain, et il se tourna sur le côté, pour s'endormir, laissant sa femme médusée et tout à fait éveillée.

Ils ne parlaient plus avec les Cătălinoiu depuis longtemps et sans qu'il y eût pour cela une raison spéciale. Au fond, on pourrait dire qu'ils ne s'étaient jamais parlé. Tous les Cătălinoiu étaient tailleurs ou fabricants de vestes en cuir fourrées, tandis que Cojocaru-Rouilleux était savetier. Ils n'étaient donc pas en concurrence, mais les Cătălinoiu étaient plus recherchés dans le village, les gens leurs commandaient des habits et des vestes fourrées, ils ne leurs demandaient pas seulement des réparations. Tandis que chez Cojocaru, comme chez tout savetier les gens ne commandaient jamais de chaussures, ils se contentaient de faire ressemeler ou recoudre les anciennes.

Grigore Cătălinoiu avait aussi un petit commerce de mercerie; des boutons, du fil, des aiguilles, quelques fichus, quelques chapeaux et des bérets; son fils, Mielu, tenait la boutique. C'est à lui que Cojocaru avait pensé pour éviter à sa fille d'être souillée par les Allemands qui approchaient.

Cătălinoiu avait une machine à coudre le cuir pour les vestes qu'il confectionnait, si bien que Cojocaru se mit à le rechercher, soit pour qu'il lui taillât une serviette, soit pour qu'il lui cousît une empeigne, soit pour toute autre raison.

Cătălinoiu avait aussi un poste de radio avec des casques, que Mielu avait bricolé avec presque rien. Et une carte.

Une fois le travail achevé, ils écoutaient les communiqués à la radio, étudiaient la carte, mesuraient les trajets au centimètre du tailleur et

calculaient à l'échelle les kilomètres « collants aux bottes et bouffés par les Fritz », comme le disait Grigore. Ils s'habituèrent ainsi à se voir chaque soir, et s'il arrivait que les affaires retinssent Cojocaru chez lui, Grigore s'en affligeait et lui envoyait un quelconque messager. Tout allait bien, les armées allemandes approchaient rendant opportune la discussion concernant Mielu et Olina que Cojocaru préparait. Un soir, pourtant, ils se disputèrent très fort.

Ils avaient commencé à parler de l'« axe », et en mesurant la carte avec son centimètre le tailleur trouva qu'entre Rome et Tokyo il y avait 1 463 kilomètres.

— Impossible ! dit Cojocaru.

— Pourquoi impossible? demanda Cătălinoiu, en rejetant le ruban gradué autour de son cou et en enlevant ses lunettes.

— Il y en a davantage, trois ou quatre fois davantage. Et plus même ! affirma Cojocaru en s'enflammant et en se figurant la distance.

— Très bien ! mesurons encore une fois. Et Cătălinoiu reprit le centimètre qui pendait à son cou et l'étendit sur la carte.

Le résultat fut le même: 1 463 kilomètres environ.

— Eh bien ! exclama-t-il, triomphant.

Cojocaru se mit à tourner dans la pièce où ils se tenaient, la vit telle qu'elle était, proprette et coquettement arrangée, se souvint de la manière dont lui-même vivait, la compara à la vie que l'autre menait, se souvint encore de ses années d'école, de ce qu'il y avait appris et de ce que l'autre aussi y avait appris et compris, et sentit l'irritation l'envahir.

— Écoute, Grigore, moi je ne me mêle pas à ta bêtise et à tes affaires chanceuses. Je veux seulement te rappeler qu'à l'école, le maître, il te plaçait devant la carte et te rossait, et toi, non seulement tu n'étais pas fichu de montrer du doigt ou de la baguette le Groenland, mais tu ne pouvais même pas prononcer son nom. Pour ne plus parler de cette histoire avec le chien . . . (Cojocaru s'était échauffé, il se rendait bien compte qu'il anéantissait tout le plan qu'il avait longuement échafaudé, mais il ne pouvait plus s'arrêter.) Pour ne plus parler de cette histoire avec le chien . . .

— Quelle histoire! Quel chien?

— Allez, ne fais pas semblant de l'avoir oubliée, car elle a fait le tour de toutes les classes, alors. La maîtresse t'a interrogé. Elle t'a demandé: « Dis-moi, Cătălinoiu, quel animal est parent du chien? » Te rappelles-tu encore ce que tu lui as répondu?

— Une bêtise quelconque . . .

— Au lieu de lui parler du chat, du tigre, du lion, tu as répondu que c'était la chienne qui s'apparentait au chien !

— Et alors?

— Alors, tu dis qu'entre Tokyo et Rome il n'y a que 1 463 kilomètres. Mais calcule donc, bon Dieu, que de chez nous à Bucarest il y a près de 400 kilomètres !

— Tu veux dire que ma carte n'est pas bonne?

— Mais si, elle est bonne, tous les calculs étaient bons.

— Alors, c'est mon mètre qui n'est pas honnête?

— Je ne sais pas. Mais 1 463 kilomètres, c'est impossible !

À son tour, Grigore commença à s'échauffer, il fouettait la carte avec un bout de son centimètre.

— C'est donc à mon mètre que tu en as? Hein? Car je sais bien qu'on raconte que mon mètre est fautif et que lorsque je m'en sers pour tailler un manteau, il me reste en surplus un morceau d'étoffe bon pour faire une manche ! Je suis bien content d'avoir appris qui a inventé et colporté ces ragots !

— Grigore, moi... je ne me suis jamais commandé de veste chez toi, et ce genre de ragots, je n'en ai que faire... je disais seulement que Tokyo... bredouilla Cojocaru, désireux de s'expliquer et d'arranger les choses.

Mais Cătălinoiu s'était de nouveau coiffé des écouteurs et lui fit comprendre qu'il ne voulait plus l'entendre.

Quelques jours plus tard, un soir, Mielu se rendit chez Cojocaru et lui dit que son père regrettait ce qui s'était passé et s'en excusait. Sa mère, disait-il, avait coupé un morceau de la carte, une grande partie de l'océan Pacifique qui étant bleu, lui avait semblé approprié pour doubler la poche d'une veste bariolée exécutée pour une des filles de Brebenel. Elle avait habilement recollé la carte en rapprochant les deux morceaux, si bien qu'on n'y voyait pas grand chose, mais les distances avaient été bousillées. Et dans l'histoire de Tokyo, c'était Cojocaru qui avait raison. Si bien que son père se sentait coupable et le priait instamment de passer le voir, il avait quelque chose à lui dire.

Mielu se tenait dans l'embrasure de la porte, expliquant ce qu'il pouvait expliquer, mais en agitant surtout les mains dans l'air, selon son habitude, semblant dessiner ou broder quelque chose avec les doigts, rapprochant et écartant des fils qu'il était seul à voir. Ensuite, ses mains, ayant achevé ce qu'elles avaient à dire, retombèrent, fatiguées, le long de son corps et Mielu se retrouva sur le seuil, stupide et vulnérable.

Cojocaru en eut pitié bien qu'il eût aussi envie de s'en moquer. Il le fit entrer, mais surtout pour en rire encore un brin, histoire de faire passer le temps.

— Alors, il n'en peut plus, il fond sur pieds?

— Qui ça?

— Comment, qui ça? Ton père, pardi, qui t'a engendré et t'a envoyé ici.

— Ce n'est pas qu'il fonde, mais il a eu comme une idée...

— Alors, à quoi bon user mes semelles jusqu'à chez lui. Car je sais bien, moi, ce que vaut une paire de semelles, hein?...

— Voyons, venez donc, car il vous attend le cœur tremblant. Je ne sais vraiment pas ce qui l'a pris !

Cojocaru se mit à rire.

— Très bien, j'irai !

Puis, il passa la tête par la porte et appela:

— Olina ! Olina !

La jeune fille ne tarda pas à se montrer. Elle tenait à la main un livre à la couverture bariolée, un volume de la « Collection pour le village ».

— Olina ! Moi, je dois m'en aller. Reçois notre hôte à ma place.

Il referma la porte et s'en fut en riant, après avoir retiré deux pains de *mamaliga* du four.

Les deux jeunes gens restèrent seuls. Ils n'étaient, bien entendu, pas des étrangers l'un pour l'autre, ils s'étaient encore rencontrés, avaient causé, mais ne s'étaient guère remarqués. Maintenant, cependant, de se retrouver tous deux dans cette pièce que le crépuscule assombrissait, Mielu et Olina en furent tout ahuris; ils cherchèrent ensuite à paraître naturels. C'est-à-dire qu'ils firent semblant de prendre intérêt l'un à l'autre et s'efforcèrent d'entretenir la conversation. Olina, qui tenait Mielu pour une personne assez curieuse et n'en avait pas, pour cette raison, qui sait quelle bonne opinion, ouvrit le feu, se mettant à parler comme tous deux sentaient qu'ils devaient commencer à le faire:

— Je ne vous ai plus vu depuis longtemps, monsieur Mielu (Elle l'avait rencontré le matin même dans la grand-rue.)

— Moi non plus, ces derniers temps.

— Pourquoi ne vous asseyez-vous pas? (« C'est par cela que je devais commencer », se dit, en se mordant les lèvres, Olina, qui avait suivi les cours d'une école de ménage dans un village non loin de la ville). Asseyez-vous donc sur la chaise.

— Sur laquelle? demanda Mielu, et il se rendit sur-le-champ compte qu'il venait de dire une bêtise et qu'Olina s'en était rendu compte.

— Sur n'importe laquelle ! fut la réponse négligeante, et Mielu se laissa tomber sur la première venue.

— Qu'avez-vous fait de bon dernièrement, monsieur Mielu?

— Pas grand-chose, la boutique, les besognes quotidiennes.

— Et le commerce, ça marche?

— Couci-couça, du fil, des boutons . . . Pas mal ennuyeux. Et vous?

— À peu près la même chose ! Je cuisine selon des recettes. Et je fais bouillir les œufs d'après la montre. C'est-à-dire plutôt en comptant. Jusqu'à 240.

Au bout d'un instant, Olina reprit:

— Que dites-vous de la guerre, de tout cela . . .

— Des événements? Ils se précipitent . . .

— Que dites-vous?

— Ils se précipitent.

— Oui, c'est bien vrai.

Olina se tut, embarrassée, ruminant on ne sait quelles pensées.

Puis — peut être était-ce la faute du crépuscule qui envahissait la pièce faisant vaguement flotter les objets — ils se sentirent soudain différents et renoncèrent à causer.

Et Mielu dit, enfin libéré:

— Le soir est venu. Il faut que je m'en aille. Au revoir et bonne soirée.

— Au revoir et bonne soirée, m'sieu Mielu, lui répondit Olina, soulagée.

Cojocaru monta lestement la colline en sifflotant comme s'il était allé faire sa propre demande en mariage. On entendait, au loin, aboyer les chiens de Cătălinoiu. « Il ne les a plus nourris depuis longtemps. Mesure de précaution. Cela signifie qu'il écoute la radio ou cause . . .», pensait Cojocaru, balançant ses pensées au rythme de ses pas, tout en avançant. Arrivé près de la clôture, il jeta aux chiens les deux boules de *mamaliga*. Les chiens se turent. Ils ne se taisaient pas toujours. Ils ne le faisaient que lorsqu'on leur donnait des boules de *mamaliga* bourrées de fromage. Si on voulait les tenter avec autre chose, ils flairaient, s'éloignaient, flairaient à nouveau, grondaient, mais ne touchaient pas à la nourriture.

Si bien que, après que Cojocaru leur eut jeté les boules, les chiens, avides, se turent, et le cordonnier pénétra dans la cour. Il gagna la terrasse, tâtant gaiement la ballustrade de sa paume, puis posa sa main sur la poignée de la porte qui menait à l'atelier de Cătălinoiu. Mais avant de l'ouvrir, il fit jouer tous les muscles de son visage, un par un: ceux de la lèvre supérieure, ceux de la lèvre inférieure, ceux du nez, et il s'efforça de dérider son front. (On n'avait guère vu rire Cojocaru.) Il ouvrit la porte et remplit la pièce de son aspect jovial et de son cri inhabituel et joyeux.

— Salut, beau-père !

Cătălinoiu se leva d'un bond, tout effrayé, les écouteurs quittèrent d'eux-mêmes ses oreilles et il répondit d'une voix entrecoupée, tremblante, soulagée:

— Bonsoir, c'était toi? Je sais que tu m'as fait peur. Par où diantre es-tu entré?

Cojocaru comprit que l'autre n'avait pas entendu lorsqu'il lui avait servi du « beau-père »; il ne feignait pas, il n'avait réellement rien entendu à cause des écouteurs. «Ça va, ça ne va pas, ça se lie, ça se délie, y a rien à faire, faut pas se taire », songea-t-il.

— Par où et comment, ça me regarde, me voilà. J'suis pas entré par la fenêtre, entre parents ça ne se fait pas ! (L'autre ne cilla pas, qui tripotait les objets sur la table. « Il est fou ou sot », songea Cojocaru, désespéré.) Et il se jeta une nouvelle fois à l'eau: — « Ça va, beau-père !? »

— Hein? Quoi? grogna Cătălinoiu en tresaillant. Qu-as-tu dit?

— Ce que tu as entendu ! Allons, laissons là les cérémonies, fit Cojocaru, soudain maître de la situation. Les enfants sont restés ensemble, à causer de leurs affaires. Il faut que nous réglions les détails.

— Je n'y pige rien, j'te le jure, absolument rien, je . . .

— Tu vas piger de suite. Voilà ! Mielu tourne depuis longtemps autour de mon Olina.

— Je n'ai rien vu de ça et lui non plus n'a pas soufflé mot.

— Que veux-tu, c'est un grand garçon, il se cache, il a honte.

— Là, tu te trompes. Mielu me raconte jusqu'aux rêves qu'il a.

— Écoute-moi donc, beau-père . . . reprit Cojocaru, pour marquer encore un point.

— Puis, il est trop jeunot et tendre pour que je le marie. Il n'a pas tout à fait 17 ans . . .

Cojocaru se rendit compte qu'il perdait la partie, que c'était l'autre qui l'emportait. Il fit un grand effort, se révolta:

— Alors, pourquoi m'avoir appelé?

— Parce que j'en avais mon plein, par ces temps que nous vivons, d'être toujours muet, et sourd, et seul. Voilà pourquoi, pas pour ce que tu as pensé.

— Écoute-moi donc, Grigore, fit Cojocaru d'une voix sincère et suppliante. Il faut que je marie ma fille le plus tôt possible.

— En voilà une idée ! Qu'est-ce qui t'a pris?

— Les Allemands approchent, Grigore. Olina est grande, elle est mûre pour le mariage, nous habitons la grand-rue, et ils me l'engrosseront en un tour de main.

— Et pourquoi as-tu choisi Mielu? Sa fortune? Tu sais ce qu'on dit: « tailleur, tailleur, sur la bobine ton bonheur ».

— Il ne s'agit pas de ça. Car on dit aussi: « Toujours peine le coordonnier, mais vide est son grenier ». Fariboles que tout ça. Nous avons tous deux ce qu'ils nous faut. Plus la dot.

— Mielu est encore un gosse, s'obstina Cătălinoiu.

— C'est bien vrai que tu n'y piges rien ! Ai-je parlé de fortune ou de noces? On ne pourrait même pas — le garçon, il n'a pas l'âge. C'est autre chose que je veux. Je veux que dans cinq ou six mois, lorsque les Allemands seront là, car ils viendront il n'y a pas de doute, Olina soit grosse ! Tu m'as compris? Pour que l'Allemand n'y touche pas et ne souille pas mon fruit.

— Et tu veux que ce soit Mielu qui . . .

— Qui d'autre? Regarde toi-même autour de toi? On célèbre une sorte de fiançailles . . .

Se rendant compte qu'il avait trop vite abattu son jeu, il se reprit:

— Il y a bien quelques gars, c'est vrai, mais moi, j'ai pensé à Mielu.

Cătălinoiu se taisait.

— Ça lui servira à lui aussi, insista Cojocaru. On ne peut jamais savoir quel ordre vous tombe dessus, à quelle instruction militaire on peut te l'envoyer et quand tu paieras pour le faire dispenser, tu peux invoquer la raison qu'il a pris femme. Cas de force majeure, voilà ce que tu leur dis, dans les papiers, il a femme et enfant.

Cătălinoiu se taisait. « Il commence à peser le pour et le contre », se réjouit Cojocaru.

Le dimanche qui suivit, dans la maison de Cătălinoiu il y eut une fête avec musique. Les deux familles, les Cătălinoiu et les Cojocaru se réunirent dans la grand-salle; Olina et Mielu, ignorant ce qui se tramait, étaient assis auprès de leurs parents.

Les vieux disques usés, égratignés, faisaient entendre leurs chansons enrouées, s'efforçant d'appeler, timidement, le bruit et la gaieté capables d'en couvrir l'impuissance.

ŞERBANA DRĂGOESCU:
Paysage, tapisserie en laine (2×1,5 m)

ŞERBANA DRĂGOESCU:
L'Éternel retour, laine (sept bandes à 2,8 × 0,5 m chacune)

Mais les deux familles en étaient aux premiers plats, tendant de s'égayer en brisant les bréchets et se proposant des philippines mais plaçant leurs espoirs dans les vertus du tourne-disque.

On se retrouva ainsi à une certaine heure de la journée, à un rot du tourne-disque discrètement accompagné des renvois des deux familles qui s'empifraient diligemment et avec une gêne visible.

L'air de l'été semblait suspendu, attaché aux ombres, et les plaisanteries qu'on faisait à table, forcées. Ils furent tirés de leur engourdissement par la pommeraie qui s'étendait devant la maison de Cătălinoiu, ancienne propriété d'un richard, où poussait beaucoup de consoude. La consoude est une herbe haute à larges feuilles, très bonne pour nourrir les volailles, dindes, canards ou oies, les porcs, et, en fait pour n'importe quoi. Les veuves et les femmes dont le mari était au front, et dont les enfants grandelets étaient capables de juger les conduites honteuses, envoyaient leurs gosses ramasser des consoudes toutes les fois qu'elles pouvaient jouir de la présence d'un soldat de passage revenu du front chez les siens, dans sa ville ou son village natal, ou de celle d'un invalide de l'endroit. Ces moments de liesse avaient lieu surtout les dimanches et les enfants le savaient, ou le soupçonnaient.

— Tous ces mioches au dos courbé se retrouveront au printemps pourvus chacun d'un petit frère, constata Cătălinoiu, pesant sur les mots, sans entrain et sans esprit.

— Eh ! pas toutes les femmes sont fécondes ou se laissent faire, répondit pareillement Cojocaru.

Il avala encore un petit verre et se laissa secouer d'un frisson lorsqu'il l'eût « reçu », comme il le disait. Puis, ragaillardi, il se tourna vers sa fille.

— Voyons, Olina, pourquoi tant de couleur sur les joues? Pire que sur le drapeau ... T'en fais pas, tu y passeras, toi aussi, un jour.

— Elle n'en arrivera jamais là, elle ne se conduira jamais pareil aux mères de ces malheureux ! exclama sa femme d'une voix suffoquée, sa main accusatrice pointée vers les gosses de l'autre côté de la clôture.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agissait, intervint Cătălinoiu avec ce calme qui en imposait toujours aux autres. Il s'agit de ... Eh ! bien, beau-père ! à la tienne ! fit-il brusquement et il choqua son verre contre celui de Cojocaru.

Ils trinquèrent, puis se carrèrent sur leurs vieilles chaises, le dos bien appuyé contre les dossiers, se divertissant de l'ébahissement des enfants, de Mielu et d'Olina, qui avaient relevé, comme piqués par une mouche invisible, le front et les yeux, mendiant une explication, une compréhension.

— Ben oui ! ben quoi ! ajouta Cătălinoiu tout aussi fermement, semblant ignorer, négliger ou comprendre l'ahurissement des deux jeunes gens. Eux, pour ce qui est de se connaître, ils se connaissent, pour ce qui est de se voir, ils se sont déjà vus, tout juste s'ils ne se sont pas heurtés l'un contre l'autre dans la rue, si bien que ... Ben quoi ! ordonna-t-il.

— Ben oui ! répéta Cojocaru, qui, on ne sait trop pourquoi, était ahuri, lui aussi.

— Alors, souhaitons-leur bien du honheur ! À votre santé, beau-père Cojocaru ! Trinquons pour leur bonheur ! À votre santé belle-mère ! À ta santé, ma femme !

— À votre sané ! À votre santé... Mais, tout de même, comme ça, sans nous prévenir.

Et ils trinquèrent et burent encore une fois (...)

— Eh bien, les gosses, exclama soudain Cojocaru en ébranlant la table d'un grand coup asséné du plat de sa main entre les verres, vous ne devez pas vous chauffer avec des paroles, comme nous qui sommes déjà passées. Car pour nous, il n'y a plus que les paroles... Allons, buvez encore un verre ou deux et allez-vous-en.

— Qu'ils s'en aillent où, beau-père?

— Où donc, sinon dans la forêt, pouffa Cojocaru.

— Dans la forêt, dans la forêt, mais où exactement, belle-mère, où? rigola à son tour Cătălinoiu tout excité, l'œil allumé.

La question et le rire de Cătălinoiu firent sur Cojocaru pour quelques instants l'effet d'une douche froide, car plusieurs années auparavant il lui était revenu aux oreilles que sa femme avait eu une affaire dans le passé avec Cătălinoiu... Mais ce ne fut qu'une irritation passagère, et il proposa, se tordant de rire:

— Où ça ! Comment où? à la cabane de Merealbe près du lac. À la cabane de Merealbe — et il étouffait de rire sur sa chaise, se souvenant que c'était là qu'on disait avoir vu une fois le pope Nasta avec la femme de Cătălinoiu.

— Hâtez-vous donc, histoire de ne pas trouver la place occupée.

Ils riaient tous, se souvenant des on-dit et des soupçons qui avaient circulé lorsqu'ils étaient jeunes, ne sachant ce qui avait été supposition et ce qui avait été vérité, et ne voulant pas acquérir de certitudes, à l'heure de la vieillesse. Les femmes riaient aussi, un peu soûles, et faisant des gestes d'abandon.

— Allons, buvez encore un coup et allez-vous-en ! invita Cătălinoiu les jeunes avec autorité.

Mielu et Olina burent encore deux verres chacun, puis les vieux les firent se lever, joignirent leurs mains, et les poussèrent vers la sortie.

Ils s'en allèrent, comme flottant en plein rêve, et après avoir franchi le portillon de la cour, ils se sentirent encore plus étourdis; ils avançaient en automates, se dirigeant d'un pas soumis, somnolents et inquiets vers la cabane de Merealbe près du lac Bălţat.

Ils se dirigeaient vers l'endroit même où on leur avait dit d'aller, et pas ailleurs, comme s'ils avaient dû accomplir quelque chose d'inéluctable, un devoir, les yeux fermés. Ils étaient si effrayés et préoccupés, que l'envol d'un oiseau quittant un buisson à tire d'ailes épouvanta Olina qui se précipita vers Mielu, et ce dernier lui passa un bras autour du cou et la serra contre

lui, tout tremblant lui aussi. Puis, ils s'écartèrent l'un de l'autre, mais continuèrent à marcher en se tenant par la main. Ils arrivèrent à la cabane de Merealbe, sorte d'abri pour berger, faite de branchages et de feuilles d'aulnes et de saules.

Ils s'assirent et se regardèrent longuement l'un l'autre d'un air de prière et de crainte. Ils mendiaient ainsi une sorte de compréhension, car ce qui allait se passer risquait d'être pénible, honteux. Ils fermèrent les yeux et se mirent à se chercher et à se trouver en s'embrassant et s'examinant. Puis, l'oubli vint. Mais avant de sombrer, Olina esquissa une faible opposition, murmurant:

— Mielu ... que va dire maman, et papa ...

Mais tout en chuchotant elle se rappela que c'étaient sa mère et son père qui l'avaient envoyée là. Et que c'était justement pour cela qu'ils l'avaient envoyée. Qu'ils savaient ce qui allait se passer.

Si bien qu'elle se laissa envahir par l'oubli sans autres scrupules.

Lorsqu'elle reprit pleinement conscience et rouvrit les yeux, Mielu était assis un peu plus loin, sur une souche blanche lavée par les pluies. Tête baissée il jouait avec une baguette, l'émiettant entre ses doigts. Il lui jeta un bref regard où l'on pouvait lire son souci, le souci qui l'avait tourmenté aussi avant, que pour eux tout ne se passait pas comme il convenait, comme pour les autres.

Il se mit debout et fit le tour de la cabane de Mereable, à grands pas d'automate, se mordant les lèvres.

Il s'arrêta enfin, et resta immobile un certain temps, puis, brusquement, il prit ses jambes à son cou et s'en fut.

Olina demeura encore étendue un certain temps, à s'étonner et à chercher à comprendre la raison de la fuite de Mielu. Elle se leva ensuite, alla au bord du lac, se lava les mains et le visage, et, toute droite, reprit le chemin du logis. Elle en était à sa première compréhension, fière et douloureuse.

Depuis, ils ne se rencontrèrent plus jamais seuls. Ils se jetaient néanmoins de temps à autre des regards à la dérobée, rapides, fuyants, vite dirigés d'un autre côté, vers d'autres personnes, car ils ne se voyaient plus qu'en présence d'autres personnes, le dimanche ou les autres jours de fête.

Aux questions que leur posaient Cătălinoiu et Cojocaru concernant les fiançailles ou le mariage, Olina et Mielu répondaient par un mutisme boudeur ou en haussant les épaules, et personne ne put leur arracher la raison de ce silence obstiné, ni dans l'une ni dans l'autre des familles. Lorsque les questions devinrent des ordres et des harcèlements, tous deux proféraient parfois un *non* qui semblait leur râcler le gosier. Et plus tard, lorsqu'il fut constaté qu'Olina était enceinte, le dégoût des deux, de Mielu et d'Olina, se transforma en épouvante et en nausée.

— Mielu, mon garçon, tu dois épouser Olina, tu l'as rendue la risée du village.

— Je ne l'épouserai pas, aussi longtemps que la terre est terre et que le soleil l'éclaire.

— Mielu, j'ai honte devant Cojocaru. Ça t'a fait plaisir, alors ...

— Ça ne m'a fait aucun plaisir. C'est vous qui nous avez envoyés. Père, cela ne s'est pas passé comme il se doit, nous sommes allés là à cette cabane, comme pour expier une faute ou pour la prévenir. Pas pour l'accomplir. Lis donc un peu, dans tes livres, et tu verras. Et puis, si tu veux le savoir, eh bien, elle non plus ne le veut pas.

Chez les autres, chez Cojocaru, même chanson:

— Olina, ma fille, que se passe-t-il donc? pourquoi t'y opposes-tu tant? Bientôt, tout le monde verra ton ventre gonfler!

— Je ne veux pas me marier, maman.

— Écoute-moi, bien, Olina, gueulait son père, moi, je m'en vais te briser les os. Tu m'entends? Qu'est-ce qui t'a pris, Grand Dieu, qu'est-ce qui t'a pris?

— Père, je ne sais pas, mais je ne veux pas me marier!

Trois mois plus tard, exactement comme l'avait prévu Cojocaru, les Allemands firent leur apparition dans le village. Avec jeeps, motocyclettes et chars. Et, toujours comme il l'avait prévu, ils firent halte dans le village, à plusieurs reprises, une série après l'autre. Mais lorsqu'ils devaient se reposer, ils se reposaient dans le bâtiment de l'école, dans celui de la mairie ou dans d'autres endroits retirés. Ils avaient l'air ensommeillés, comme repliés sur eux-mêmes, et ne frayaient qu'entre eux. Ils scrutaient longuement leurs visages ou ceux de leurs camarades dans les miroirs, tandis qu'ils se rasaient.

La taille d'Olina qui avait commencé à s'épaissir lentement, gonfla rapidement de peur des Allemands, mais sans aucune raison. Les Allemands laissèrent après eux quelques petits bouts de savon, quelques petits morceaux du papier coloré qui avait enveloppé leurs tablettes de chocolat et leurs boites de singe. Un seul laissa dans l'école un pain plat et rond, à peine entamé.

Les menaces des deux familles n'avaient abouti à rien, sinon à la fuite inattendue de Mielu. Il quitta le village sans laisser aucun message explicatif. Et depuis lors, personne ne le vit plus.

Olina promenait son ventre gonflé sans fierté, mais sans honte non plus, et sans se plaindre. Elle le promenait comme une corvée qui incombe à toute personne en temps de guerre, comme une épreuve, comme une difficulté choisie pour elle en concordance avec les temps étranges et troubles d'alors. Elle travaillait auprès des autres autant que les autres, sinon davantage, avec une sorte d'acharnement maniaque. Il est vrai que personne ne l'en empêchait, on ne lui faisait aucune concession. Les Cojocaru et toute leur parenté lui en voulaient d'avoir refusé de se marier avec Mielu, la considérant depuis avec une curiosité méchante et haussant les épaules: « qu'elle en prenne maintenant pour compte, si c'est ça qu'elle a voulu. »

Elle accoucha, elle « mit bas » comme on accoutumait de dire, d'un enfant qui venait au monde dans une situation peu naturelle, facilement et sans bruit. Lorsqu'elle avait voulu monter quelque chose au grenier.

Et c'est alors que commença la « pétrification » d'Olina.

Ce n'était pas proprement dit une pétrification, mais c'est comme ça que quelqu'un la nomma, et c'est ainsi qu'on continua à la nommer. Il se trouva soudain qu'Olina était devenue sauvage, évitant les gens, avec un regard fuyant, obstiné. Et ceci non pas qu'elle se fût repliée sur elle-même par amour pour son enfant — un garçon.

Elle le soignait bien, mais avec détachement, comme si quelqu'un le lui eût confié pour quelque temps parce qu'elle était saine, avait assez de lait et le temps de l'élever. Il y avait de longs jours où elle l'allaitait, le berçait, le lavait sans même le regarder. Elle évitait les gens, se recroquevillant dirait-on, comme prise de froid, et toute circonstance ou tout dialogue qui eût pu suggérer un rapprochement.

Elle n'aimait plus les plats chauds. Leur fumet, qui adoucissait le visage des convives, lui donnait la nausée.

— Cette fille est cinglée ! dit Cojocaru, un jour.

— Quoi? demanda sa femme, lente à émerger de ses pensées.

— Ce que t'as entendu! grogna-t-il, furieux de ce qu'il lui était difficile d'expliquer ce que lui savait très clairement. Elle n'a plus d'années, essaya-t-il une nouvelle fois de mieux s'exprimer. Mais, pensant avoir été encore plus confus et avoir dit une bêtise, il s'irrita davantage encore et appela le matou auquel il décocha sournoisement un coup de pied dans le ventre.

En fait, je pense que c'est alors que Cojocaru s'était rapproché le plus de ce qu'il avait voulu dire la première fois.

Car les jours d'Olina ne s'enchaînaient plus de manière à conduire à un âge: les compréhensions acquises un jour ou une nuit ne se rattachaient plus à celles d'avant ou à celles qui suivaient pour les éclairer, en faire ressortir le bien, le juste, pour les accroître, les faire augmenter.

Les jours et les nuits d'Olina s'alignaient côte à côte mais ne s'entretissaient pas entre eux. À telle heure ou en tel jour, elle ne se proposait rien pour l'heure ou pour le jour qui suivait, ou bien si elle le faisait, elle l'oubliait sur-le-champ.

On aurait pu croire que cette « pétrification » ressemblât à un « enfantillage », parce que, lorsqu'elle était petite, Olina avait été tout aussi garçonnière et obstinée.

Mais la froide opposition dont elle témoignait maintenant était parfois brisée par des jours où elle se montrait soumise et diligente, journées remplies de mouvements posés, mesurés, de grande personne. Ou de jours où une gaieté la saisissait, il est vrai très étrange, et qui lui était propre. On pouvait alors la surprendre, égayée jusqu'à en rire, d'un rien, d'une bêtise, de la manière dont l'œuf s'agite quand on le fait bouillir dans la casserole, ou d'une tige de potiron drôlement tordue, ondoyant sur la terre.

— Qu'est-ce qui t'a pris Olina? lui demandait alors l'un ou l'autre.

— Ça ! répondait-elle, se pétrifiant véritablement et fronçant les sourcils, mais sans pouvoir chasser la joie de ses yeux ou de son visage.

Un jour qu'elle était de mauvais poil (les siens s'étaint habitués à ses sautes d'humeur et se contentaient de scruter son visage, le matin, pour se rendre compte de son humeur), Cojocaru et sa femme se préparaient à

partir. Ils voulaient se rendre à trois kilomètres de là, à Teslui, une colline où ils devaient cueillir des prunes d'été.

Olina, qui avait nourri et endormi son enfant dans son berceau, se prépara elle aussi à partir.

— Tu viens avec nous à Teslui? lui demanda timidement Cojocaru, qui n'osait jamais lui parler autrement les jours où elle avait l'esprit « de travers ».

— Mais non, quelle idée ! lui répondit-elle aigrement.

— Très bien, tu vas rester à la maison, garder le bébé, acquiesça-t-il, conciliant.

— Je ne peux pas le garder, tu vois bien que je me suis habillée pour sortir ! fit-elle, en continuant sa toilette. Puis, comme si elle avait pitié des mines déconcertées de ses parents, elle ajouta: Je vais écouter la radio.

Après le passage des Allemands, Cătălinoiu avait renoncé à ses écouteurs et s'était procuré un poste de radio; Olina allait souvent chez eux, elle les saluait, s'asseyait sur une chaise et écoutait en silence n'importe quoi. Pendant une heure ou deux. Elle y allait comme si c'était son droit de le faire, et ceci était le seul signe par lequel elle admettait qu'ils faisaient en quelque sorte partie de sa famille. Mais elle n'y venait jamais avec l'enfant bien que les Cătălinoiu — bel et bien ses grands-parents — lui eussent donné à comprendre qu'ils aimeraient le voir chez eux. Surtout après la disparition de Mielu. Mais Olina faisait la sourde oreille, attentive uniquement au poste de radio.

Ce jour-là, qui sait ce qu'elle y avait entendu qui la réjouit, car son humeur changea, tourna au beau fixe.

Elle rentra au logis, langea son enfant, et pour la première fois lui murmura quelque chose. Puis elle prit une houe et s'en alla bêcher les pommes de terre, en un endroit solitaire et sablonneux, jadis un lit de rivière. Elle aimait, surtout lorsqu'elle était d'humeur sereine, se retirer dans des endroits éloignés, peu fréquentés par les gens.

Mais ce jour-là tout allait à l'envers. Elle bêchait, emportée par son rythme, atteignit ainsi une extrémité du champ puis s'en revint vers l'autre extrémité, fascinée par l'éclair brillant de la houe et l'alignement monotone des plants de pommes de terre, quand elle se sentit soudain saisie par la taille.

— Tu travailles, tu travailles, tu en arriveras à crier famine cet hiver, entendit-elle une voie gaie d'homme plaisanter à son oreille.

C'était Terbeşel, un gars un peu passé, tellement choyé par les femmes qu'il n'avait jamais pu se décider au mariage.

Il ne savait que courir le jupon.

Olina tourna vers lui un visage heureux et lui demanda, riant elle aussi:

— Mais vous, que faites-vous par ici?

— Je cherche la journée d'hier, comme de juste ! . . .

— Vous l'avez trouvée?

— C'est toi que j'ai trouvée !

Puis, Terbeşel lui saisit la main gauche.

— Ma parole, c'qu'elle est calleuse ! Tu serres trop le manche de la houe. Allons, viens un peu par là, histoire de souffler un brin.

Il la tira, la tenant par la main, près du tronc d'un vieux chêne, entouré d'une foule de rejetons très épais. Olina le suivit, soumise. Ils s'assirent près des rejetons.

— Bon, on y est ! Ce ne sera pas la fin du monde, quoi? Dis-moi donc, sais-tu c'que le brave Didel dit Terbeşel te fera voir, maintenant ?

— Je ne sais pas, tonton Didel, répondit Olina simplement.

— Tu n'as pas peur?

— Mais non. Pourquoi avoir peur? Je sais que vous êtes un brave homme.

— Ça, c'est bien vrai. Pourquoi avoir peur? Et tu ne sais toujours pas c'que je te veux?

— Non, fit-elle tout aussi simplement. Elle le regardait dans les yeux, sans aucun tresaillement de curiosité, sans faux-fuyants ou battements hypocrites des paupières, comme s'y attendait Terbeşel, et comme les autres filles accoutumaient.

Il se mit à rire doucement et lâcha sa main.

Olina le regardait tout aussi gentiment, sans tressaillir. Terbeşel avait sa tactique qu'il ne variait guère: Il n'aimait pas les proies trop aisées. Si bien qu'il fit une nouvelle tentative pour lui faire comprendre ce qu'il voulait.

— Voilà, je vais te faire quelque chose, et toi tu devras t'y opposer un peu . . .

— Pourquoi? demanda Olina sans changer d'attitude.

— Pourquoi? parce que c'est comme ça, voilà pourquoi, fit l'homme, franchement irrité. Quand tu l'as fait, c'était comment? lui demanda-t-il encore méchamment, comme s'il l'accusait.

Effrayée par le ton de la question, Olina se défendit:

— C'était pas grand-chose, tonton Didel. Les Allemands venaient et ils m'ont envoyé avec Mielu.

Terbeşel s'était relevé maintenant et se roulait une cigarette.

— Quel âge as-tu, Olina? demanda-t-il froidement.

— Je vas sur mes dix-sept.

— Ben, ma fille, pourquoi ne pas le dire dès le commencement?

Puis, toujours debout et comme terrifié, il lui dit avec douceur, en s'éloignant: Ma pauvre Olina, c'est grande pitié pour ton cœur et pour toi.

Et encore, peut-être se la rappelant ou peut-être se gourmandant soi-même:

— Olina, Olina !

C'est à peu près ainsi que s'assemblaient et se croisaient entre elles les lignes qui formaient l'aspect et la conduite d'Olina.

Les seuls moments où elle avait l'air plus à l'aise, plus « lavée », comme le disait Niculina, sa mère, étaient ceux qu'elle passait non loin du lac Bălţat (qui n'était plus lac depuis longtemps, mis à sec, la terre séchée, plissée, crevassée, avec pour témoin ou reste de ce qui avait été ici une fois, une végétation avortée, des rejetons de noisetiers et d'aulnes entremêlés, et une

fraîcheur inconnue ailleurs, piquée et animée de fleurs de champ et de menthe aquatique), près d'un ruisselet propre et ignoré qui s'en venait du côté du Combinat chimique et jusqu'à la cabane de Merealbe.

Elle y allait de plus en plus souvent et y restait si longtemps que les Cojocaru et les Cătălinoiu commencèrent à s'en inquiéter, bien qu'elle emmenât toujours son enfant, craignant qu'elle ne fasse qui sait quelle bêtise, et ils l'épièrent et la suivirent à plusieurs reprises. Mais ils ne purent voir rien d'autre que des pensées non venues et non parties de sur son visage, et des pas mesurés, presque comptés.

Ils allaient tout comprendre peu après, lorsqu'elle les rassembla tous au même endroit de la maison de Cătălinoiu d'où elle était partie avec Mielu.

— Je déménage ! dit-elle, à la stupéfaction de tous.

— Je déménage, et il me faut une maison ! ajouta-t-elle.

— Quand tu le voudras, demain, aujourd'hui même . . . répondit Cătălinoiu, croyant qu'elle voulait habiter chez eux. Car depuis la fuite de Mielu sa femme avait tant pleuré qu'elle en était devenue laide.

— Je veux dire que je m'en vais, je déménage.

— Olina !

— Vous allez me bâtir une chambrette ou deux, avec tout ce qu'il faut là où se trouve la Cabane de Merealbe. Vous achèterez aussi le terrain qui s'étend jusqu'au ruisselet, daigna-t-elle expliquer, les tirant de l'hébêtement qui les avais saisis.

Bon ! Cela du moins avait l'air sensé, on pouvait en discuter paternellement, et arranger les choses en bons parents (« Elle ne s'en va pas comme vivandière sur le front », comme l'avait pensé Cojocaru en un moment de découragement.)

— Vous labourerez la terre, et achèterez des semences et des semis de fleur, autant qu'il en faut pour ce terrain, dit encore Olina, les rejetant dans leur hébêtement.

— Olina, ma chérie, tu as eu un mauvais rêve.

— Je serais bien allée acheter les semences et les semis, mais si tant est que l'un s'est enfui, l'autre . . . menaça Olina sans se laisser apitoyée par leurs mines.

Ses parents, les Cojocaru et les Cătălinoiu, acceptèrent et approuvèrent bien trop facilement et hâtivement l'idée qu'elle allait s'isoler là, dans la solitude du lac Bălțat. Ils échappaient ainsi à ses lubies et à ses insolences des jours où tout allait « de travers ».

Ils unirent leurs efforts et lui bâtirent une chambrette avec des parois en treillis de branches de saules plâtré d'argile et de paille, à la cabane de Merealbe.

Ils pensaient qu'en agissant ainsi, en bâtissant cette chambre là où s'était passé la bêtise de Mielu, elle allait renoncer à ses lubies, redevenir normale, renoncer à ses obstinations.

— Ben justement, on la renvoie dans la forêt, pour qu'elle apprenne à se conduire, fit d'une grosse voix une sorte de tante d'Olina, assez belle, grassouillette, et généreuse à l'heure du crépuscule avec tous les gars qui

s'en revenaient du front, une tante qui n'avait jamais pu accepter la beauté d'Olina. Parce que, disait-elle, c'était péché que d'être belle en ces années troubles et incertaines, et de ne pas s'en servir, pire qu'un ascète. Il fallait l'exposer chrétiennement au vu et au su de tous, au bord du fossé, et l'offrir aux gens qui s'en vont souffrir au loin ou à ceux qui s'en revenaient, estropiés. La belle affaire si tu as eu un malheur et si tu t'en es tirée avec un enfant sur les bras.

Ainsi, Olina commença à vivre aux dépens de la guerre, s'en vengeant par la vente de ses fleurs. Au début, c'étaient les veuves qui en achetaient, de plus en plus nombreuses et accablées, puis de plus en plus oublieuses et coupables.

Quoi qu'il en soit, de leurs douleurs, et surtout du répit entre les douleurs (parce que les veuves remariées et les femmes coupables achetaient de plus en plus de fleurs), Olina fit poser les fondements en pierre d'une maison, qu'elle fit bâtir en fonction du rythme des combats et du nombre des morts ou des disparus de guerre. Ces fondements étaient en fait une grande cave où elle conservait les semis, les pots ou les caisses de fleurs, lorsque le temps était menaçant ou pendant l'hiver.

Les fleurs qu'Olina vendait n'avaient pas de prix stable. Elle le fixait selon la douleur qui éclatait dans la voix et sur le visage de la femme. Bruyante ou mensongère.

— Olina, Olina comme tu es heureuse, Olina, de ne pas avoir de mari et de ne pas savoir ce qu'est l'attente . . .

Olina faisait froidement signe à l'enfant de s'éloigner (il avait grandi, il pouvait comprendre), de s'en aller jouer ailleurs.

— J'ai reçu un papier du front, ma chérie ! Le village est vide, maintenant. On n'y trouve plus une seule tige, une seule fleur comme il faut pour embellir les messes. Donne-moi une fleur pour l'âme errante des tranchées.

— Le papier dit qu'il est mort ou disparu ? demandait Olina, comme pour un inventaire.

— Disparu, disent-ils, que le ciel et l'heure leur soient mauvaises !

— Très bien, prends des fleurs d'attente, disait Olina, coupant court à ses jérémiades, et elles lui donnait des fleurs bleues.

Une autre. D'autres encore.

— Olina, ma chère, c'est moi que le malheur a frappé, c'est sur moi que le châtiment est tombé. Quelle chance tu as, Olina !

— Disparu ou mort? demandait sèchement Olina.

— Mort. Et moi, j'attends au bord de la route, avec ses gosses accrochés à mon cou, peut-être passera-t-il une dernière fois les voir.

— Dis à çui-là qui t'accompagne, de ne pas marcher sur mes fleurs, dit Olina en indiquant une ombre à deux jambes vêtues de pantalons et coiffée d'une căciula, qui se balançait, impatiente. Ensuite tu achèteras des fleurs de souvenir.

Elle ne leur en voulait pas de ce qu'elles venaient accompagnées par de jeunes gens pour acheter des fleurs pour leurs maris morts ou disparus

(le lac Bălțat n'était pas très éloigné du village), et ne leur répondait pas non plus vertement lorsqu'elles lui répétaient qu'elle avait de la chance de ne devoir attendre personne et que la guerre ne la concernait plus. Mais elle ne voulait plus voir d'homme sur son terrain semé de fleurs.

C'était une belle journée de la mi-août et Olina passait de carré en carré pour repérer les fleurs plus délicates ou faibles afin de se hâter de les vendre et celles qui semblaient les plus fières afin de les conserver pendant l'hiver dans sa cave et de les couvrir de paille.

Mihaï, son fils, déjà âgé de trois ans, jouait non loin de là, à creuser de nouveaux lits pour le ruisselet qui venait du Combinat chimique, ruisselet qui reprenait ses forces et sa limpidité au contact avec les racines des fleurs de son jardin.

Le ciel était couvert d'avions qui volaient haut, très haut, en groupes nombreux et serrés qui les rendaient semblables à des étoiles de jour. Personne n'y faisait plus attention, seul l'enfant, lorsqu'il les entendait passer, se mettait à pleurer doucement, une plainte monotone et paisible, comme le vrombissement étouffé des moteurs.

— Je devrais lui acheter une breloque de mars, pensa Olina.

Elle fut la première étonnée de cette pensée, car elle ne voyait pas le rapport entre l'un et l'autre, et demeura un instant figée sur place, suivant les avions de ses yeux abrités sous la paume de sa main. Ensuite, elle se rappela: lorsqu'elle était encore fillette, en deuxième primaire, quelques religieuses d'un petit monastère voisin avaient offert aux enfants de l'école de petits avions en argent en guise de breloques de mars.

Les avions blancs qui disparaissaient maintenant dans le lointain, ressemblaient à s'y méprendre aux petites breloques des religieuses, comme si quelqu'un les eût rassemblés alors et les eût jetés, par poignées, dans le ciel.

Et, soudain, l'air vibra et résonna, la terre trembla et les fleurs se mirent à danser. Lorsqu'elles s'immobilisèrent, de longues flammes calmes s'élevèrent du côté du Combinat chimique. Olina courut à son fils. Elle le trouva tout couvert de sang. Elle supporta, muette et courageuse, ce premier moment d'effroi ou de douleur, sans s'abandonner comme d'autres femmes aux lamentations et aux convulsions qui leur sont habituelles. Elle se mit à frapper les fleurs qui l'entouraient avec le crayon qu'elle portait toujours pour établir les comptes. Elle se trouvait au milieu d'un carré de rosiers sélectionnés pour l'hiver. Et elle se mit soudain à rire, rassurée, faisant voler ses cheveux défaits, et rapprochant son visage des épines des rosiers du sixième carré.

Le gosse n'avait pas été blessé par un éclat de bombe. Le souffle l'avait tout simplement jeté parmi les rosiers épineux et c'étaient eux qui l'avaient piqué.

— Il faudra que je lui trouve au plus vite une breloque avec un avion, se dit-elle de nouveau, en le serrant contre sa poitrine et en collant un grand pétale sous son sourcil, là où l'épine avait labouré la chair.

Tout ce qui a été dit et colporté a propos du Combinat chimique et du feu qui y avait éclaté n'était absolument pas vrai. Il ne fut jamais bombardé, parce que ses produits azoteux étaient uniquement destinés à l'agriculture. Il ne figura jamais sur la carte de guerre des objectifs industriels dignes d'être pris en considération, pas même comme point stratégique qu'on aurait dû frapper pour créer la déroute et canaliser l'attention de son côté afin de dissimuler une autre intention ou de protéger une autre opération. La fumée qui s'élevait était mince, rendue plus dense par le brouillard qui descendait des montagnes (le combinat se trouvait dans une dépression, au pied du mont dit Frunți.)

C'était tout autre chose qui s'était passé. Un avion était resté à court de carburant, ou était tombé sur un vide d'air, ou encore avait heurté de son hélice un oiseau, et était tombé. Mais avant de tomber il avait jeté des tonneaux d'essence vides qui secouaient l'air plus fort que les bombes, et s'était effondré ensuite, très loin ou assez loin du Combinat. Celui-ci avait pris feu à cause de la secousse et du fait qu'il était petit et peu solide.

En même temps que les tonneaux vides, deux hommes pourvus de parachutes s'étaient aussi jetés dans le vide. Deux inconnus qui portaient des écharpes de couleur enroulées autour du cou. « Comme des pendus », se dit Olina lorsqu'elle les vit s'approcher. L'un d'eux avait le visage bandagé et parce qu'il était petit de taille et qu'on ne voyait qu'une fente étroite de son œil gauche elle en eut soudain pitié. L'autre, un peu plus haut de taille mais inodore, infantile, avait un visage d'un blanc laiteux et parlait en zozottant.

— Ceux-ci sont de l'Oaş, les étiqueta Olina en l'écoutant parler. (Elle avait écouté, chez Cătălinoiu, des explications concernant les différents types humains régionaux.) Ils sont de l'Oaş, se dit-elle une seconde fois, qui sait comment il s'est fait que ces temps tordus les aient amenés de leur solitude dans ma solitude !

— Oh ! oh ! fit l'homme qui se portait bien, en la regardant, elle et l'enfant.

Elle leur prépara à la hâte un repas, puis alla chercher quelques feuilles de bardane humides des bords du lac et un peu de plantain et soigna le blessé, mais sans toucher à son pansement.

★

Pendant un certain temps on ne cessa de se chuchoter dans tous les coins des histoires concernant un inconnu, peut-être un espion, qui se glissait la nuit à travers les jardins et les collines, masqué. On l'accusa de quelques vols, il fut aussi poursuivi, mais une fois qu'il s'était empétré dans un buisson d'épines, il se mit à vomir un tel torrent d'injures incompréhensibles que ceux qui le talonnaient en restèrent hébêtés et rentrèrent tout inquiets à la maison pour couper leur surprise en quatre et se rendre compte si l'apparition d'un inconnu n'était pas, par hasard, un signe, — un signe que la guerre tournait différemment.

Lelutia, la tante d'Olina, allait raconter par la suite qu'il y aurait eu une affaire entre Olina et un inconnu. Personne n'y crut et on soupçonna qu'il s'agissait simplement de racontars malveillants.

D'autant plus que les aviateurs, car c'étaient d'eux qu'on parlait, à n'en pas douter, disparurent dès que celui qui était blessé se fut quelque peu remis, demeurant tout aussi inconnus qu'ils l'avaient été jusqu'alors, et sans laisser de traces. Cette affirmation n'est pas tout à fait exacte car — qui sait comment ils l'avaient deviné ou peut-être n'avaient-ils rien deviné du tout — Olina trouva, attachée au cou de son fils endormi, par une chaînette en or, une petite croix (qui aurait tout aussi bien pu être un avion) en or elle aussi. Semblable à la breloque de mars à laquelle elle avait songé pour Mihaï. Et ils laissèrent aussi derrière eux une montre-bracelet, un manteau de cuir et une boussole — sans doute oubliée pendant leur départ précipité à la faveur des ténèbres nocturnes. Bien entendu que tout ceci ne servit qu'à alimenter et à rendre plus vraisemblables les ragots inventés par Lelutia sur le compte d'Olina.

Le temps coulait, marqué de soubressauts, lacéré par les communiqués venus du front qui annonçaient que des vies humaines avaient été fauchées et arrachaient au terrain d'Olina des fleurs pour les enterrements ou pour orner l'église pendant les offices des morts.

Mais quant à elle, sa maison et son gosse ne cessaient de prospérer.

En fait, la maison s'étalait surtout en largeur, car l'ancienne cabane de Merealbe avait disparu depuis longtemps, remplacée par une pièce grandelette, bien éclairée à toute heure par les rayons du soleil, et rafraîchie par l'ombre de deux chênes-lièges dont les branches se touchaient.

À cette pièce s'en ajouta une autre, bâtie au-dessus d'une cave, en prolongement de la première, très vaste, avec de grandes fenêtres où Olina entassa des barriques, des caisses et des pots de fleurs. Lorsqu'elle se rendit compte que la pièce était devenue insuffisante, elle en fit bâtir une autre au-dessus, plus petite, avec des fenêtres plus étroites, mais plus nombreuses — dont deux avaient des vitres de couleur — et qui semblait envahie, plus que les autres, par les lumières et les ombres.

Codine Bădălan, un vieil homme, parent des Cătălinoiu, et qui ne s'entendait en fait qu'à fabriquer des fours, des formes à pain et des claies sur lesquelles on mettait à sécher le pain ou la galette de farine de maïs, s'était mis depuis quelque temps, faute de maçons avisés dans le pays, à bâtir aussi des maisons. Ayant été prié par Olina de travailler « à l'étage » il commença par s'en étonner, puis s'en effraya et ensuite s'y opposa.

— Regarde bien mes mains, lui dit-il: elles n'ont jamais posé une brique sur l'autre plus haut que la ceinture d'un homme, c'est-à-dire aussi haut qu'il faut pour les fours. Je t'ai bâti une maison pour te faire plaisir et parce que c'était toi qui m'en priait jusqu'à pleine hauteur d'homme (Codine était très haut de taille, et lorsqu'il leva le bras il effleura de son calot militaire décoloré l'auvent de la maison d'Olina), et maintenant voilà que tu veux

m'obliger à grimper là-haut parce que tu en as eu l'idée et pour que Dieu fasse sécher mes mains afin de punir mon orgueil.

Il n'en finit pas moins d'en faire selon sa volonté, curieux de voir de quoi il était capable et ce qui pouvait sortir de ses mains. La pièce fut bâtie, toute drôle et penchée, rappelant la bouche d'un four, la tourelle d'un veilleur (parce que cette silhouette se rattachait aux événements d'alors) ou celle d'un char d'assaut.

C'est là que se tenait Olina les jours de mauvais temps ou en automne et pendant l'hiver, soignant les fleurs plus délicates ou frêles, prévenant les désirs et les caprices des autres, changeant leur terre ou choisissant les graines en vue des semailles du printemps.

Elle se tenait là-haut, dans son « perchoir », assise auprès d'un pot de fleurs, devant sa fenêtre comme d'autres femmes avec leur ouvrage de couture ou leur tricot, les regards perdus au loin dans la vallée à contempler le village que l'on distinguait assez bien. Ou encore simplement perdus dans le vague. Assise, tout simplement.

L'enfant se haussait lui aussi, surpris, sur la pointe des pieds pour mieux voir, de moins en moins étonné par la différence qu'il y avait entre tant de couleurs, celles des fleurs, et le noir des fichus ou des châles qui enveloppaient la tête et les épaules des femmes qui montaient jusqu'à chez eux pour en acheter.

Quelques petits ennuis, de courtes maladies insignifiantes ou des espiégleries du gosse qui se jetait parfois parmi les fleurs les fouettant ou les tranchant d'un coup de badine (« il doit en avoir assez de ne voir que des fleurs, des fleurs, seulement des fleurs toute la sainte journée », disait sa mère, compréhensive, tout en le corrigeant sans trop de conviction), faisaient parfois soupirer Olina:

— Ah ! qu'il est bon d'avoir une mère, et qu'il est pénible d'être mère !

Elle soupirait et songeait qu'elle parlait comme tout le monde mais que, dans son cas, les choses étaient différentes, car sa propre mère avait suivi les conseils de ses parents et l'avait chassée et reléguée ici, sans souffrir de son absence.

Peu à peu la voix d'Olina devint en quelque sorte rafraîchissante. Elle parlait longuement, allant jusqu'au bout de sa pensée longuement mûrie, fatigante, sans omettre aucun des détails que l'on comprend sans qu'il soit nécessaire de les rappeler.

— Le soleil s'est couché dans les nuages et demain il pleuvra, disait-elle à Mihaï. Nous devons fermer l'écluse et arrêter le ruisseau, parce que, si l'eau du ruisseau s'ajoute à l'eau des cieux les fleurs seront noyées.

Les paroles étaient égrenées lentement, soigneusement, droites et sèches, elles aussi, comme incapables de s'enchaîner, comme se guettant afin de surprendre une infirmité, une faute, et elles avaient commencé par ne plus rien dire, ne plus avoir de rapport avec les événements ou les actions qui les avaient engendrées. Elles flottaient quelque part, hautaines, méprisantes, comme épouvantées à l'idée que si elles descendaient de leurs hauteurs elles seraient souillées et effeuillées.

Bref, « l'ascèse » à laquelle elle s'était condamnée elle-même et que sa famille avait approuvée, n'était pas sans conséquences et peut-être en serait-on arrivé à quelque malheur plus grand si les aventures du temps et celles du village n'avaient passé son seuil.

La grand-rue, à droite et à gauche de laquelle s'étendait le village était — nous l'avons déjà dit — une des routes nationales les plus importantes de notre pays. Elle franchissait les montagnes et passait par la ville de Sibiu, que les armées nazies devaient traverser pour rentrer en Allemagne, maintenant que la guerre s'était retournée contre elles. Les gens, et parmi eux d'anciens soldats démobilisés, rentrés du front, attendaient le passage de ces troupes en se conduisant comme des enfants. Lorsqu'ils entendaient le bruit d'un moteur — qui n'était le plus souvent qu'un moteur d'automobile, d'avion, ou le fruit de leur imagination — il couraient se cacher derrière un pan de mur. (. . .) La plupart avaient porté leurs meubles et leur avoir chez des parents, ou chez des amis, de l'autre côté de la rivière ou plus loin encore, aussi loin que possible de la route nationale. « Le soldat est un soldat, même s'il est des vôtres, il se conduit pareillement. Et du reste, à y bien réfléchir, ils en ont bien le droit et ce n'est que justice: jour et nuit rien que la gamelle, les balles et les tranchées. »

Et tandis qu'ils parlaient ainsi, se rendant justice et rendant justice aussi aux autres, les gens pensaient en premier lieu à leur bétail. (. . .)

À trois kilomètres environ de la maison d'Olina, à près d'une demi-heure de marche à pied sans se presser, s'étendait la forêt de Verneşti, continuée par la Coupe (un lieu plat, parsemé de souches de troncs coupés et de rejetons), puis par la Plaine du Tilleul et par la Clairière du Glabre. C'est là que les gens décidèrent de cacher le bétail de la commune et ils se retrouvèrent revenus aux temps primitifs où l'on ne connaissait ni enclos, ni encoches, ou entailles dans l'écorce des chênes délimitant les propriétés.

Tout fut confié à la garde des enfants que l'on envoya là-haut dans la forêt, avec le bétail.

Le soir, les enfants attachaient les bêtes à des arbres plus minces, ou à des pieux fichés en terre et au bout d'un certain temps ils les laissèrent libres car elles s'étaient habituées à leur nouvel environnement et ne s'éloignaient pas.

Les gosses dormaient sur des couvertures étendues à même le sol, l'un près de l'autre, à la lisière de la forêt.

Ils étaient une trentaine environ, assis l'un près de l'autre, et la forêt, de la lisière jusqu'en son cœur profond, calmait le bruissement de ses feuilles et le chant de ses musiciens du crépuscule et de la nuit, étonnés ou effrayés, pour recueillir les rires ou les pleurs des enfants, s'en emplir, les amplifier ou les éparpiller de tous côtés. Comme il convenait.

Parfois, elle les envoyait jusqu'aux fenêtres d'Olina.

Les enfants descendaient au village pour en rapporter des provisions, à tour de rôle s'ils étaient parents ou amis, chacun pour soi si leur logis était trop écarté ou s'ils étaient plus méfiants.

Le soir, sous leurs couvertures, ils se racontaient ce qu'ils avaient vu ou entendu. Le chuchotement partait d'un bout ou du milieu de la grande couche bariolée et roulait sous les couvertures les agitant et les gonflant. Puis, il reprenait le chemin en sens inverse, le lendemain ou plus tard, — devenu bruit qui court.

— À moi, un soldat qui avait un fusil troué et un cercle en fer blanc autour de la tête, grand comme une casserole, m'a donné deux poignées de sucre, que je n'avais pas dans quoi le porter. Il n'entrait ni dans mes poches, ni dans ma chemise, racontait Din, le fils à l'Aşchioapei.

— Hé, le fils à l'Aşchioapei, les Russes l'ont bourré de suc' jusqu'à n'en plus pouvoir. Il a manqué se trouver mal combien c'était doux.

— Et qui c'est que la veine est allé trouver? C'tte mocheté ! !

— Hé, dans le village, c'est plein de suc', comme si c'était de la poussière. Ou d'la neige, seulement qu'elle n'est pas froide.

— Hé, en bas, c'est à n'y pas croire. Tout est blanc de suc'. Il y en a sur les maisons, et sur les noyers, et sur les pruniers ! Sur tout, quoi ! Si tu as de la chance, et si le vent souffle, tu tires la langue dix fois, tu la rentres dans ta bouche, et ça y est, tu es rassasié.

— Tică, tu sais la pierre grande comme un veau, dans la rivière, celle-là, qui est venue avec la crue, y a trois ans. Eh bien, c'est comme ça que sont les blocs de suc' dans not' village. Les nôtres, ils en fourrent partout, dans la cave, dans le grenier, dans les tonneaux. C'est fou c'qu'il y en a. Din, le fils à l'Aşchioapei les a vus.

— Tu dors, hé?

— Non.

— On dit que les bêtes, elles courent dans le village et tirent la langue après un bloc de sel. Et elles tombent de fatigue de ne pas en avoir trouvé. (Notez que toutes les bêtes étaient dans la forêt, avec eux.)

L'histoire avait toutefois un noyau de vérité. Non loin du village, vers Oarba, il y avait une fabrique de sucre. Les propriétaires s'en étaient enfuis et le dépôt n'était plus gardé, sinon par quelques vieillards. Alors, les gens se servaient: ils en revenaient chargés de sucre en poudre ou en morceaux ou de pains de sucre dans des sacs, des paniers ou même des chariots. (...)

— Savez-vous ce que j'ai vu, de mes propres yeux vu, aujourd'hui à midi? raconta, encore tout hâletant, Ion, le fils à la Goguleasa, — quand je suis parti, j'me suis dit, pourquoi traverser la Coupe? j'vas faire un détour par la Louve, et puis quoi si je rejoins la grand-route? Et m'y voilà, en plein milieu des camions et des soldats assoupis, et qui croyez-vous que je trouve là que je m'y suis heurté nez à nez? M'sieu not' maître Diaconeasa ! C'est tout juste si je ne me suis pas signé. Il était en uniforme. Je l'ai salué. Lui, il m'a demandé quoi, qu'est-ce qu'il m'arrive, j'ai oublié comment il faut saluer? C'est-à-dire pourquoi j'lui ai pas dit poliment: Bonjour, monsieur l'instituteur. Moi, j'ai filé aussi vite que j'ai pu. Comment que je pouvais lui dire: « Bonjour monsieur l'instituteur », habillé comme il l'était?

Le garçon hâletait encore et regardait les autres avec de grands yeux surpris, pas tant de la nouvelle qu'il leur avait apportée que du fait qu'il avait fini de raconter l'histoire mais qu'il continuait à hâleter.

— Est-il venu pour ouvrir l'école? fit l'un d'entre eux, soucieux.

— Non. J'ai demandé. Il a une perme qu'il a dit et il retourne bientôt au front.

Un autre jour, ce fut Bucur, le fils à Giontu, qui revint dans la forêt tout ahuri:

— Eh bien! ce que je m'en vas vous raconter, vous n'en dormirez plus de la nuit!

— T'en as couvé une à faire enrager les cabots, firent les autres, qui savaient combien il aimait mentir.

— Bon, j'vas vous dire la première partie, après vous tirerez sur moi si le cœur en dit. Hé, écoutez-bien! Hitler est dans le village!

— Quoi?! Que dis-tu?

— Ce que vous avez entendu. Hitler se cache dans le village, en bas. Eh bien, qu'en dites-vous?

Les autres étaient abasourdis et Bucur paraissait trop sûr de lui pour qu'ils aient encore envie de douter.

— Que je vous dise comment je m'en suis rendu compte. J'ai vu deux soldats — je me suis traîné sur les coudes derrière eux pour les épier — ils se dirigeaient vers Murta, tout seuls, ils allaient de maison en maison, ils fouillaient dans les greniers, les fenils, les armoires, et même sous les lits et ils ne disaient que ça: «Hitler, Hitler».

Ce fut encore lui qui revint avec une autre nouvelle ahurissante quatre jours plus tard.

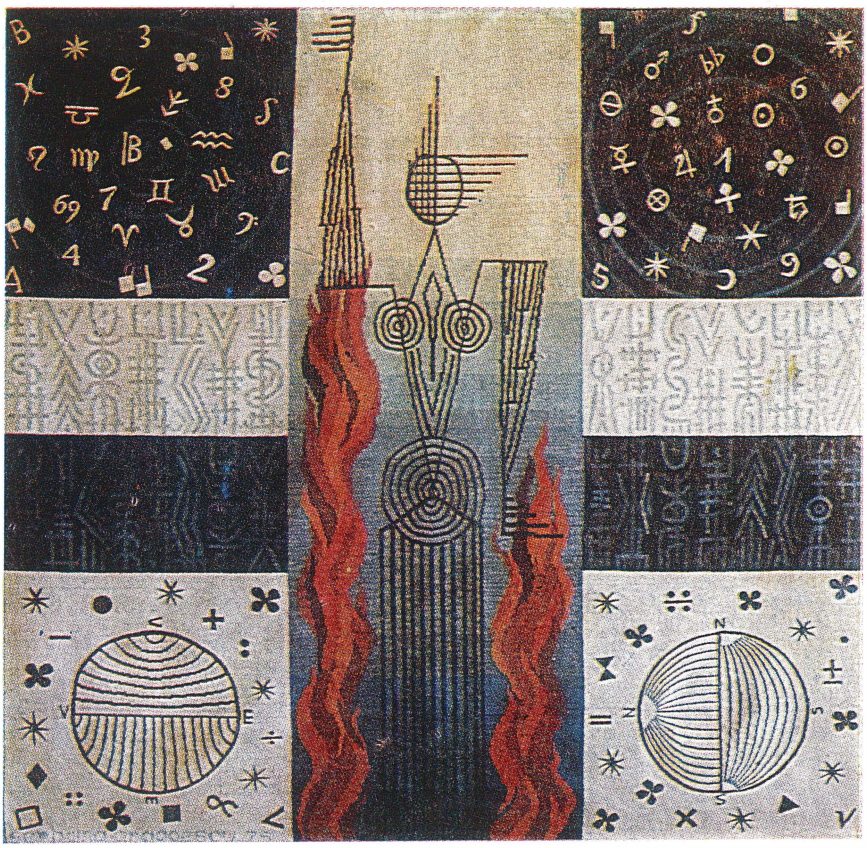
— Berlin va tomber! Tout le monde en parle. Les nôtres, les alliés, ils sont les plus forts. C'est Tonton Hondoroiu qui le racontait. Je suis sûr de ce que je dis. Vous savez, les chiottes de l'école? J'y ai jeté un coup d'œil, elles ne sont plus aspergées de ce liquide des Allemands, comme ils l'ont fait quand ils sont passés dans l'autre sens! les nôtres sont plus forts, c'est sûr! Ghiţă Obae disait que Hitler il a voulu du vert, hé bien, qu'il est servi, qu'il voit mille étoiles vertes maintenant. Ah! et je ne vous ai même pas dit qu'il reçoit la nuit les soldats chez lui et leur parle dans leur langue.

Bucur raconta encore que Obae disait partout qu'il allait faire payer cher à Cojocaru les quelques toises de terres que celui-ci lui avait arrachées au procès, qu'il allait lui en faire voir, que ce serait le diable et tout son train, afin qu'il ne l'oublie jamais.

— Nous devrions aller le dire à Olina, proposa-t-il.

Ils allaient souvent chez Olina. À la demande des parents, elle leur cuisinait parfois un plat chaud et comme le village était vraiment plein de sucre, elle leur faisait du thé dans une grande casserole. Du thé de tilleul, de queues de cerises, de camomille, et d'autres fleurs encore qu'elle avait ramassées et séchées.

ŞERBANA DRĂGOESCU:
Cosmogonie, tapisserie en laine (3×3 m)



ŞERBANA DRĂGOESCU:
L'Echelle, objet textile (3×0,5×0,5 m) ▶

Les enfants la considéraient comme une fille de leur âge. Sa manière de parler, différente de celle des autres, et son air surpris la rapprochaient d'eux. D'autant plus qu'Olina participait souvent à leurs jeux. Qu'elle fût partie de la maison et qu'elle habitât ici, leur semblait un caprice, un jeu d'enfant boudeur qui s'en va dans le monde, et ceci leur plaisait et enflammait leur imagination. Si bien que plus tard, lorsqu'on les grondait, à la maison, ils avaient pris l'habitude de menacer leurs parents: « je vais chez Olina », « je ferai comme Olina ».

Ou bien les événements de cette année-là les avaient-ils familiarisés avec les grands sens de la vie et fait comprendre Olina? Lorsqu'ils lui parlèrent des menaces de Obae, elle se contenta de hausser les épaules, pouffant presque de rire, et ils lui donnèrent raison.

Pour ce qui est de Mihaï, de son fils, ils le regardaient comme quelque chose de curieux, comme si c'était l'enfant d'un enfant. Comme si leurs poupées ou les figurines de glaise qu'ils modelaient eussent pris vie et eussent commencé à parler et à marcher et, bien que beaucoup d'entre eux n'étaient pas beaucoup plus grands que le garçonnet, ils ne lui permettaient pas de partager leurs jeux, ils veillaient sur lui comme sur un jouet fragile.

Mihaï les regardait, se tenait à l'écart et vaquait à ses petites affaires.

Bientôt, les enfants commencèrent à s'inquiéter. Ils racontèrent à Olina qu'ils avaient vu, au matin, des traces fraîches de sabots de cheval, qui passaient à travers la Coupe, des traces qui allaient, revenaient, semblaient hésiter et tournaient parfois en cercle.

— Y a quelqu'un qui tourne autour de nous, si c'était . . .

— Et là-haut, sur le Champ du Tilleul, près du vieux chêne foudroyé où y a plus que des rejetons, y a une couche d'homme. Et aussi un manteau.

Mais Olina ne les écoutait que d'une oreille, l'esprit ailleurs.

Après s'être disputé avec leurs camarades, les gars à Dravdan qui, à un saute-mouton, avaient refusé de faire les moutons, s'en allèrent faire paître leurs bêtes un peu plus loin, du côté de Verneşti. Ils s'endormirent et lorsqu'ils se réveillèrent, il n'y avait plus de bêtes, ils ne les retrouvèrent plus, elles avaient disparu. Ils les cherchèrent, ne les trouvèrent pas et retournèrent auprès des autres pour les appeler à l'aide. Ils se mirent tous à leur recherche, jusqu'au soir, très tard, mais inutilement, et les gars à Dravdan descendirent au village en pleine nuit pour raconter à leurs parents que les soldats avaient volé leurs bêtes.

Au matin, les vaches revinrent. Elles s'étaient égarées dans un champ de maïs, un champ qui appartenait à Dravdan en personne, elles y avaient passé la nuit — elles connaissaient bien ce lopin de terre — et au matin, elles étaient retournées au lac Bălţat pour s'abreuver. Leur peur s'envola et cette fois-ci même Olina se moqua d'eux.

Cependant, le lendemain, vers midi, lorsque toutes les vaches ruminaient à l'ombre, ils entendirent clairement un bruit de sabots du côté du sentier de Rîioasa. Ce sentier traversait le lit d'un ruisseau à sec où

Bucur, le fils à Giontu, avait entendu dire qu'il y avait eu longtemps auparavant un fond de mer, — d'autant plus que sur sa droite le versant était sablonneux, petit et escarpé, tant qu'on pouvait y écrire son nom.

Terrifiés, ils se serrèrent les uns contre les autres, et Din Aşchioapei qui avalait justement un œuf mollet, répandit tout le jaune sur sa poitrine.

Soudain, Mitele, le fils à Marancea parut, lancé au grand galop au milieu des noisetiers. Il avança ainsi jusque tout près du groupe d'enfants et là, il arrêta son cheval.

— Qu'y a-t-il donc, les mioches? vous avez les jetons, pourquoi?

Il sauta à bas de son cheval et tourna autour d'eux. Il avait une drôle de démarche, les genoux comme cassés, ils jetait les pieds et les mains de tous côtés, d'un mouvement saccadé. Il jetait d'abord la main et le pied gauche, puis la main et le pied droit, mais il les tenait aussi un temps en l'air, parallèles, comme s'il avait voulu se jeter sur quelqu'un ou attraper quelque chose. Il acheva de manger l'œuf de Din, en prit un second, le lui cassa sur la tête, l'avala de la même façon et se servit tranquillement des provisions que les autres avaient étalées autour d'eux.

Mitele était un grand mangeur et toutes les fois qu'il s'était bien rassasié, une enflure violette gonflait au-dessus de son œil gauche. Il ne s'en effrayait pas et n'en avait pas honte non plus, il la montrait, étonné et fier, à tout le monde, réclamant un surplus de nourriture après avoir fini de vider un plat, afin de la montrer une seconde fois. Car l'enflure paraissait et disparaissait très vite. C'est pourquoi, tout le jour, il ne cessait d'en parler et de l'exhiber.

Après avoir demandé de quel côté se trouvait la maison d'Olina il sauta sur son cheval et s'en fut.

Mitele était né dans un village plus éloigné, dans Lunca Măcăii, et avait dans les 24 ou 25 ans. Il avait, disait-il, combattu sur le front, mais en vérité était resté surtout à l'arrière, il avait réussi à se planquer dans l'intendance. Sa mère, une femme vive et brune, qui possédait un petit moulin et un verger de pommiers assez étendu pour paraître un vrai petit domaine, avait fait dévier le lit de la rivière et avait transformé le moulin et un lieu de halte attrayant et caché, où l'on trouvait tout ce que le cœur réclamait, ce qui y attirait chez elle tous les grands bonnets de la commune et du département d'alors.

Elle s'était servi de toutes ses relations anciennes de la commune et du département pour faire affecter Mitele dans l'intendance. Ensuite, même l'arrière du front ne lui avait pas paru assez sûr si bien qu'on lui avait rendu son garçon. Mitele expliquait qu'on l'avait renvoyé chez lui parce qu'il était tombé malade d'asténie à cause du bruit sur le front. « Le sifflement des bombes ou des balles a haché mes nerfs pareil comme on hache le chou. Quoi !? C'tte guerre elle m'a terriblement 'nervé ! » expliquait-il, simulant l'étonnement. Une inspection tardive et vraiment par trop tatillonne avait découvert, dieu sait comment, dans tout le brouhaha d'alors, des trous substantiels dans les magasins de l'intendance et on avait envoyé un ordre de poursuite contre lui. De plus, on avait trouvé chez lui, dans son logis,

nombre d'effets militaires, et il était aussi recherché par les soldats de passage dans son village. De plus, à Lunca Măcăii, Pomara, le gendarme, refusait de se laisser attendrir et d'« oublier » l'existence de cet ordre de poursuite: il épiait les abords de la maison de Mitele, décidé à faire son devoir et à l'appréhender.

Si bien que Mitele, coincé, en était arrivé à l'arpent de fleurs d'Olina et y frappait, fort d'un billet écrit par sa tante Lelutia. Cette Lelutia avait imaginé toute une histoire mouvementée et enrobée de sirop concernant le porteur du billet et priait sa nièce, Olina, de l'aider «un temps». Elle louait sa famille et lui donnait aussi à comprendre qu'elle n'obligerait pas des ingrats.

Mitele, à cheval, aperçut Olina de loin, — il ne la connaissait pas — agenouillée au bord d'un carré de fleurs. Il attacha son cheval à un arbre, et la rejoignit lentement, avançant le long des sentiers tortueux et roulant entre ses doigts une fleur de géranium, ce qui semblait peu approprié à la situation.

— Un beau jardin, dit-il lorsqu'il fut près d'elle.

— Bonjour, j'en ai encore pour un instant, et Olina continua à tailler les tiges d'un rosier.

Mais lorsqu'elle aperçut ses bottes, elle leva les yeux et, tout en essayant de repousser sous son fichu une boucle rebelle, salit de terre son visage. Elle puisa avec sa main un peu d'eau dans un fossé, se leva, puis se lava et s'essuya avec son tablier. Lorsqu'il la vit telle qu'elle était, si petite et encore en pleine croissance semblait-il, Mitele la considéra d'un regard incrédule et attendit que quelqu'un d'autre parût, on que quelque chose d'autre s'y ajoutât pour former la femme dont on parlait tant et de tant de manières.

— J'ai comme un billet, fit-il d'un ton embarrassé, l'esprit perdu, et n'y comprenant plus rien.

— Un instant.

Et Olina s'éloigna un peu, puis revint avec une corbeille recouverte.

— Par ici, dit-elle, lui faisant signe de la suivre, et elle prit les devants afin de bien lui faire comprendre que là, parmi les ronds aux vives couleurs, on ne parlait que de fleurs. Il n'y avait place que pour elles. Elle-même s'assit sur le banc sous les chênes-lièges — devant la maison, mais sans cesser de fourrager dans sa corbeille. Après qu'elle eut lu le billet, et bien qu'il lui fût adressé, elle le plia soigneusement et le rendit au garçon. Mitele, stupéfait, le plia à son tour, encore une fois.

— En voilà une idée !? fit-elle. Cette Lelutia, ma cousine, ou ma tante, ou c'qu'elle est pour moi, n'a jamais eu de cervelle. Ce n'est pas possible. Je ne peux pas, vraiment pas.

— Vraiment pas ! ajouta-t-elle fermement, en évitant le regard appuyé et affamé de Mitele.

Au même instant un escargot tenta de fuir hors de la corbeille et elle, on ne sait pourquoi, en fut confuse et expliqua, gênée:

— Je ramasse les escargots, ils mangent les feuilles de mes fleurs, et elles sèchent. C'est un vieux du village, le tonton Codine, il m'aide parfois, c'est lui qui a bâti la maison, et il mange des escargots. Vous ne le connaissez pas, vous n'êtes pas d'ici. Il en raffole. Je les lui envoie avec un des gosses, lorsqu'ils vont au village. Moi, je n'y touche pas, mais je sais les cuisiner, il m'a appris.

Le soleil descendait, il n'était plus qu'à une longueur d'homme sur le ciel, Olina se sentit soudain secouée d'un frisson, et elle en voulut au petit vent du soir qui faisait onduler ses ronds et ses carrés et se tissait, multicolore, dans le souffle ensommeillé des fleurs. Elle fut prise d'une soudaine envie de parler.

— Les escargots, les pauvres, ne me causent pas trop d'ennuis, mais les poux des fleurs et les insectes, oui. Qu'y faire? . . . Mihaï s'amuse à en détruire les nids. Aimez-vous les escargots? demanda soudain Olina.

— Oui, répondit Mitele, songeant à leur marche et à tout ce qui s'y rattachait. Puis, il fut saisi d'un tremblement terrifié lorsque Olina ouvrit la porte et l'appela.

— Alors, venez. Pour ce qui est de la nourriture, vous pouvez vous servir de l'un des gosses, lorsqu'il descend au village, pour qu'on vous envoie ce qu'il faut. Lorsque je cuisine pour eux, autant le faire aussi pour vous.

Mitele mangea gaillardement les escargots, et les trouva bons. Il en aurait redemandé, mais il se souvint de l'enflure sur son front. C'était la première fois qu'elle ne paraissait et ne disparaissait pas, et il eut peur qu'elle ne surgisse ne fût-ce que par appétit.

Olina monta dans son « perchoir » auprès de ses pots de fleurs, mais ne fit rien d'autre que de les disposer un peu différemment.

Cojocaru marchait d'un pas feutré par le silence et l'épaisseur de la forêt aux arbres lavés, transparents et froids, sous la lumière de la lune, les uns pourvus d'une ombre longue et large, les autres sans ombre, parce que tout petits, et étouffés par les grands.

— Ils conservent leur ombre en eux, se dit Cojocaru gaiement, en tambourinant des doigts sur l'écorce d'un frêne et d'un chêne plus rabougris. Tant pis, les chanteurs y dorment plus à l'abri, cachés aux yeux des rapaces. Et ils auront aussi leur ombre, faut attendre que votre tour vienne, les calma-t-il doucement, caressant leur écorce.

En fait, il était apaisé, en proie à d'autres pensées qui le taraudaient, mais sans être désagréables. Il venait d'un coin de la forêt où tout était propre et calme, qui n'était souillé par aucun corps pendu, comme l'avaient été, jadis, de l'autre côté, pendant l'autre guerre, la grande, les grosses branches des arbres.

— Cette guerre *machinistre*, elle est lourde de tous les péchés des hommes, mais on ne voit plus toutes ces langues tirées, jaillissant hors des bouches, aussi nombreuses que les feuilles. Une feuille, une langue, c'est comme ça qu'on les comptait. Car les feuilles non plus, ne se balançaient

plus. Les balles leur tranchaient les queues, racontait-il à tout ce qui l'entourait aussi bien qu'à lui-même.

Il déboucha dans une clairière — une coupe — une sorte de répit de la forêt, qui fut soudain frappée et fouillée de côté par la lumière d'un réflecteur, assez faible, par-dessus la coupe, de l'autre côté, baignée par la lune. Il s'arrêta et se cacha derrière un tronc. Deux longues ombres de chêne, de chêne-liège, de frêne ou de qui sait quelle autre espèce, zébraient la clairière. L'une, immobile, celle qui venait du côté éclairé par la lune et l'autre vacillante, qui provenait du réflecteur. « C'est comme deux mains qui se cherchent pour se serrer, se dit le vieux, tout étourdi, en abritant ses yeux sous sa paume. Si les autres reposent sur les fusils et les canons . . . » que faire. (Par la suite, pendant le peu de temps qu'il put consacrer à ses ébahissements, il allait s'étonner des pensées folles de cette nuit.) Les ombres se rencontrèrent enfin, s'arrêtèrent un instant, puis le réflecteur s'éteignit et l'autre ombre se dispersa et mourut.

— Et si elles se cherchaient en ennemies? se demanda-t-il encore, sans le désirer. Il cracha, reprit sa marche et se calma.

C'est ainsi qu'il arriva à la maison d'Olina. Il la trouva dans son « perchoir », devant la fenêtre, à soigner ses fleurs.

Épuisé, Cojocaru s'effondra à même le sol.

— Bonsoir, Olina, ma chérie, fit-il, pour annoncer sa présence.

Olina passa la tête par la fenêtre, s'éclairant de sa lampe, la balançant de ci de là — en un sens elle était à l'étage ! — se persuada qu'il s'agissait bien de son père et lui répondit en se rasseyant:

— Bonsoir, père. Que se passe-t-il? Les vaches sont bien, elles vont bien, ajouta-t-elle vite et froidement, comme si elle eût commencé une lettre.

Le vieux se reposa encore un instant.

— Toujours fâchée, hein? Eh bien, si toi tu es fâchée, nous aussi sommes fâchés, fit-il tristement, — mais pour une autre raison.

— Tu parles comme Terbeşel, fit la femme, irritée. Comprends bien. Il n'y aura plus d'amour !

— Eh bien, c'est à ça justement que je faisais allusion, fit l'homme, soucieux. Voilà de quoi il s'agit. Obae s'est mis à dégoiser toutes sortes de mauvaisetés sur mon compte. Que j'ai des chevaux cachés, que je n'ai pas livrés à la réquisition, que j'ai une fille, bonne à marier (Là, il s'étrangla et s'effraya: « pourvu qu'il ne m'accuse pas d'avoir vendu ma fille ! »)

Mais Olina se taisait ou bien n'avait pas entendu.

— Je ne serais pas étonné, commença-t-il enfin à dire ce qu'il avait sur cœur, qu'Obae leur indique aussi le sentier, aux soldats, pour qu'ils te rendent visite. J'ai vu ces deux-là, le Terbeşel et çui de Lunca, j'sais plus comme on le nomme, ils se battaient, furieux comme des boucs —et j'ai pensé qu'il serait bon que tu en choisisses un, celui qui te convient, pour l'avoir près de toi au cas ou . . . Car c'est pour cela qu'ils se battaient.

— Tu recommences, vous recommencez de nouveau, vous recommencez, hein? cria Olina, suffoquant presque.

— Bon, bon, allez, allez, moi, je m'en tirerai des histoires qu'il raconte sur moi, mais c'est à toi que j'ai pensé.

Il voulut se lever, s'appuyant sur une main, mais n'y réussit pas. Si bien qu'il s'appuya sur ses deux mains, comme un enfant, puis les porta à ses reins.

Il demeura immobile, hésitant, puis dit d'une voix douce, quasi suppliante, tout courbé:

— Écoute, Olina, je ne sais quelle douleur m'a pris, et j'ai eu de mauvaises pensées en traversant la forêt, des pensées à s'en signer, pour les conjurer. Est-ce que je ne pourrais pas passer la nuit chez toi?

— Non, père, aucun homme n'a dormi dans cette maison et aucun homme n'y aura d'oreiller sous la tête.

Sur ce, Olina referma la fenêtre et éteignit la lampe.

Cojocaru s'en alla par le détour du lac Bălțat. Il trouva bientôt ses vaches qui ruminaient sagement, encolure contre encolure.

À la lisière de la forêt, protégés par le feuillage, la trentaine de gosses du village dormaient eux aussi, collés l'un contre l'autre ou enveloppés des couvertures rangées à la file, en bon ordre. Ils riaient, pleuraient ou criaient dans leur sommeil.

Ce soir-là du passé, cette nuit coupée ou éclaboussée du plomb des pensées et des retours jaloux et hébétés, Cojocaru eut bien du mal à rentrer chez lui, et lorsqu'il étendit enfin son corps sur la couverture et sa tête sur l'oreiller, ses yeux étaient entrés dans un sommeil sans sommeil et sans rêves, un sommeil lourd ou bien léger, clair, transparent, et qui ne reposait pas. « Un semblant de sommeil », comme il le disait. Si bien que lorsqu'il se sentit secoué par des mains fortes et méchantes, elles lui semblèrent bonnes, bien que ces mains prolongeassent des bras et des épaules couvertes d'un uniforme gris, d'où émergeait la gueule ronde du fusil. Il sentit donc que ces mains étaient bonnes, des mains de mère, qui vous porte le matin au soleil et vous place près d'une palissade, pour que ce soit lui, le soleil, qui vous réveille, et pas elle, la mère, et pour que vous vous réjouissiez ou que vous lui en vouliez à lui, au soleil, pour les paupières ouvertes et le sommeil envolé.

— Les chevaux ! entendit-il proférer en une langue estropiée. Les chevaux ! . . .

C'était un petit groupe d'Allemands, d'un détachement, d'une compagnie ou d'un peloton, qui s'étaient égarés et se trouvaient isolés du mouvement général de retraite allemande.

Ils cherchaient aveuglément et comme enragés des chevaux de rechange et leur bouleversement avait été utilisé par Obae et dirigé de manière à assouvir son désir de vengeance.

— Les chevaux ! . . . entendit-il encore en un sifflement.

— Oui, certainement.

— Les chevaux !

— Tout de suite !

Il se leva d'un mouvement souple, sauta à bas du lit comme un jeune homme et enfila ses pantalons, sous les yeux hébétés des trois soldats qui se tenaient dans sa chambre, et surtout sous ceux exorbités d'Obae, caché, bouche bée, derrière la porte entrouverte, mais qu'il n'avait pas aperçu. Parce que lui, il avançait à travers le tunnel argenté, rond et sonore de son sommeil, qui allait se prolonger en un autre.

— Les chevaux, certainement...

Il les précéda jusqu'à l'écurie, suivi de près par les autres auxquels ce manque d'opposition avait conféré une démarche ouatée, lente et flottante. Derrière eux, vêtue seulement d'une longue chemise de nuit, suivait Niculina, la femme de Cojocaru, la seule à être vraiment éveillée et épouvantée.

Cojocaru ouvrit la porte de l'écurie.

En fait, c'était une sorte de hangar.

Il y avait là deux grands blocs blancs, de la hauteur d'un poêle. Tous deux étaient de sucre, du sucre pris dans la fabrique abandonnée de Goala.

Ils avaient, à la partie d'en haut, des creux qui, à cette heure de l'aube où la nuit et le jour se disputent avec acharnement la suprématie, pouvaient sembler n'importe quoi. Même l'encolure ou le museau d'un cheval.

Cojocaru se mit à genoux, caressa le premier bloc, puis promena sa langue et ses paumes sur le second, s'en retourna à la masse blanche du premier, puis de nouveau au second...

Jusqu'au moment ou la main de l'Allemand, qui cette fois-ci n'était plus bonne — il la sentit rattachée à une haleine fétide puant la boisson sans joie, mauvaise — s'insinua entre le col de la chemise et son cou, s'y agrippa méchamment et le tira brutalement en arrière.

Sa femme, Niculina, qui ignorait l'existence de ces deux blocs tenus sous clé, se prit à crier.

Cojocaru secoua la tête, s'ébrouant, peut-être encore à moitié en rêve, ou à travers son sommeil, ce que c'était.

Les soldats grondèrent:

— Les chevaux !

— Olina ! murmura encore Obae, surgissant soudain entre eux, avec ses épaules, ses yeux, ses mains, en personne et vengeur.

— Olina ! et les poutres du hangar tremblèrent au son de la voix des soldats aux corps avides.

Cojocaru fit un nouveau geste d'acquiescement mais n'eut plus le temps de se rapprocher des deux blocs blancs, ce geste ne trompait plus personne.

Et la main agrippée à son cou, sous le col, l'attira à nouveau brutalement, hors du hangar, le poussa et l'accula à la palissade.

Puis une autre main le pressa contre celle-ci, le figea sur place, le fit se rapetisser.

Peut-être était-ce justement l'endroit où, lorsqu'il était tout petit, vraiment tout petit, le soleil dispersait son sommeil, écartant ses paupières, s'y introduisant et s'y éparpillant, afin qu'il parte avec les moutons.

Ensuite, les trois soldats se retirèrent. Et celui dont la main n'était plus bonne, au lieu de saisir son fusil, empoigna son pistolet automatique. Et commença à tirer.

Peut-être sa main trembla-t-elle, peut-être que les balles n'étaient pas contentes de la proie qui s'offrait à elles, toujours est-il qu'elles bourdonnaient au-dessus de lui ou à côté, arrachant des éclisses aux planches de la palissade, jusqu'à ce que l'une d'entre elles, plus chanceuse, ou qui sait ce qu'elle était, atteignit son têton gauche, viril et sans défense.

Cojocaru ouvrit alors largement ses prunelles et regarda l'autre droit dans les yeux.

Le soldat sentit ses mains mollir, ses épaules s'effondrèrent, il ne demeurait de lui que son regard collé à celui de l'autre. Deux lances, deux étendues, soudain étonnées et jumellées.

Traversées toutes deux par la conscience que le lien qui se tisse à travers la mort ne saurait être défait, que celui qui est sans défense emmène l'autre avec lui dans l'au-delà . . .

Et Cojocaru maintint prisonnier le regard de l'autre. En fait, ce qu'il attendait, c'était la douleur. Ses yeux dont personne ne connaissait la couleur, par même Niculina, sa femme, pas même Olina, pas même lui (lorsqu'il se rasait, c'est-à-dire pendant les seuls moments où il se regardait dans le miroir, il regardait son visage, ou son menton, mais jamais ses yeux), ses yeux devinrent — ou étaient — bleus.

Il fixait, avec ses yeux, tels qu'ils étaient devenus, ceux du soldat, et au-delà, son fusil haut et roide surgi derrière ses épaules et sa nuque, attendant la douleur qui devait en provenir. Il savait, lui — il allait sur ses soixante ans, — que la douleur est sœur de la chair et du sang. Elle vient, vous fulgure, dure deux ou trois heures ou instants, mais est réfléchie, sage ou hypocrite, parce qu'elle vous laisse des instants de répit, pour vous permettre de vous refaire et pouvoir mordre à nouveau.

Autrement, il le savait, la douleur qui ne se manifeste pas signifie la mort.

Il l'attendait, la guettait, la main posée sur son têton, petit et viril, et, s'il en avait eu la force, il eut fouillé avec son ongle dans le trou fait par la balle, pour la retrouver.

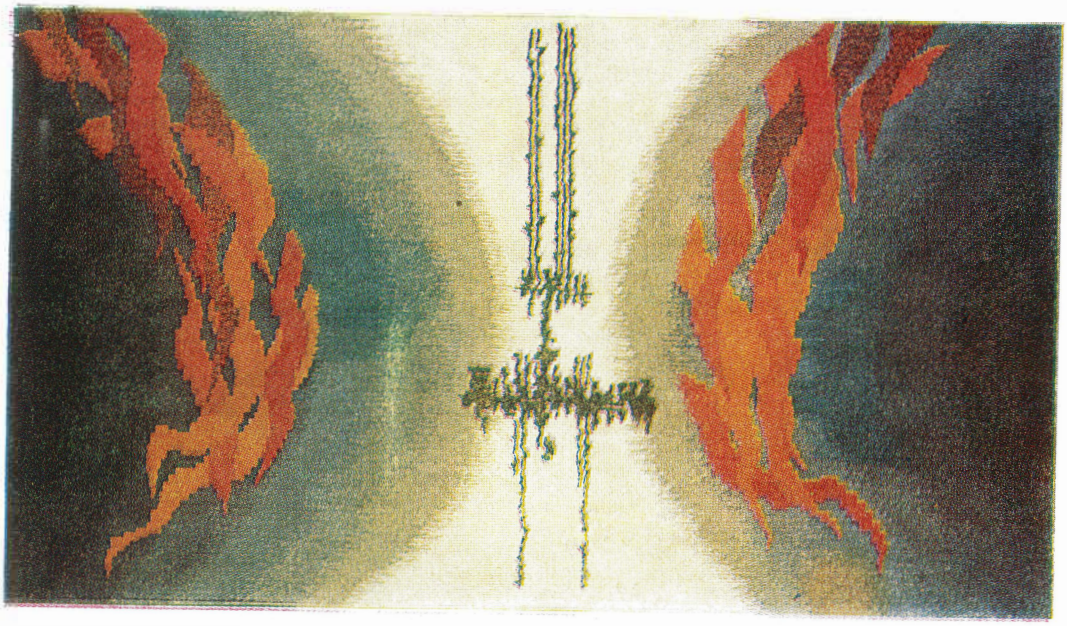
Elle ne se manifestait toujours pas.

Sa bouche se remplit brusquement et il commença à cracher de petites boules de sang, il marmonna encore quelque chose avec elles ou à travers elles, paroles indistinctes parmi lesquelles sa femme crut discerner le nom d'Olina. Il baissa le menton et le front, frappa encore une fois le soldat de son regard — devenu métallique et soudain relevé, on ne sait comment.

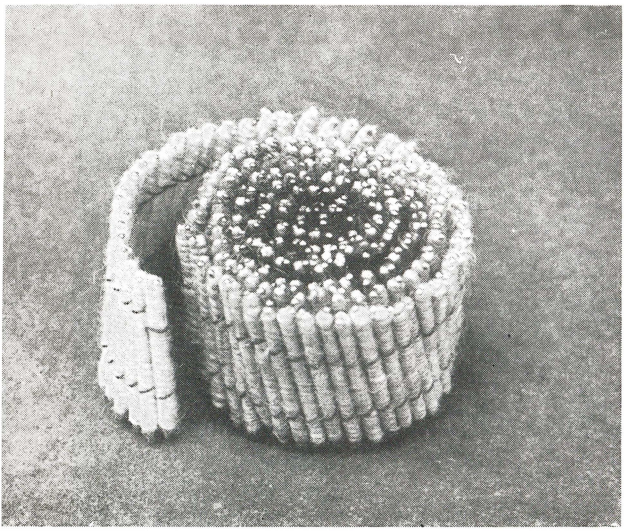
Ce fut là à peu près tout.

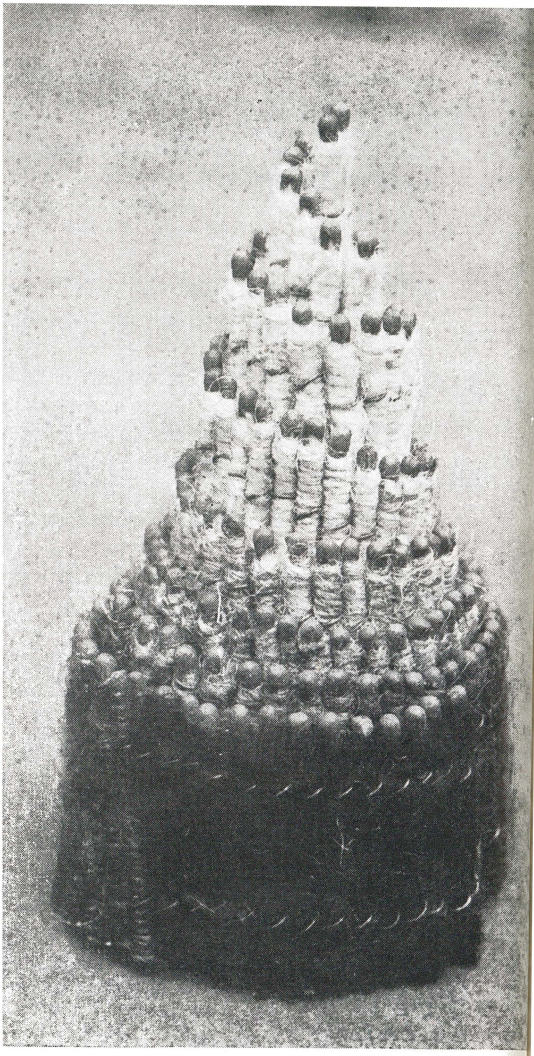
Mais non — son petit doigt de la main droite se souleva encore à plusieurs reprises. C'est alors que l'Allemand fut brusquement saisi d'une rage insensée, il fit glisser la bretelle de son fusil, l'empoigna et tira plusieurs balles, comme s'il dessinait une forme avec, comme s'il traçait un contour.

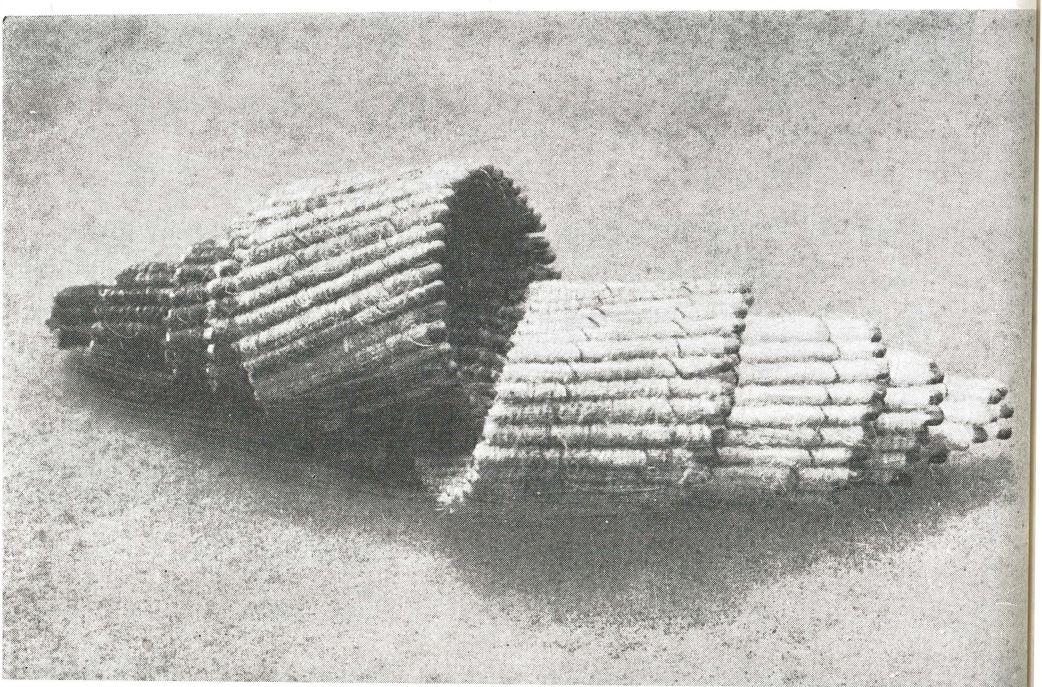
SERBANA DRĂGOESCU:
Icare, tapisserie en laine (2×1,5 m)



ȘERBANA DRĂGOESCU
Miniature textile







Il entra dans la maison et y détruisit tout: armoires, lits, poteries, démolit le poêle à coups de crosse, d'épaule, de tête, en ressortit les bras chargés de couvertures, de serviettes, de jupes et de blouses qu'il jeta sur le chariot arrêté devant la maison de Cojocaru. Il s'y jucha ensuite, s'y étala tout flapi et s'endormit dès que le chariot s'ébranla, conduit par les autres.

Là-haut, près du lac Bălţat, où les enfants du village se cachaient avec leurs bêtes, les chiens hurlèrent longtemps et longuement. Soit à cause du bruit des coups de fusils, qui montait du village amplifié par la forêt, soit parce qu'ils sont chiens et avaient senti qu'un homme était mort.

Olina fut alertée vers la mi-journée par les enfants d'abord, qui lui dirent que c'étaient surtout les chiens de Cojocaru qui hurlaient, plus déchaînés que les autres et plus tristes, et que leurs deux vaches aussi ne voulaient plus paître.

Elles restaient là, immobiles, tout simplement.

Puis deux voisines du village survinrent — Lelutia et une autre — qui lui racontèrent les choses en s'y prenant avec précaution, puis ce fut le tour de Terbeşel, qui agit de même, enfin de Mitele, haletant, effrayé et qui parlait nettement.

Olina ne disait rien, soit qu'elle n'eût rien compris, soit qu'elle fît exprès de chasser la nouvelle et de la disperser, se contentant de murmurer:

— Ça va, ça va, sans aucun rapport avec ce qu'on lui disait et faisant signe qu'elle voulait être laissée en paix, avec ses questions et ses réponses.

En paix ! Elle verrait bien toute seule de quoi il s'agissait et ce qu'il convenait de faire. C'est pourquoi vers le soir, lorsqu'elle se souvint soudain de la prière que son père lui avait faite de passer la nuit chez elle et de son refus — une prière qui pouvait être aussi un effet de pressentiment — elle en demeura soudain figée, coincée, mordue de soupçons et de culpabilité.

Elle appela son fils, le lava, lui fit revêtir du linge propre et choisit pour elle un gros fichu noir — c'est tout ce qu'elle avait couleur de deuil dans la maison, au milieu de tout ce monde bariolé qui se balançait dans son demi-hectare de fleurs. Elle plia le fichu soigneusement, ne s'en couvrit pas la tête, le prit sous le bras et s'en fut vers le village.

La nuit, pendant la veillée, les lamentations étaient étouffées, presque chuchotées, on ne savait pas pourquoi il en était ainsi, peut-être parce qu'il faisait si sombre car il n'y avait que peu de lumière: deux ou trois bougies qu'on avait difficilement dénichées et trois lampes à mèche basse, le gaz étant difficile à procurer. La guerre, quoi !?

Peut-être aussi que tout était si faible et chuchoté, pour ne pas éveiller ou exciter les soldats qui dormaient pendant cette veillée, au bord de la route ou dans les greniers à foin. Soudain, ils se rendirent tous compte que là, dans cette chambre feutrée, il y avait quelque chose qui manquait. Ils fouillèrent la pièce du regard, et le mort aussi, ils l'examinèrent des pieds à la tête. Ils cherchèrent longtemps, et enfin, ils trouvèrent.

Ce qui manquait justement ... et tous les visages se figèrent et les bouches se couvrirent de paumes ebahies et les yeux se tournèrent, ahuris et sévères, vers le coin ou Olina tripotait nerveusement les glands de son fichu.

Ce qui manquait ... c'étaient les fleurs.

— Justement les fleurs ! cria la femme à Galeşteanu.

Ils dénichèrent tant bien que mal une lanterne et Olina, sa cousine, Mitele et deux autres femmes s'en allèrent de nouveau vers les hauteurs, vers l'arpent de fleurs. Dans l'obscurité. Ce ne fut qu'une fois arrivés qu'ils allumèrent la lanterne, et Olina apporta encore une lampe de son « perchoir » et ils se mirent à cueillir à la faible lumière du gaz, un peu au hasard, sans choisir, un tas d'odeurs, de souffles et de couleurs.

Olina, les pensées envolées, dispersées, les réunit dans le fichu qu'elle noua par les coins et jeta sur les épaules comme un fagot, puis descendit vers le village, marchant derrière les autres.

Entre temps on avait appris que le groupe d'Allemands avait été liquidé.

Le pope Vasile n'était pas venu, on l'avait envoyé chercher, à plusieurs reprises, mais comme il était seul, il avait eu peur, il semble même qu'il ait dit ouvertement qu'il avait peur, pour lui et pour les saints vêtements qui ne pouvaient pas se dépêcher vers le mort, à travers les tuniques et les capotes militaires, éveillant qui sait quelle colère dans l'esprit d'un soldat qui aurait été tiré de son sommeil avant l'heure; et qu'il ne pouvait pas non plus conduire le mort à la fosse, dans le cimetière, ce n'était pas possible, disait-il, parce qu'il ne pouvait pas faire les trois arrêts obligatoires pour réciter les prières d'absolution qui s'imposaient, compte tenu de la distance qu'il y avait entre la maison du décédé et le lieu de son repos éternel. Il y avait trop d'automobiles, de camionnettes, de chars et aussi trop de monde sur la route, pour que le dernier chemin de Cojocaru pût être parcouru selon les rites et convenances. (...)

Et tout le monde comprit et pardonna au prêtre.

Le bedeau aussi n'était pas venu, parce que, à la place de Gel, parti à la guerre, c'était Obae qui assumait cette fonction. Si bien qu'il faut le comprendre. Ils envoyèrent pourtant après lui. Aussi bien ceux qui savaient que ceux qui ne savaient pas qu'il était coupable — presque plus coupable que le soldat assassin. Mais lui aussi ne voulut pas venir.

Il répondit qu'il n'avait jamais été que chantre, pas bedeau.

La seule chose que l'on put organiser, ce fut de prier le vieux Codine, qui s'entendait à bâtir des fours à pain et à façonner les briques pour les maisons, de creuser la fosse pour le lendemain.

Ensuite, les fureurs avides et insensées allumées par la guerre retournèrent, accrues, au chevet du mort, et prirent un autre aspect.

Le troisième jour, la bière péniblement assemblée par Iţă Zlate, le menuisier, fut placée dans un chariot et les deux bœufs qui le tiraient purent enfin être tels qu'ils le sont — grands, lourds, et tristes — d'une

tristesse languissante et ignorante, le regard tourné pacifiquement à l'intérieur d'eux-mêmes, pour voir et écouter, eux aussi ce qu'il y avait dans leur âme, car ils n'étaient plus poussés et pas aiguillonnés non plus par personne, ils étaient attelés à un chariot qui portait un cercueil et suivis de tristesses aiguës et vraies.

Après qu'ils eurent quitté la cour et parcouru un bout de chemin, un gradé des armées qui encombraient la chaussée — voulant peut-être défendre le moral de ses soldats, ou empêcher qui sait quelles discussions ou mésententes, maintenant ou plus tard, avec les soldats du 16e Régiment d'Infanterie, se planta devant eux en plein milieu de la chaussée:

— Cet enterrement est interdit !

Les lamentations, assez faibles d'ailleurs, se recroquevillèrent et s'éparpillèrent, se transformant en longs soupirs chuchotés.

Elles devinrent en un sens plus vraies.

C'est alors qu'Olina se détacha de derrière le chariot, Olina qui soudain semblait ne plus être Olina, mais des centaines d'Olina à la fois et de tous les côtés, et ce n'était pas elle non plus, c'était un fichu noir et tourbillonnant et un gland tordu et glacé entre deux doigts roidis par un acharnement glacial.

Elle empoigna un des bœufs par une corne, un seul bœuf par une seule corne, qu'elle lâcha ensuite, et fit faire demi-tour au chariot, avec son fichu, semblait-il, avec ses glands.

Et elle le ramena dans leur cour.

À partir de cet instant, le dernier voyage du mort, du chariot et de son cercueil, devint sujet de conte. Parce que ce fut Cătălinoiu le vieux, le père de Mielu, le gars qui s'était enfui à cause de la honte que lui avait causée son audace virile encore imberbe, qui en décida ainsi et en fit une vérité.

Le vieux Cătălinoiu eut la bonne idée d'utiliser l'ancienne inimitié qui opposait le pope Vasile et le pope Lixandru de la petite église de Loviştea, derrière la colline du Cotîrlău.

Le pope Lixandru avait de longs cheveux qui flottaient sur ses épaules, parce qu'il lui manquait une oreille, il l'avait eue, mais c'est le pope Vasile qui la lui avait arrachée. Ils s'étaient battus à coups de croix, se disputant le nombre de fidèles, en fait de paroissiens (. . .)

Fort bien, le pope Lixandru avait accepté d'enterrer Cojocaru là-haut, d'en assumer la responsabilité, en dépit de tout ce qui pouvait lui arriver de malheureux, mais c'est à partir de ce moment que les véritables difficultés commençaient.

Et tout d'abord: comment faire sortir le mort de sa maison et de sa cour.

Le faire sans que les soldats s'en aperçoivent, impossible — le terrible gradé avait posté deux sentinelles devant la porte. Bien entendu, on pouvait toujours essayer de les soudoyer avec un petit verre ou deux et des femmes, mais laquelle s'y serait prêtée en ce moment? Certainement, il y en avait, et plus d'une, que le fossé attirait, comme disait Lelutia, la cousine d'Olina, mais pas en ce moment, dans ces circonstances si affligeantes. Et pas non plus dans son récit . . . Qu'on attendit que le détachement ou la compagnie du gradé, ou ce que c'était passât son chemin . . . mais c'était

impossible, car les soldats n'avançaient plus, ils dormaient au bord de la route, là où ils se trouvaient, comme collés, cloués à leurs places.

Ce fut Mitele qui trouva la solution.

— Il faut, dit-il, faire tout au vu et au su des soldats, bien éveillés, les yeux et l'esprit clairs et l'arme au pied.

Mitele monta à la clairière du lac Bălțat, là ou les enfants gardaient le bétail. Il y laissa deux pour en avoir soin, et les autres il les para de fleurs de toutes les espèces, cueillies sur l'arpent d'Olina, et de fleurs des champs — berces, pain de coucou et d'autres encore — qu'il fixait à leurs culottes, à leur cou, ou sur la nuque.

Et il leur a dit de se chatouiller avec ces plantes et de danser et de se tordre de rire, et de dire chacun ce qui lui passait par la tête. Et ainsi « pavoisés » de fleurs et de plantes et riant comme des bossus, les enfants se mirent à débiter toutes les sottises qui leur passaient par la tête.

Puis, Mitele les fit taire, les interpellant:

— Hé, écoutez-moi ! Dites tout ce que vous voulez, mais que chaque fin de parole ressemble à un autre fin de parole, comme dans les chansons.

Après quelques répétitions, Mitele les fit tous monter dans un chariot traîné par des bœufs blancs et ils descendirent ainsi au village.

Ils avançaient sur la chaussée encombrée d'automobiles, de chars et de camionnettes, qui lourdaudes et étonnées s'écartaient pour les laisser passer, tandis que le vieux Codine qui les attendait à un carrefour expliquait tant bien que mal aux soldats que tout ceci était une fête du village, une coutume d'ici, de cette vallée, et en même temps un rite à leur intention, afin qu'ils remportent la victoire et rentrent sains et saufs à leurs foyers.

— C'était inouï ! Tous en étaient estomaqués ! allait-il raconter plus tard.

D'autant plus que plusieurs enfants, désireux d'accroître l'ébahissement des soldats, leur jetaient à la tête, qui de droite et qui de gauche des fleurs, et des plantes vertes.

Non loin de la maison de Cojocaru, dès que l'on passait le pont sur la Tituleasa, se dressait fièrement une ancienne statue d'un soldat roumain d'infanterie (arme à l'épaule, longues moustaches, haut bonnet) qui semblait coulé dans le bronze.

Ce fut là que Mitele quitta le chariot chargé d'enfants qu'il laissa aux bons soins de Codine, un peu avant d'arriver à la maison du décédé, et disparut. Le chariot avançait lentement et lorsqu'il atteignit la porte de la maison de Cojocaru, quelques enfants se détachèrent du groupe et coururent se jucher sur un autre chariot qui les attendait dans la cour, plein de fleurs lui aussi, mais sans cesser de rire et de réciter ce qui leur passait par la tête (sous le tas de fleurs fanées ou fraîches se trouvait caché le cercueil du mort, un peu de travers.) À ce moment, portant la stupéfaction et l'ahurissement des soldats à son comble, Mitele appuya une échelle sur le socle de la statue.

Il tenait en main la petite cuvette qu'on utilise pour se raser, un bout de savon, un blaireau et un rasoir.

Arrivé au haut de l'échelle, il fit mousser le savon dans la cuvette, et passa gravement le blaireau sur les moustaches et le vieux visage en bronze de la statue.

Puis il entreprit de raser le soldat des temps anciens.

Les soldats se rassemblèrent pour voir comment il s'y prenait, se poussant et se bousculant les uns les autres à qui mieux mieux (comme allait le raconter par la suite le même Codine Bădălan).

Les deux sentinelles postées à la porte de Cojocaru par le terrible gradé, oublieuses de la mission qui leur incombait, se pressèrent elles aussi au pied de l'échelle, louchant presque de stupéfaction.

Les yeux de Codine aussi louchaient à cause des sornettes qu'il devait débiter, c'était, disait-il, une habitude de l'endroit que de raser la statue en ce jour de fête.

Et, contaminé sans doute par les balivernes que les enfants criaient à tue-tête, il se mit à dérailler, a son tour:

— Il se tient là du matin à midi et de midi au lendemain, de lundi à jeudi et de jeudi à dimanche et à lundi, en pleine pluie et sous la neige et il frissonne de chaleur et de froid et personne ne pense à ses joues et à ses moustaches . . .

Et soudain, Dieu sait pourquoi, il se signa . . .

Les soldats, croyants ou incroyants, se signèrent à leur tour, tout en ne quittant pas des yeux le rasoir que Mitele promenait sur les joues et les grosses moustaches de la statue-soldat.

Et ils ne se rendirent pas compte — comment auraient-ils pu le faire? — que c'étaient deux, pas un, chariots pleins d'enfants, de fleurs et de plantes qui étaient passés derrière eux.

Et ils ne virent pas non plus que les chariots tournèrent en hâte le coin de la ruelle de la vallée d'Obrocesii, se dirigeant vers la route de Loviște, puis vers l'église et le cimetière du père Lixandru.

Mitele s'attarda encore quelque temps, perché sur son échelle, il tapota doucement — comme pour une friction — les joues du soldat-statue, puis il descendit, emporta l'échelle, le blaireau, la cuvette et le rasoir et tranquille et grave se fraya un chemin parmi les soldats.

Devant lui s'ouvrait comme une sorte de corridor, il avançait, raidissant son visage et les muscles de ses mâchoires heurtées par l'échelle qu'il portait sur l'épaule, pour s'empêcher d'éclater de rire.

Il marcha ainsi un temps sur la chaussée, puis tourna à droite, vers la maison et la cour de Ghiță Vreme — une maison et une cour désertes, abandonnées, car leur maître et les siens étaient partis vers la fin de la guerre, s'étaient rendus en Transylvanie où l'on disait que l'on donnerait bientôt des terres en fermage. Il plaça ses outils sur la terrase, avec des mouvements lents, soigneux, comme s'il avait rangé des verres, puis remonta la route qui menait à Mesteceni.

Il allait vers la crête à pas posés. Puis il jeta un regard à gauche, un autre à droite et se dirigea vers une fontaine. Il jeta encore un regard derrière

lui. Personne. Il prit le puisoir, écarta les petites grenouilles proprettes de la fontaine et but trois bonnes gorgées d'eau.

Ensuite il s'enfuit aussi vite qu'il le pouvait.

Il retrouva les autres derrière la crête, sur le plateau dit Cîmpia Locului.

Les deux chariots pleins de fleurs, chargés d'enfants juchés sur le cercueil du mort, et entourés de quelques femmes qui ne se lamentaient pas, vêtues de leurs habits de tous les jours, l'attendaient.

Mitele — il semblait devenu une sorte de commandant militaire — se frotta un peu la barbe non rasée ou qui venait de pousser et fit signe à Terbeşel de le rejoindre. Celui-ci, qui avait accompagné avec on ne sait quels espoirs cachés, le convoi miraculeux en sa route vers le cimetière, se rapprocha en hâte, comme si l'ongle du doigt de Mitele l'eut frappé à distance au front, le soumettant à sa volonté.

— Ramène les enfants là-haut, lui dit Mitele, indiquant d'un mouvement de son épaule gauche la direction du lac Bălţat.

Terbeşel fit descendre les enfants des chariots, les uns obéirent, les autres se firent tirer l'oreille car ils supposaient que quelque chose allait suivre qu'ils ne voulaient pas rater. Parce que, cette fois-ci, les gosses, petits ou moyens, c'est-à-dire tous (il n'y avait, en fait, que deux « grands »: Pică Bădălan et Din Aşchioapei) — savaient que quelque chose de très étrange allait suivre.

En fait, ce furent les seuls qui pleurèrent à l'enterrement de Cojocaru. Ils s'en allèrent en sanglotant, plus ou moins désespérés, précédant ou suivant Terbeşel. Ils pleuraient l'enterrement auquel ils ne pouvaient pas assister.

Après que leur troupe se fut étirée le long du sentier et eut disparu, le convoi, c'est-à-dire les deux chariots tirés par des bœufs — s'engagea sur la route montante qui menait au cimetière.

La mise dans la fosse se fit sans difficulté — bien qu'ils n'eussent ni serviettes ni cordes pour faire descendre le cercueil. Ils avaient jonché de fleurs le fond du dernier séjour de Cojocaru et Mitele et le vieux Codine l'y déposèrent comme il convenait.

Les dernières mottes de terre elles-mêmes semblèrent tomber en sourdine, et les lamentations rituelles s'entendaient à peine.

Toutes les personnes présentes — et surtout le père Lixandru — paraissaient avoir éparpillé on ne sait où leurs regards, leurs opinions, leurs douleurs et leurs pensées — ou bien, ce qui revient au même, les avoir apportées là avec eux et être pressés de les reprendre, de les emporter et de les approfondir dans un autre endroit plus approprié. Sur le chemin du retour au village, on ne marcha pas comme à l'accoutumée, quand on revient d'une tombe encore fraîche; et l'on ne prononça pas non plus des paroles de consolation pour la famille du mort, ces paroles étaient absentes, tissées dans un murmure faiblement bourdonnant et indifférent.

Les gens marchaient d'un pas alerte, vif et agile dans le silence du soir et de la forêt, comme après un travail bien fait, achevé dans de bonnes conditions, avec une sorte de soupir de soulagement plein d'une gaieté décem-

ment maîtrisée. Les regards se glissaient, muets et approbateurs, chargés d'une stupéfaction admirative vers Mitele, qui en paraissait gêné — hypocritement ou non — et comme il les sentait ou plutôt les soupçonnait, c'est tout juste s'il ne faisait pas de la main des gestes comme pour s'en défendre. Genre: « Voyons, ça ne vaut pas la peine d'en parler, ce fut moins que rien... »

Olina, enveloppée de son grand fichu noir, marchait devant, près de sa mère. Au bout de quelque temps, lorsqu'ils se rapprochèrent du carrefour de Mesteceni, elle se détacha des autres et s'engagea sur son sentier, celui qui menait au lac Bălțat, vers l'arpent de fleurs et son « perchoir ».

Personne ne souffla mot, alors ou plus tard, lorsqu'on vit que Mitele aussi s'était détaché du groupe et s'était engagé à son tour à la suite d'Olina.

À la maison, Olina vaqua aux soins ménagers, accoutumés, et à ses fleurs.

Au matin, en s'éveillant, elle trouva Mitele couché à ses côtés, dans son lit. Il dormait profondément, tranquille et transpiré.

Olina le secoua et lui demanda, épouvantée, ce qui s'était passé dans la nuit qui avait suivi l'enterrement de Cojocaru:

— Que t'arrive-t-il? que fais-tu là, hein?

Mitele se leva, lui aussi tout étonné, et, après s'être à moitié réveillé, dit bêtement:

— Ben quoi, comme si tu ne savais pas que ces choses-là se font à deux et de près?

Malade, ayant l'air de se tordre et de se rouler par terre à force de douleurs d'entrailles, causées par les morts qu'elle avait avalé sans pouvoir les digérer, la guerre s'attardait dans la région, aux pieds des monts, guettant méchamment la ville de Sibiu, comme si elle avait voulu la forcer à venir la rejoindre d'elle-même, peu à peu, de bas en haut, pour être avalée dans son sommeil.

La route, qui coupait à travers les montagnes, était maintenant sans danger — mais le colonel avait rapporté en haut lieu qu'il avait encore besoin de deux jours pour la conquérir et la nettoyer des hitlériens qui s'y trouvaient embusqués, bien que cela eût déjà été fait, et que des avant-postes roumains y eussent été installés au delà des cols. Si bien que ces deux jours furent affectés au repos et au sommeil des armées alliées, roumaine et soviétique.

Et lorsqu'on eut ordonné: « repos à volonté » et qu'on eut appris, murmuré de bouche à oreille, par les fourriers, et les sergents, et les officiers, qu'il s'agissait de deux jours pleins pendant lesquels seuls le téléphone et les sentinelles allaient fonctionner — le grand sommeil de Ciupercenii Vechi commença.

Les commandants des deux unités avaient installé leurs téléphones et leur état-major — ou ce que c'était — dans la maison, la cave et le hangar de Găleşteanu. Ils commencèrent par boire un petit verre, puis se régalèrent de petit-lait aigre, bien frais. La veuve, la Găleşteanca, leur montra aussi, les invitant à y gouter, une énorme motte de beurre, mais eux, la langue

pâteuse, lui dirent de la cacher sous le four, pour la dissimuler aux yeux avides des soldats.

C'était dire qu'eux deux ne comptaient plus, qu'ils avaient abdiqué toute autorité, qu'ils n'aspiraient plus qu'à se reposer. Et ils burent le petit-lait à même les jarres, s'en mettant plein les moustaches et les sourcils, et ils s'endormirent ensuite l'esprit apaisé, les téléphones de campagne et la jarre de lait entre eux.

Le village fut alors traversé, sinon secoué par les ronflements masculins les plus sonores qu'il eût jamais connus.

Les soldats dormaient soit en triangle, lui sur les pieds de l'autre et celui-là sur ses pieds à lui, avec un autre sur les siens, ou dos à dos et surtout où et comment ça se trouvait.

Cela se passait en automne '44, la terre était sèche et chaude, elle sentait bon, éclairée d'une lumière apaisante, doucement tissée, qui vous enveloppait et vous dévêtait. Les hommes, les vieux surtout, qui avaient vu et fait la guerre, se rapprochaient par groupes des soldats endormis et les tâtaient comme s'ils avaient tâté la nouvelle guerre. Ils tâtaient surtout, ou froissaient entre leurs doigts le tissu des vêtements et les bottes pour les comparer avec ceux qu'ils avaient portés ou qu'ils connaissaient.

— En fait, c'est bien ça, conclut le vieux Codine Bădălan, puis tous se retirèrent dans leurs cours, leurs maisons ou leurs caves et s'y enfermèrent, petits et comme il faut, comme par peur de pénétrer avec leurs visages amaigris de vieillards dans le sommeil sans rêves des soldats.

La guerre se retira lentement de cette région, se traînant pour aller mourir, comme toute bête sauvage le fait, là d'où elle était venue, mais avant de s'éteindre, elle envoya ou laissa là deux signes.

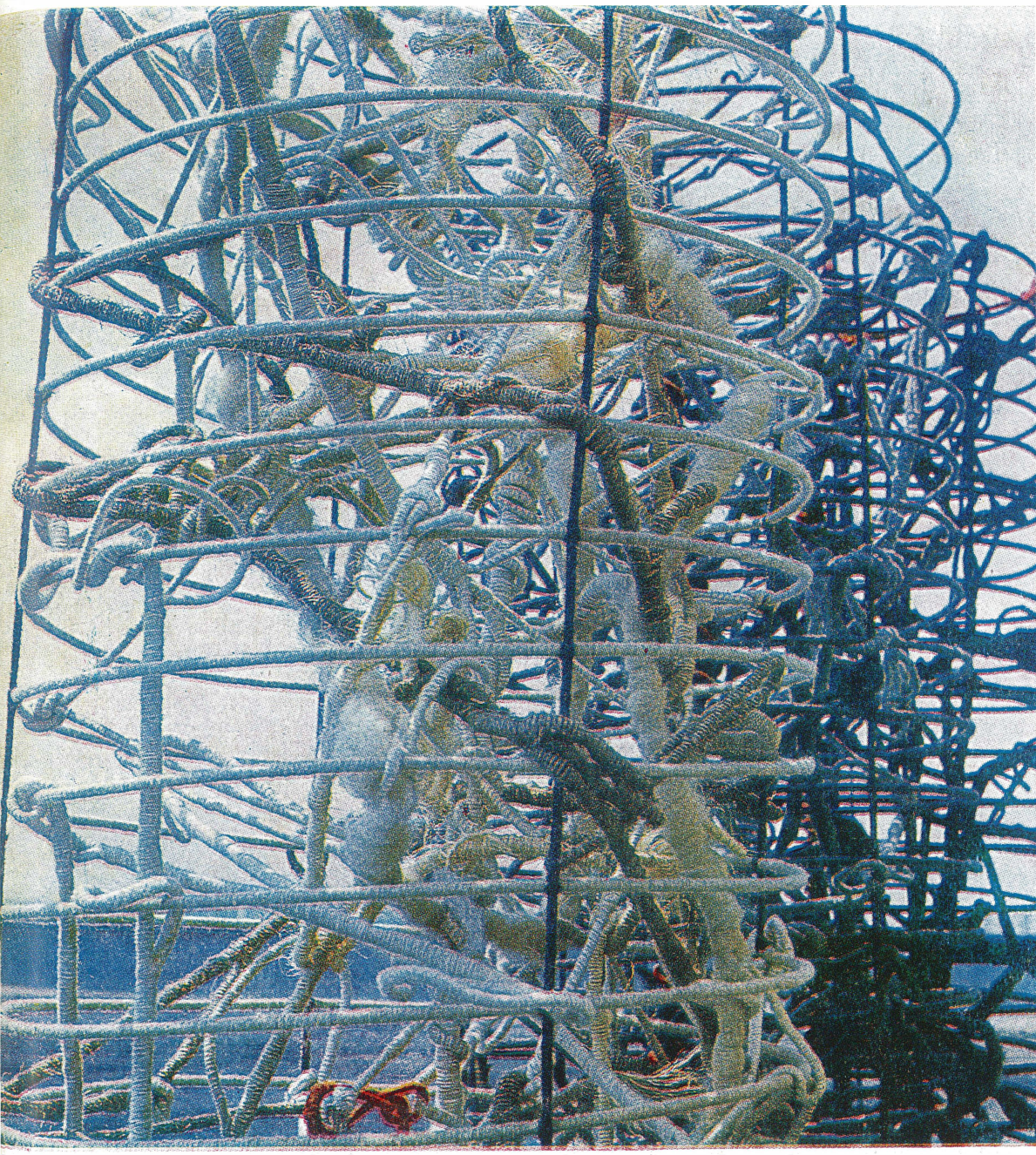
D'abord une nouvelle, celle de la mort de Mielu, qui avait eu lieu quelque part en Tchécoslovaquie pendant sa libération. Comment, quand, d'où et jusqu'où l'avaient porté ses pieds depuis la cabane de Merealbe et jusqu'en Tchécoslovaquie, pour ne faire revenir de là que son nom, personne ne saurait l'expliquer. Ce qui est certain, c'est que sa mère, Anica, en perdit la tête de douleur. Elle racontait à qui voulait l'entendre que lorsque les troupes étaient passées par là, quelqu'un avait frappé la nuit à sa fenêtre et qu'elle n'avait pas ouvert de peur. Et sûr et certain, disait-elle, c'était Mielu qui avait frappé. Qu'elle avait même lancé une bourrade dans le dos de Cătălinoiu et que lui avait dit comme elle, qu'elle ne devait pas ouvrir, que ce devait être qui sait quel soldat guenilleux, et qu'ils en avaient leur compte des quatre qu'ils hébergeaient.

Pour la consoler et la calmer, Cătălinoiu affirmait ne se rappeler de rien, qu'elle avait dû rêver tout ça, maintenant, après avoir reçu le papier. Mais la femme ne voulut rien entendre, elle fondit sur pieds et s'éteignit doucement, silencieusement, sans surprendre et sans fâcher personne.

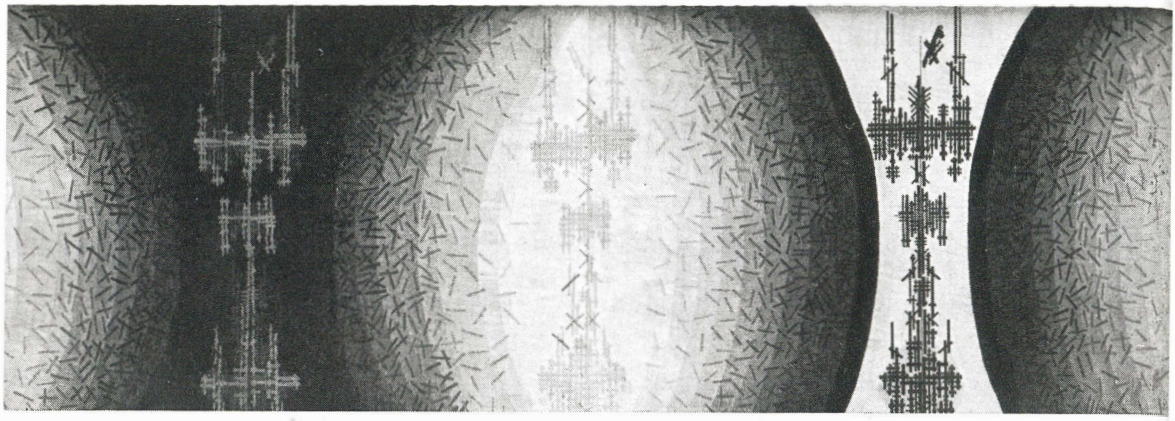
A Olina on ne dit rien ni du papier ni de la conviction d'Anica — qui sait, il pouvait y avoir du vrai là-dedans — que Mielu était passé par là.

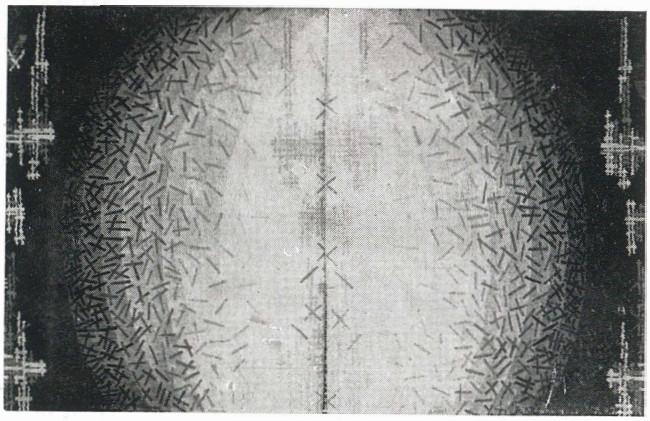
Et elle cueillit des fleurs habituelles pour l'enterrement.

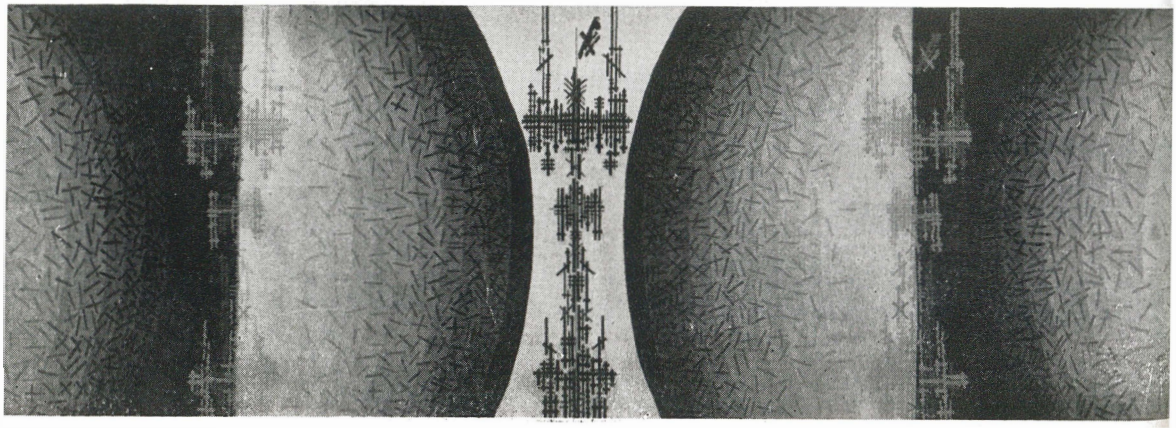
SERBANA DRĂGOESCU:
Spirales, technique mixte (trois pièces à 2 m, ø 0,75 m)



ŞERBANA DRĂGOESCU:
Triptyque, tapisserie mobile en laine (8×2,5 m)







La seconde trace ou le second signe — un peu plus éloigné — mais trace ou signe quand même de cette guerre, fut qu'Olina accoucha d'une fille mais qu'elle ne voulut lui donner ni son nom à elle ni celui de Mitele malgré toutes les prières qui flottaient dans les yeux humides de ce dernier. Elle ne voulut pas épouser Mitele en bonne et due forme, par devant le maire, mais elle ne le chassa pas nos plus. Elle le conserva auprès de sa maison (où elle ne le recevait plus), peut-être pour avoir à proximité un bras d'homme qui la défendit au besoin, comme le lui avait conseillé sa mère Niculina.

Trois mois s'étaient écoulés et l'enfant n'était pas encore inscrit à la mairie.

Au village, c'était Gel qui remplissait maintenant les fonctions de notaire, Gel, l'ancien bedeau qui s'en était revenu de la guerre gai et manchot. —« Invalide de guerre blessé sur front d'Occident », disait-il.

En un sens il était naturel que maintenant, à la fin de la guerre, il y eut beaucoup de papier à enregistrer soit en provenance du front, des notes de décès: « tombés à . . . pour . . . » soit des naissances qui allaient se multipliant quelque peu et qui provenaient du front, soit en ligne droite, naturelle, soit en ligne « offensive et contreoffensive », — par « erreur de guerre » — du « troisième front », comme les avait baptisées Gel, par plaisanterie ou avec un peu d'amertume, en sa qualité de bedeau, lors du baptême d'un enfant de cette catégorie.

Si bien que les registres de l'église et ceux de la mairie se côtoyaient. Les deux fonctions de Gel s'appelaient et se prolongeaient, se complétant l'une l'autre.

À la mairie, il immobilisait la feuille de papier avec le moignon de sa main gauche et la complétait de l'autre avec sa belle écriture, tout en plaisantant et en le regardant (je veux dire, le moignon) et en fixant ceux qui se tenaient devant lui, mêlant les fonctions.

— Maintenant je vous le dis en vérité, ce que fait la droite, la gauche l'ignore.

Il lui arrivait parfois de devoir enregistrer en même temps une notification jaune, de mort, et le certificat de naissance de l'enfant du mort. Comme ce fut le cas pour Gh. Parpală. Alors, tout naturellement il ajournait la nouvelle de la mort jusqu'après le baptême, et au festin rituel on pouvait l'entendre proférer des paroles où perçaient les pressentiments et les prédictions.

— Maintenant, après la guerre, y aura d'autres temps qui commenceront, c'est moi qui vous le dis. Ce qui m'ennuie, c'est que je n'aurai plus deux mains pour applaudir, quand il le faudra.

Ayant entendu parler d'Olina par tant de personnes et de tant de manières, et apprenant aussi qu'il y avait là un enfant non déclaré, Gel monta un soir au lac Bălţat, poussé par la curiosité.

— Bonjour pour toute la nuit, commença-t-il selon son habitude plaisante que ne goûtait aucunement Hendoroiu, invalide lui aussi, mais plus ancien, de l'autre front, dont la gloire était assombrie par celle de Gel et par la gaîté de ce dernier.

— Eh bien, que vous le sachiez ou que vous ne le sachiez pas, je vous le dirai quand même, fit Gel, échauffé par quelques petites verres de tsouïca. En fait, vous ne pouviez pas le savoir, cachés comme vous l'êtes dans ce bout du monde, décida-t-il ensuite. Eh ben, y en a un qui rentre de là, de la guerre, à la maison, vers l'heure du crépuscule et qui commence à rassembler et à serrer ses mioches sur son cœur. Le crépuscule était bien sombre, et lui — il n'en finissait plus. « Bon Dieu, fit-il alors, et se mit à sangloter, j'suis parti pour les tranchées en laissant derrière moi trois petiots, et v'là la guerre qui est venue sur eux et de trois qu'ils étaient, j'n'en retrouve plus que cinq. »

Olina riait, mais Mitele était dur et sombre, si bien que Gel cessa de rire et tira de sa serviette, qui était neuve et dont les fermetures claquaient joliment — il l'avait rapportée de la guerre — toute une liasse de certificats de naissance, un encrier et un porte-plume. Il étendit les papiers sur la table, en fixa un avec son moignon, considéra sa plume à la lumière de la lampe, fit en plaisantant le signe de la croix avec la plume sur le papier et demanda, mêlant ses deux fonctions:

— Donc, on baptise l'esclave de Dieu . . .

— Anca Ghiordănel, coupa Olina d'une voix qui arrêta court le trajet de sa plume en l'air.

— Hein? quoi? quel Ghiordănel? bondit Mitele en couvrant de sa paume les papiers et certificats de la loi.

— Ghiordănel, Ghiordănel . . . il ne me semble pas avoir entendu ce nom par ici, fit Gel, en appuyant sa tête sur sa paume.

— C'est Anca Ghiordănel, et pas autre chose, dit Olina, d'une voix presqu'irritée.

(En fait, c'était là un nom pris dans une vieille chanson, qu'elle avait trouvé écrite sur un bout de feuillet de livre, déchiré et froissé, jeté par quelqu'un ou que le vent avait apporté dans son jardin. Olina l'avait trouvé beau, l'avait peut-être considéré comme un signe envoyé d'en haut, descendu vers elle et ses épreuves pour l'éclairer et décider du nom de l'enfant.)

— Si tu veux, je peux le passer aussi à la rubrique « erreurs de guerre », fit Gel, en essayant de prendre les choses en plaisanterie. J'ai aussi cette rubrique.

— C'est peut-être bien ça, répondit Olina de même, et écarta la main de Mitele qui retomba, toute molle, et quitta les papiers.

— Très bien! Anca Ghiordănel, belle tourterelle, commença Gel à écrire et ce fut le tour d'Olina d'en demeurer toute ahurie, car sans le vouloir Gel avait retrouvé les paroles de la chanson.

— Vous saviez donc? dit Olina, se rappelant qu'il était un homme d'église.

— Rien du tout. C'est pas mon affaire fit Gel qui en avait marre et qui ramassa ses papiers pour partir. Quand vous voudrez la baptiser, vous me ferez prévenir. Ou bien vous n'avez qu'à descendre un matin à l'église, ou encore si vous avez un bouquet je monterai avec le pope Lixandru, et on célébrera ici le saint baptême.

Puis il s'en alla, et Mitele s'en alla aussi peu après. (. . .)

En français par TEODOR SAULEA

Orientations dans la nouvelle roumaine

Un regard rétrospectif sur les genres et les espèces cultivés par l'écrivain roumain mène à la conclusion que la vocation pour la nouvelle, espèce à riche tradition dans la littérature roumaine, se situe immédiatement après la vocation lyrique, prépondérante, et explicable probablement par la structure psychique du Roumain. Depuis les tentatives de Gheorghe Asachi (1788—1869) dans le domaine du récit à thème historique et jusqu'aux volumes des jeunes débutants, parus cette année et résistant admirablement à la concurrence du roman, la nouvelle apparaît comme l'une des directions les plus viables de la littérature roumaine. En fait, c'est dès 1840 — moment où les imitations des modèles étrangers et les traductions retardaient la naissance d'une littérature originale —, que Costache Negruzzi (1806—1868) publiait *Alexandru Lăpușneanul*, l'un des chefs-d'œuvre de la nouvelle roumaine. Les grands écrivains de la deuxième moitié du XIXe siècle — Mihai Eminescu, Ion Creangă, Ion Luca Caragiale, Ioan Slavici, Alexandru Odobescu, Alexandru Macedonski — publient de remarquables nouvelles, jetant ainsi les bases d'une tradition brillante et fertile et, dans la première moitié du XXe siècle, où le roman l'emporte en Roumanie — comme partout dans le monde, d'ailleurs — l'écrivain roumain n'abandonne pas la nouvelle, qu'il illustre magistralement, presque tous les grands romanciers de l'époque étant en même temps d'importants nouvellistes: Liviu Rebreanu, Mihail Sadoveanu, Hortensia Papadat-Bengescu, Gib Mihăescu, Mircea Eliade, Ion Agârbiceanu, d'autres encore — et leurs œuvres marquent de manière décisive l'évolution du genre. Une série de poètes, dont George Bacovia, Ion Minulescu, Ion Vinea, Emil Botta ou Al. Philippide en écrivent également, la nouvelle étant pour eux non pas simplement un exercice stylistique mais bien l'expression d'une incontestable vocation épique.

Après un moment d'éclipse qui correspond aux années 50 où le dogmatisme eut des répercussions sur la littérature dans son ensemble, la nouvelle continue sa carrière glorieuse avec l'apparition vers 1960 d'une brillante génération d'écrivains. C'est à ce moment que paraissent les volumes de nouvelles de Fănuş Neagu, Dumitru Radu Popescu, Ştefan Bănulescu, Nicolae Velea et que Marin Preda et Eugen Barbu, qui avaient débuté avant cette époque, continuent leur œuvre. Marin Preda (1922—1980) fait paraître en 1948 *Intîlnirea din pămînturi* (« La Rencontre aux champs »), volume auquel font suite *Ana Roșculeț* (1949), *Desfășurarea* (« Le Deroulement », 1952), *Ferestre întunecate* (« Fenêtres sombres », 1956), *Indrăzneala* (« L'Audace », 1959). Ses nouvelles, qui sont en bonne mesure un prélude au roman *Moromeții* (« Les Moromete »), chef-d'œuvre de la littérature roumaine contemporaine, font connaître une nouvelle image du paysan de la Plaine du Danube, à une époque où la vision idylique et le manichéisme typologique, la linéarité psychologique et le schématisme de l'action minaient profondé-

ment l'authenticité de la prose. Les paysans de Marin Preda ont une vie intérieure intense, une psychologie complexe, qui se font jour, au-delà des réactions standardisées, dans l'expressivité de leur parler. Le côté épique n'y est pas décisif, la valeur des nouvelles résidant dans le langage et dans les nuances psychologiques. Derrière des réactions en apparence spontanées se trouvent de subtils débats ou de mystérieuses fixations relevant d'un fonds ancestral, dans la présentation desquels l'auteur fait preuve de finesse analytique.

Par contre, ce sont la vivacité épique, le spectaculaire de l'action et le pittoresque du langage qui constituent les traits définitoires de la création d'Eugen Barbu dans *Gloaba* (« La Haridelle », 1955), *Oaie și ai săi* (« Oaie et les siens », 1958), *Patru condamnați la moarte* (« Quatre condamnés à mort», 1959), *Prînzul de duminică* (« Le Repas de dimanche », 1962), *Martiriul Sfîntului Sebastian* (« Le Martyre de saint Sébastien », 1969), *Miresele* (« Les Mariées », 1975). Le milieu choisi avec prédilection est celui des faubourgs bucarestois de l'entre-deux-guerres, avec sa population mêlée, évoquée dans une impressionnante gamme chromatique. Les caractères y sont nettement dessinés, et c'est pourquoi la tension conflictuelle se maintient constamment à l'apogée, impliquant des dénouements spectaculaires. Les personnages s'expriment intégralement par la réplique et l'action, les descriptions et les portraits représentant des pauses chargées d'une fonction contrapuntique. L'écrivain isole, avec une intuition sûre, le sensationnel du banal et le tragique du grotesque, dans des constructions épiques impeccablement équilibrées.

Fănuș Neagu s'avère un prodigieux narrateur et un orfèvre en fait de langue roumaine dans les nouvelles des volumes *Ninge în Bărăgan* « (Il neige dans le Bărăgan », 1959), *Somnul de la amiază* (« Le Sommeil de midi », 1960), *Dincolo de nisipuri* (« Au-delà des sables », 1962), *Cantonul părăsit* (« La Guérite abandonnée », 1964), *Pierdut în Balcania* (« Perdu en Balcanie », 1982). Par amour du récit, l'écrivain est prêt à tout sacrifier. Frénétiquement sensuelle, sa prose circonscrit des tranches de vie qui, revêtues par des séries de déterminations métaphoriques insolites et noyées dans la mystérieuse buée des rituels et des mythes (authentiques parfois, mais le plus souvent inventés) sa refuse ensuite a reprendre contact avec le réel, coupe les ponts et réclame un statut d'indépendance absolue. Les personnages de Fănuș Neagu ne connaissent pas les nuances et, d'autant moins, les demi-mesures, leurs passions sont accablantes, leurs vengeances terribles, leur insignifiance sans bornes, tout comme leur générosité. Comme dans la peinture de Van Gogh, la violence des couleurs donne une impression d'irréalité. Le fantastique, lorsqu'il se manifeste, amplifie la sensualité du récit, cependant que le ton poétique prolonge l'atmosphère de rêverie. Ce débordement baroque de l'imagination est parfois tempéré par l'insertion de passages réalistes. L'ecrivain est doué d'un remarquable sens du concret, d'une excellente capacité de saisir le réel, qualités qui alimentent l'intérêt pour la lecture même lorsque le pittoresque métaphorique est absent. La relation fruste des faits, la concision journalistique de l'expression, le réalisme dur de l'évocation

sont des modalités par lesquelles l'action « perdue » dans la fastueuse Balcanie du style est poussée en avant, ce qui évite au lecteur l'ennui.

Chez Dumitru Radu Popescu, dans *Fuga* (« La Fuite », 1958), *Fata de la miazăzi* (« La Fille du Midi », 1964), *Somnul pămîntului* (« Le Sommeil de la terre », 1965), *Dor* (« Nostalgie », 1966), *Umbrela de soare* (« Le Parasol », 1967), *Duios Anastasia trecea* (« Tendrement Anastasia passait », 1967), *Prea mic pentru un război așa de mare* (« Trop petit pour une si grande guerre », 1969), le discours épique naît de l'interférence des passages dominés par la notation réaliste — présente à côté du penchant à la déformation grotesque — avec d'autres où le lyrisme de facture populaire transmet une vibration affective ou rehausse de symboliques évasions oniriques. Le résultat de cette interpénétration aboutit à un style original, « alluvionnaire », d'aspect composite, usant parfois de digressions mais parfaitement approprié à la réalité intérieure complexe des personnages, réalité constamment imprévisible, saisie dans la simultanéité de ses manifestations. L'appel aux mythes antiques réactualisés est fréquent et il souligne l'idée de fatalité et le caractère itératif des typologies. Les conflits sont de nature épique, les solutions en sont avancées avec précaution, par la technique de la relativisation des vérités, qui constitue l'un des caractères fondamentaux de l'écriture de Dumitru Radu Popescu.

Ștefan Bănulescu parvient à marquer, par son unique volume de nouvelles — *Iarna bărbaților* (« L'Hiver des hommes », 1965) —, un moment à part dans l'évolution de la nouvelle roumaine contemporaine. Situé dans un temps mythique, le monde de ses nouvelles — où l'insertion du fantastique est un procédé souvent utilisé, tout comme l'agglomération d'éléments folkloriques — représente un archétype, régi par un code de normes ancestrales et mystérieuses, suggérées par des symboles d'une extrême ambiguïté. La frontière entre l'état onirique et celui de veille est abolie, et c'est pourquoi l'évolution de ses personnages est imprévisible, leur comportement souvent grotesque et l'atmosphère hallucinante. Le raffinement stylistique contribue à l'instauration d'une réalité magique, atemporelle.

Parmi les écrivains que nous venons de mentionner de la génération des années 60, tous tentés par le roman ou la dramaturgie, Nicolae Velea s'impose comme une figure à part. En effet, c'est le seul nouvelliste « professionnel ». Ses débuts datent de 1960, avec le volume *Poarta* (« La Porte »), auquel font suite *8 povestiri* (« 8 récits », 1964), *Paznic la armonii* (« Gardien des harmonies », 1965), *Zbor jos* (« Vol en rase-mottes », 1968), *In război, un pogon de flori* (« Pendant la guerre, un arpent de fleurs », 1972), *Vorbă-n colțuri și rotundă* (« Parole anguleuse et arrondie », 1973), *Călător printre înțelepciuni* (« Voyageur parmi les sagesses », 1975). La lecture des nouvelles de Nicolae Velea crée l'impression de frappante originalité, d'un univers spécifique qui se constitue miraculeusement sous nos yeux à travers l'enchaînement même des mots. Nous avons spécifié *des mots*, parce que, dans le cas de Velea, l'art naît à partir de petits éléments, l'écrivain étant un minutieux polisseur de détails, un enlumineur qui travaille avec une plume très fine. Sa prose ne nous présente pas de problèmes accablants ni d'extraordinaires révéla-

tions, mais le détail imperceptible pour l'homme ordinaire, le microcosme renfermé dans une goutte d'eau. Un maximum de signification dans un minimum de mots — voilà en bref ce qui caractérise la nouvelle de Nicolae Velea. Même dans ses récits plus amples, comme, par exemple, *In război, un pogon de flori*, nous trouvons en fait une juxtaposition de brèves scènes dont l'ensemble fait naître la résultante significative. L'écrivain enregistre des gestes exacts auxquels il ajoute avec parcimonie un déterminant ou, d'autres fois, un commentaire ambigu. Malgré cela, et bien que l'auteur ne fasse jamais de l'introspection, ses personnages sont parfaitement motivés du point de vue psychologique. Il demeure seulement un excellent *observateur* des psychologies, des détails dont la signification n'est pas explicitée, mais uniquement contenue dans le texte. C'est par la composition et par les vertus persuasives de la phrase que l'analyse psychologique s'impose au lecteur *a posteriori*. Autrement dit, les nouvelles de Velea offrent au lecteur des tranches de vie, des échantillons linguistiques et de comportement exactement circonscrits, mais elles ne font que suggérer une signification, dont la cristallisation ne se produit qu'après la lecture.

Les personnages de Velea sont des êtres intériorisés, à équilibre psychologique précaire, vite altéré par toute intervention extérieure plus dure. Lorsqu'ils sortent du mutisme ou de la contemplation, leurs réactions sont insolites, ils deviennent « bizarres » aux yeux des autres. La « bizarrerie » est l'une des manifestations spécifiques pour le comportement des personnages de cet écrivain. Il y a deux types de «bizarrerie», d'étrangeté. L'un de ces types s'explique uniquement par le besoin de pittoresque de l'auteur. C'est ainsi que Tele de *Noapte* (« Nuit ») porte le soir une pèlerine en matière plastique, se met des ampoules sous les bras et une pile électrique dans la poche de sa veste et se promène dans le village éclairé des pieds à la tête; le technicien Corşatea de *Treceri II* (« Passages II ») prend l'été un congé non payé, qu'il passe entièrement à la plage. *Căzutul* (« Le Déchu ») de la nouvelle *Transferul* (« Le Transfert ») se promène en loques, mais le dimanche il fait sortir les trois costumes en bon état qu'il conserve enterrés, les revêt l'un sur l'autre et se rend à l'église; Mituş de *Bucurie* (« Joie ») est très fier d'un crayon jaune muni d'une gomme qu'il met derrière l'oreille et ainsi affublé il enfourche sa bicyclette pour se balader sans aucun but dans le village; chaque année, à la foire de la Saint-Élie, le vieux Paşavel, personnage de la même nouvelle, brise avec une gourde une charretée de pots; Didiţă de *Intrerupere* (« Interruption ») enivre ses poules, etc. Un autre type de personnages « bizarres » est celui que les autres considèrent ainsi. Le comportement de ces personnages n'est cependant pas gratuit, mais psychologiquement parfaitement motivé. Ainsi d'Olina de *In război, un pogon de flori*. Se retirer dans la solitude, se cantonner dans un certain âge, tout comme le fait de cultiver son arpent de fleurs semblent au premier abord des réactions bizzares. Avec Olina nous sommes devant un cas d'aliénation sous la pression des événements, transformé en une métaphore de la conservation de la pureté, comme réplique à un univers agressif et dégradé.

Toutes ces dominantes de la prose de Nicolae Velea naissent à l'intérieur d'un champ d'expression commun, qui est le langage. L'écrivain est un véritable maître de « la parole anguleuse et ronde », un maître de la nuance et de la pointe, il est doué d'un sens hors du commun de la langue et capable de déceler des harmonies là où une oreille exercée saisit à peine la mélodie. Sa phrase est parfaitement capable de reproduire la spontanéité, le caractère oral du discours. Tout paraît simple pour une mémoire de bande magnétique de haute fidélité, mais au fond il s'agit d'un travail acharné sur la parole, afin de lui faire rendre une sonorité pleine et pure. Ses personnages, lorsqu'ils ne s'isolent pas dans des silences hostiles, aiment causer ou monologuer, et le font avec art. Les mots représentent tout chez Velea, ils ont l'extraordinaire don de convaincre et de transformer. L'écrivain ne rend pas consciencieusement le parler paysan; il est un authentique créateur de langage. En littérature, l'authenticité naît non de l'identité, mais de la vraisemblance. Comme artiste de la parole, Velea atteint son point culminant dans le volume *Vorbă-n colțuri și rotundă*. Dictons et proverbes y sont tournés et retournés en tous sens, mis en scène avec intuition dramatique, pour proliférer dans un énorme débordement de mots d'esprit, inventés *ad hoc* ou commentés de manière inattendue dans le cadre d'un véritable régal linguistique. Quelque chose de l'esprit profane des *Contes de Canterbury* de Chaucer se fait jour dans ce volume, mais sans la verdeur verbale de l'Anglais, et avec une plus grande richesse lexicale chez Velea. Le spectacle verbal est fascinant dans la prose de ce dernier et lui donne un timbre stylistique d'une grande originalité.

VALENTIN F. MIHĂESCU

L'Action intellectuelle: créativité et efficience

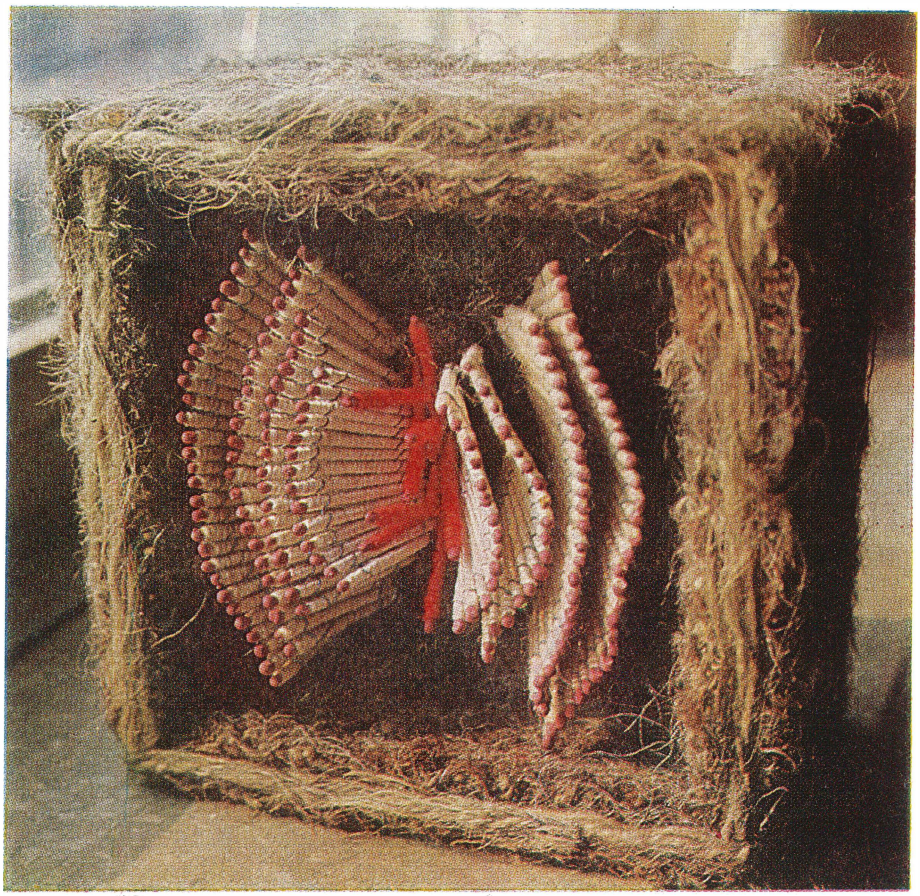
Nombreuses sont les analyses qui s'évertuent de nos jours à démontrer qu'au fur et à mesure que s'accroît le degré de développement et de complexité des sociétés contemporaines, le nombre des sollicitations individuelles s'accroît également, de même que s'élargit l'éventail des événements qui influent sur nos actions, sur notre attitude envers la société. Nous vivons dans une époque où la pensée et l'imagination sont appelées à tout moment à faire face à toutes sortes de situations, à trouver une forme de raisonnement spéciale quant à l'innovation, à la création et à l'optimisation. Dans de telles conditions, le style intellectuel de travail tend à se généraliser et à être pratiqué par un nombre de plus en plus grand de personnes et dans une variété également accrue de situations sociales. Il est donc naturel que

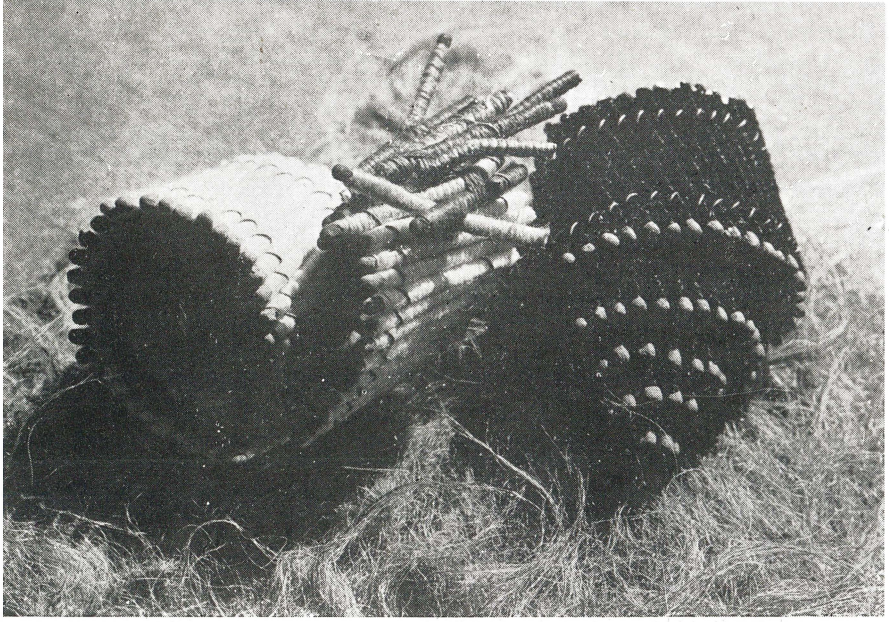
nous nous posions la question de savoir quelles sont les caractéristiques spécifiques du style intellectuel de travail et comment il est possible de les généraliser. La tendance du style de travail intellectuel — déjà signalée jusqu'à présent et se dessinant de plus en plus fort dans les perspectives de l'avenir — est de perdre peu à peu son caractère de style distinctif, marquant une différenciation, pour devenir de plus en plus une caractéristique commune du mode d'existence de l'homme moderne. Les différenciations qui persisteront se manifesteront moins entre le style intellectuel et celui non intellectuel de travail et apparaîtront davantage à l'intérieur du style intellectuel même de travail, marquant les variantes qui en consacrent la diversité.

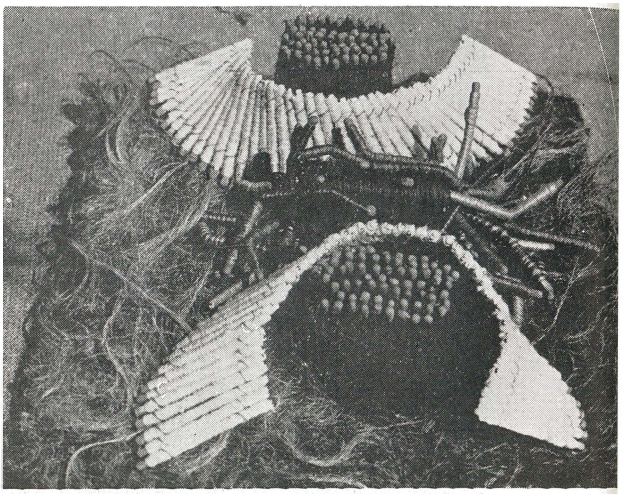
Cela étant, on peut identifier le travail intellectuel par son domaine de configuration et par celui de la réalisation.

Quatre au moins sont les instances qui contribuent à la configuration du mode intellectuel de report et d'intervention dans l'univers des sollicitations en vue d'influencer nos actions et nos interactions: les langages, les méthodes ou techniques par lesquelles l'on opère, les valeurs et les produits qui en résultent. Le langage est la forme expressive, l'instrument de communication et la voie de codification des informations ou celle de présentation des produits du travail intellectuel. Si, pour d'autres types de travail, le « silence » de l'exécution suppose une communication se réalisant surtout par le produit physique effectué, qui contient en soi les messages de la production, sans qu'aucune verbalisation n'apparaisse nécessaire, par contre, le travail intellectuel n'est pas seulement, linguistiquement parlant, « sonore », il est, à son tour, créateur de langages. Le langage employé est le premier signe de distinction de l'organisation et de la pratique intellectuelle du travail. L'expressivité a parfois pour tendance de se distinguer du langage de la vie quotidienne, ou de générer des langages ésotériques, symboliques ou formalistes, en tous cas des plus divers. Les méthodes et les techniques permettant d'aborder un travail intellectuel sont soumises à la raison et à l'imagination, avec une tendance vers une logique systématique et vers une subordination du détail ou du contingent à un principe intégrateur. Elles visent la conception et la projection, les voies de découverte du réel en vue de changer, de convertir un monde ou d'en édifier un nouveau. Les valeurs orientatives du type intellectuel de travail ont évolué spectaculairement, passant de la réflexion pure, se désintéressant en quelque sorte du contingent, à la réalisation du réel, mue par la tentation d'une véritable réédification. La culture technologique dominante de nos jours est l'expression la plus éloquente des profondes modifications intervenues dans le système des valeurs du travail intellectuel. Le type dominant de l'intellectuel actuel est l'homme d'action qui connaît, conçoit, projette et produit sans se limiter strictement à un seul niveau. De là également les changements survenus dans la composition des produits du travail intellectuel. Ceux-ci cessent d'appartenir au domaine uniquement cognitif, structures de symboles verbalisés, pour devenir des produits physiques, destinés à accroître la force de l'homme en rapport avec le réel. Les outils produits récemment et, d'au-

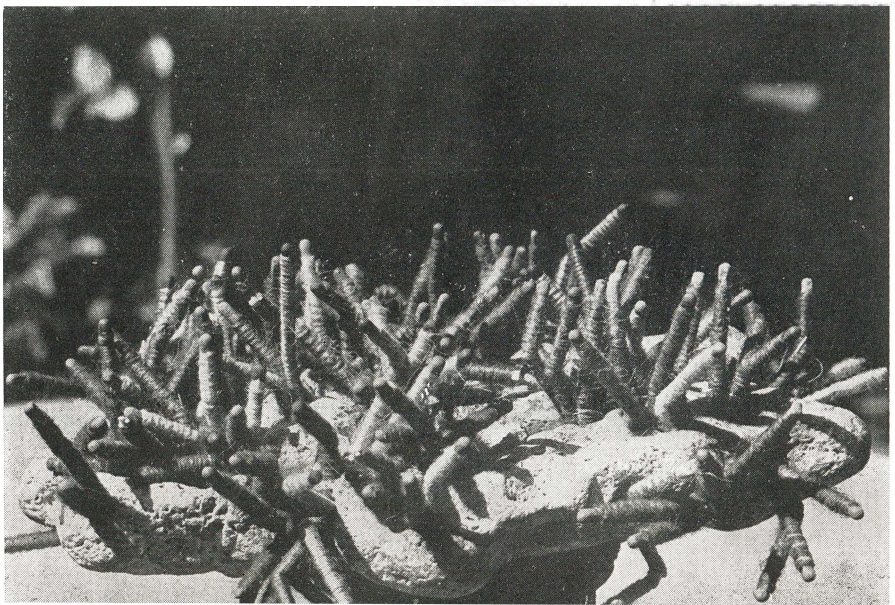
ȘERBANA DRĂGOESCU:
Miniature textile







ŞERBANA DRĂGOESCU
Miniatures textiles



tant plus, ceux qui vont être produits dans le proche avenir, ne peuvent plus être considérés comme de simples instruments physiques. Le calculateur, le tableau de commande ou le tour à commande numérique continuent, il est vrai, à constituer des outils, mais leur utilisation ne relève plus d'un type physique, mais bien intellectuel.

Les langages, les techniques, les valeurs et les produits typiques des temps actuels dévoilent, par leur interférence, un domaine plus étendu du travail intellectuel, lequel pénètre et se manifeste dans les diverses activités humaines. Toutefois, de par eux-mêmes, tous ces éléments mentionnés demeurent potentiels, comme des îles répandues dans une mer de symboles. Le liant unificateur est représenté par le domaine de la réalisation, dont les composantes prennent leur source dans la structure psycho-sociale de la personnalité individuelle. L'homme, par sa manière d'être et d'agir, transforme un monde potentiel (le domaine de configuration) en actualité (le domaine de réalisation). En ce sens, on peut dire que le style intellectuel de travail se caractérise par des attitudes, des comportements et des compétences distincts, organisés et spécifiquement orientés dans l'ensemble psycho-social, et l'intelligence personnelle. Les attitudes spécifiques du style intellectuel de travail se créent des problèmes quant au contenu et à la pratique du travail, ne les considérant plus comme de simples actes d'exécution, mais s'interrogeant sur leur nature, admettant comme prémisse leur compréhension en vue de l'identification de nouvelles significations et combinaisons, flexibles, réceptives et critiques, s'inscrivant sur la trajectoire de la recherche et de la création éventuelle, encourageant l'établissement de rapports harmonieux entre la conception, l'applicabilité et l'exécution proprement dite. Tandis que les aptitudes expriment les formes d'orientation dans le champ de l'activité ou des sollicitations, les comportements, eux, représentent des voies effectives de manifestation ou des modèles d'action. Le style intellectuel de travail se particularise, à ce niveau, par des modes spécifiques d'identification des informations disponibles (comment chercher, où trouver, quelles stratégies adopter, quelles classifications ou combinaisons appliquer?), par l'analyse critique et constructive des informations, en vue de la genèse d'une conception, par la mise en œuvre de voies d'application et d'évaluation. Les attitudes et les comportements risquent toutefois de demeurer isolés ou singuliers s'ils ne s'intègrent pas et ne se manifestent pas constamment par des compétences, voire par des mécanismes et opérations, par des formes et voies d'accès, d'analyse et de solution des problèmes. Certaines compétences sont spécifiques à une aire professionnelle distincte, d'autres ne le sont pas, leur aire d'application étant plus étendue, dépassant les frontières de la spécialisation, pour affirmer un mode intellectuel de vie de l'homme. Il est de plus en plus évident que la dynamique des changements sociaux ou professionnels donne naissance d'abord à des sollicitations de la part des compétences non spécifiques et, ensuite seulement, de la part des compétences spécifiques. Le style intellectuel de travail s'identifie de plus en plus avec des types — disons — non spécifiques de compétences, afin de libérer la force de cristallisation et de manifestation des types spéci-

fiques. Il semble bien que presque toute profession sollicitera à l'avenir l'assimilation et la pratique d'un style intellectuel de travail permettant une évaluation rapide et efficiente des informations existantes, cela à l'aide des compétences non spécifiques, donc de ces compétences dont l'aire d'application est plus vaste.

Les attitudes, les comportements et les compétences délimitent le domaine de réalisation du style intellectuel de travail. Le mode individuel d'assimilation des composantes du domaine de configuration (langages, techniques d'accès, valeurs et produits) et de manifestation par attitudes, comportements et compétences spécifiques de réalisation peut conduire, par exercice, réflexion et objectivation, à un style intellectuel de travail. Celui-ci devient concret dans des espaces ou contextes sociaux de sollicitation et manifestation, en mesure de stimuler ou de bloquer la cristallisation et le développement. Il peut, en même temps, être orienté dans le sens de la reproduction ou de la création. Le style de reproduction est conformiste, adapteur, dépendant des sources, dogmatique, convergent, cumulatif. Le style créateur est divergent, explorateur, étayé par l'indépendance de la pensée, analytique et comparatif, critique, la connaissance des sources de référence n'étant estimée qu'en tant que prémisse pour des développements ultérieurs.

Tout style est produit en rapport avec des contextes qui impliquent l'option et la différenciation, le détachement et l'édification dans le but d'aboutir à un mode individuel de manifestation. Il est bien loin d'être un produit spontané, surgissant de lui-même, sans un effort individuel systématique d'assimilation, d'intégration et de différenciation. Il est vrai qu'alors le style c'est l'homme, de même que l'expression des contextes qui le produisent et le sollicitent.

IOAN-IOVIȚ POPESCU
LAZĂR VLĂSCEANU

«L'Homme dure en ce monde ce que dure son idéal»

— Cher Monsieur le professeur Anton Dumitriu, vous venez d'atteindre vos 80 ans, et nous nous réjouissons de pouvoir vous souhaiter de tout cœur bon anniversaire, bonne santé, bonne force de travail et toutes les joies que vous méritez. C'est un bel âge que vous atteignez là, vous disais-je tantôt. Et vous m'avez répondu qu'il est victorieux . . . Toute victoire a certainement sa beauté, mais pourquoi « victoire »?

— C'est bien d'une victoire qu'il s'agit. Arracher à l'éternité inconnue quelques années de lucidité et de vie intellectuelle constitue une performance,

une victoire de l'existence contre le néant. Je ne sais dans quelle mesure elle est due à mon mode personnel de vie, à l'hérédité ou bien au hasard; ce que je sais, c'est que les statistiques établies par professions, montrent que les professeurs de philosophie se trouvent en tête de la liste des longévités . . .

— *On peut appeler aussi « victoire » votre monumentale* Histoire de la logique, *qui vient couronner une longue activité et qui demeurera un point de repère obligatoire pour les travaux à venir. Dans votre préface même, vous affirmez que la logique, c'est tout son devenir — affirmation qui pourrait ne rester valable que dans le domaine de la philosophie. Cela nous permet de dire que cette* Histoire *se présente comme une ample re-construction. Comment avez-vous abouti à cette modalité de présenter l'histoire de la logique?*

— Les ouvrages qui présentent de grands systèmes exigent, comme on le sait, un travail spécial — une accumulation de connaissances, un grand nombre de fiches signalétiques — pour aboutir à une présentation systématique et naturelle de ce matériel immense. Sans parler des difficultés surgies lors de la rédaction de certaines parties de l'ouvrage, la logique en Chine ou la logique au moyen âge par exemple, où j'ai dû combiner l'exposé par auteurs et l'exposé par problèmes tout en les encadrant dans le nombre de pages correspondant proportionnellement à la structure de l'œuvre. Un ouvrage de synthèse de cette sorte est le fruit du travail de toute une vie, et encore faudrait-il sans relâche le compléter. *L'Histoire de la Logique* a mûri peu à peu. C'est au cours de l'année scolaire 1947—1948 que j'ai tenu, à l'Université, mon premier cours d'Histoire de la Logique, paru alors en volume lithographié que l'on trouve encore dans les bibliothèques de Bucarest. Pour aboutir à la première édition de *l'Histoire de la Logique* il a fallu encore 21 années !

— *Je vous confesse que la lecture très récente de l'étude* Orient et Occident, *parue en 1943, m'a fait mieux comprendre une certaine unité d'essence de l'ensemble de votre œuvre. Cette unité est moins évidente entre les préoccupations de logique et celles contenues dans les volumes* Philosophia Mirabilis, Le Livre des rencontres admirables *et* Alétheia. *Comment s'est exprimé et comment pourrait s'exprimer aujourd'hui, dans les conditions de l'explosion informationnelle, l'idéal que vous proposiez voilà plus de quarante ans: savoir pour exister?*

— Il est certain que nous ne pouvons plus fournir la même réponse que les Grecs. Précisons, tout d'abord, que ce que cherchaient les sages de l'Hellade antique n'était pas un « système » d'idées, qui fournisse, plus ou moins, une explication de l'existence. Cette préoccupation apparaîtra plus tard, lorsque le but initial, bien qu'encore présent, sera voilé par d'autres préoccupations. Or, le but initial était l'idée de perfection, une perfection *sui generis*, spécifiquement humaine. Chaque culture qui est apparue sur le globe — celle de la Chine antique, de l'Inde, de l'Égypte, du moyen âge — a cultivé cet idéal de l'homme parfait — à l'exception de la culture moderne.

J'en ai tiré la conclusion (dans *Orient et Occident)* que toutes ces cultures avaient atteint leur degré de maturité, tandis que la culture roumaine, encore jeune, ne devait définir que plus tard son type humain idéal spécifique. Chaque culture a eu ses méthodes propres pour atteindre cet idéal. Un examen des plus sommaires montrera des différences catégoriques entre les méthodes chinoises, hindoues ou moyenâgeuses pour façonner un homme correspondant à un idéal parfait. Vous me demandez s'il est possible, en plein tumulte de l'émulation technique de notre époque, dans le cadre de l'explosion informationnele actuelle, de trouver une modalité de réalisation de cet idéal lorsque savoir devient exister. Ce qui fait défaut au monde moderne, à mon avis, c'est la foi que l'homme est beaucoup plus, infiniment plus que le simple fait d'ajouter une unité à la multitude d'individus anonymes. La maturité de la culture moderne, de cette éblouissante culture, ne sera atteinte que lorsque cet idéal sera proclamé avec précision par notre science. Je songe à un idéal unificateur, à un point de convergence vers lequel tende cette aire immense de trop de problèmes sans cesse diversifiés.

Je vais me contenter de présenter quelques suggestions. Je ne saurais me permettre davantage. Dans sa *Poétique*, Aristote nous dit qu'il faut employer la musique, non seulement en vue d'une utilité unique, mais pour plusieurs: éducation, purification et, en troisième lieu seulement, distraction. Les arts, les arts véritables, compris dans leur signification profonde, majeure, pourraient constituer, même à notre époque, selon notre style, une méthode pour élever notre propre conscience jusqu'à un milieu existentiel plus large, jusqu'à un ennoblissement de nos aspirations.

La concentration indispensable à une recherche scientifique sérieuse, que connaissent très bien surtout ceux qui s'occupent des mathématiques, constitue l'un des moyens de repousser le détail pour rester dans le monde des essences, connu et appliqué, suivant des modes divers, dans les cultures antiques. La méthode de concentration de l'intellect est aujourd'hui présente dans toutes les parties du globe; elle porte ses fruits, mais, son objectif étant tout à fait spécial, elle demeure étrangère à l'homme même en ce qui concerne ce qui se passe avec lui en réalité. Pour atteindre un idéal, il faut d'abord le concevoir. Comme je le disais dans le livre que vous avez cité, « L'homme dure ce que dure son idéal ». C'est donc ce dernier que nous devons saisir et délimiter.

Je vous ai dit tout cela pour vous montrer que l'idéal grec n'était pas une illusion d'une mentalité primitive, mais bien un idéal de toutes les cultures de tous les temps. Avec la force de la lucidité et de l'objectivité scientifiques, ces idéaux, servis par des méthodes nouvelles encore à découvrir, peuvent constituer nos valeurs en mesure d'élever l'homme au niveau de son intellect.

— *Votre* Livre des rencontres admirables *débute par Don Quichotte, rencontre qui risque de contrarier, lors d'une première lecture, celui qui connaît vos préoccupations dans le domaine de la logique et des mathématiques. Voulez-vous nous fournir une explication à ce sujet?*

— Le *Livre des rencontres admirables* s'occupe, en fait, d'une seule rencontre, mais présentée sous divers aspects. Il s'agit de la rencontre avec soi-même. De sorte que tous ces personnages parlent de chacun d'entre nous dans sa totalité ou seulement jusqu'à un certain point. Mais puisque vous avez cité Don Quichotte, pensez-vous que ce personnage ne puisse représenter un logicien? Le chevalier de la Manche est une personne sérieuse; ceux qui ne sont pas sérieux, ce sont les autres personnages décrits par Cervantès, ne serait-ce que pour le fait qu'ils prennent notre héros pour un bouffon. Cela mène à un inversion de situations où ceux qui font des gestes normaux ne sont que des pantins, tandis que celui qui commet des actes absurdes est de loin le plus sage; le livre nous montre qu'il s'agit d'un renversement d'optique et de valeurs. Le malheur veut qu'un tel renversement de valeurs se produise tellement souvent au fil de notre histoire! A mon âge, je me souviens du conseil que nous donne Eminescu: *Toi, dans un coin, en toi pénètre / Et distingue dans la vie des êtres / Le Bien du Mal.*

— *De quelles rencontres auriez-vous encore aimé parler?*

— Il est vrai qui je désirais écrire encore au sujet de plusieurs autres rencontres. J'en avais préparées deux qui auraient constitué un trinôme parfait avec *Socrate ou le sage de la cité.* En voici les titres: *Le yoga hindou ou le sage dans la solitude* et *Tchang-Jen en Chine ou le sage dans l'Univers.* Projets remis, à quand? J'aurais aimé écrire au sujet d'une rencontre avec Eminescu. Je n'ai pas pu trouver la vibration nécessaire pour le faire, bien que je connaisse Eminescu par cœur. Mais cette plénitude intérieure que l'on acquiert lorsqu'on pénètre dans le monde du grand poète ne nous habite qu'à des moments fort rares. La littérature sanskrite possède une collection appelée *Upanishadd,* la partie « ésotérique » des Védas. Max Müller, orientaliste célèbre, a traduit le mot « Upanishadd » par « Aux pieds du Maître ». Moi, je n'ai pas encore trouvé cette position.

J'aurais aimé aussi écrire au sujet de ma rencontre avec l'Inconnu, avec le grand Inconnu. Comme dans le cas du « daîmon » de Socrate, le mien ne s'est pas fait connaître, je n'ai pas entendu sa voix. Mais je continue à l'attendre tant que mon cycle d'existence le permettra.

— *Peut-être, un lecteur de votre ouvrage* Orient et Occident *se serait-il attendu à ce que vous présentiez d'autres solutions ou d'autres débats pour les idées et les problèmes que vous y analysez. Comment êtes-vous arrivé à* « Philosophia Mirabilis » et à « Althéia ».

— Vous me parlez de mon livre *Orient et Occident,* publié en 1943. Il y a de cela bien longtemps . . . Mais puisque, comme vous le dites, vous attendez aussi de ma part des « confessions », je vais vous parler de quelques sujets qui sont moins connus. Tout d'abord, je tiens à dire qu'il existe une inclination naturelle de l'esprit roumain, un intérêt tout spécial pour la philosophie hindoue. Si l'on faisait une liste de tous ceux qui se sont penchés sur la pensée des anciens Hindous, on s'étonnerait de sa longueur et de son importance. Nous y retrouvons Eminescu. Coşbuc, T. Simenschi, Mircea Eliade, Al. George,

Dan Petrașincu (Angelo Morretta) et tant d'autres. Moi-même, je n'ai pas réussi à me soustraire à la fascination qu'exerce sur l'imagination de ceux de ma génération le Pays des lotus et des éléphants. Les systèmes philosophiques européens, aussi savamment construits qu'ils fussent, ne réussissaient pas à me donner une satisfaction complète. À force de les étudier, j'ai réussi à mieux comprendre l'affirmation de Descartes, à savoir qu'ils nous ont surtout aidés à découvrir notre ignorance. En vertu de cette inclination naturelle, comme de l'impasse intellectuelle dans laquelle je me trouvais, je me suis mis à étudier la philosophie hindoue. Bien plus, j'ai entrepris d'apprendre le sanskrit, mais sans réussir à aller bien loin. En tout cas, je puis affirmer que j'ai frappé à toutes les portes. J'ai porté une correspondance assez vaste (courrier, malheureusement, disparu) avec un grand nombre de personnalités d'Europe et d'Inde touchant la pensée philosophique ancienne. Chez nous, dans notre pays, dans la période de l'entre-deux-guerres, on a vu apparaître une série de « groupements » adhérant à une série de doctrines de provenance hindoue, mais, pour la plupart, déformées ou modifiées de manière inacceptable, du fait que ceux qui les propageaient étaient des amateurs. Les résultats de mes recherches durant cette époque ont été les suivants: on ne peut, sous aucun motif, renoncer à la lucidité scientifique; les doctrines orientales contiennent, certes, des vérités, mais qui sont présentées sous une forme spécifique à une mentalité fort différente de celle européenne; par ailleurs, ces vérités ont été aussi connues en Europe, notamment dans la Grèce antique, mais sous une autre forme. Seules les vérités présentées par la variante grecque, rationnelle, pouvaient être adoptées par un Européen; la tentative de les « orientaliser » sous une forme ou sous une autre signifiait se vêtir d'habits étrangers. *Orient et Occident* souligne justement ce point de vue que je me suis efforcé de présenter, dans ce livre, sous une première forme et avec certaines hésitations. Mes essais suivants, *Philosophia Mirabilis*, Le *Livre des rencontres admirables* et *Alétheia*, parus des années après *Orient et Occident*, n'ont fait que mieux préciser l'idée initiale.

— *L'idéal que vous proposez est celui de l'« homo creator ». À partir de cette perspective, quels sont les conseils que vous pouvez donner à un jeune intellectuel?*

— Mon premier conseil, c'est qu'il soit véritablement un intellectuel. Mais quand peut-on dire d'un individu qu'il est un véritable intellectuel? On considère, en général, que cette caractéristique réside dans l'ampleur des connaissances. J'ai beaucoup réfléchi sur l'assertion d'Héraclite, que l'érudition ne forme pas l'intellect. Ce n'est ni le lieu ni le moment de mettre en discussion la signification exacte de cette assertion. Disons seulement qu'intellectuel authentique est celui qui, grâce à la culture assimilée, arrive à se forger une personnalité. Celle-ci lui ouvrira la voie pour une expression propre. Mais l'intellectuel ne vit pas dans l'obscurité. Son intelligence, qu'un philosophe anglais appelait « la veilleuse du ciel », éclaire sa vie et lui montre les chemins qu'il aura à parcourir dans ce monde.

ELENA SOLUNCA

La Force de la communication artistique

«... les artistes, loin d'être les névrosés dont on nous parle parfois, sont, au contraire, plus sains psychiquement que beaucoup d'hommes modernes» * Ils sont, affirme Mircea Eliade, dans la conclusion de l'article que nous venons de citer, les premiers dont la rupture avec les anciennes conventions a un but constructif, celui «de recréer un univers artistique dans lequel l'homme puisse à la fois exister, contempler et rêver.» Préoccupé de tous les problèmes de son époque, soucieux de comprendre les opinions sur le monde fournies par la philosophie et les sciences, l'artiste contemporain est sensible aux tensions, aux aspirations et aux mirages de son époque, et contribue à l'élaboration de ses mythes. Quelle que soit l'étendue de son influence immédiate, le type d'artiste est conscient de professer des modèles culturels et d'intervenir directement dans la configuration d'un milieu qui agira justement sur la sensibilité des autres. Şerbana Drăgoescu est justement un de ces types d'artistes modernes pas seulement par la formule artistique ou par les sujets abordés, mais, en premier lieu, par son attitude à l'égard de l'art, par le sens qu'elle accorde à la création. Artiste décorateur, auteur d'objets à statut de tapisserie, d'environnements et d'objets artistiques tridimensionnels, elle est un de ces esprits libres qui élargissent les perspectives, annexent de nouveaux territoires à l'art, impliquent d'une manière surprenante et fascinante la tradition, dans ses couches les plus profondes.

Consciente de la responsabilité qui revient à l'artiste dans le cadre d'une culture, l'artiste se montre préoccupée en premier lieu par l'aspect de la communication, impliquée par la présence de l'art dans l'espace public. Loin de se laisser contaminer par la rhétorique, sa vocation n'est cependant pas, en aucun cas, celle de l'intimité. Ses grandes tapisseries, les objets spatiaux, les structures transparentes, et même les miniatures textiles, s'adressent à des lieux où l'impact sur le public est très grand. Ils impliquent une scénographie, un environnement. Ils engagent le spectateur. Ils sont changeables et entretiennent la surprise. Ils sont actifs dans l'espace et modifient le paysage.

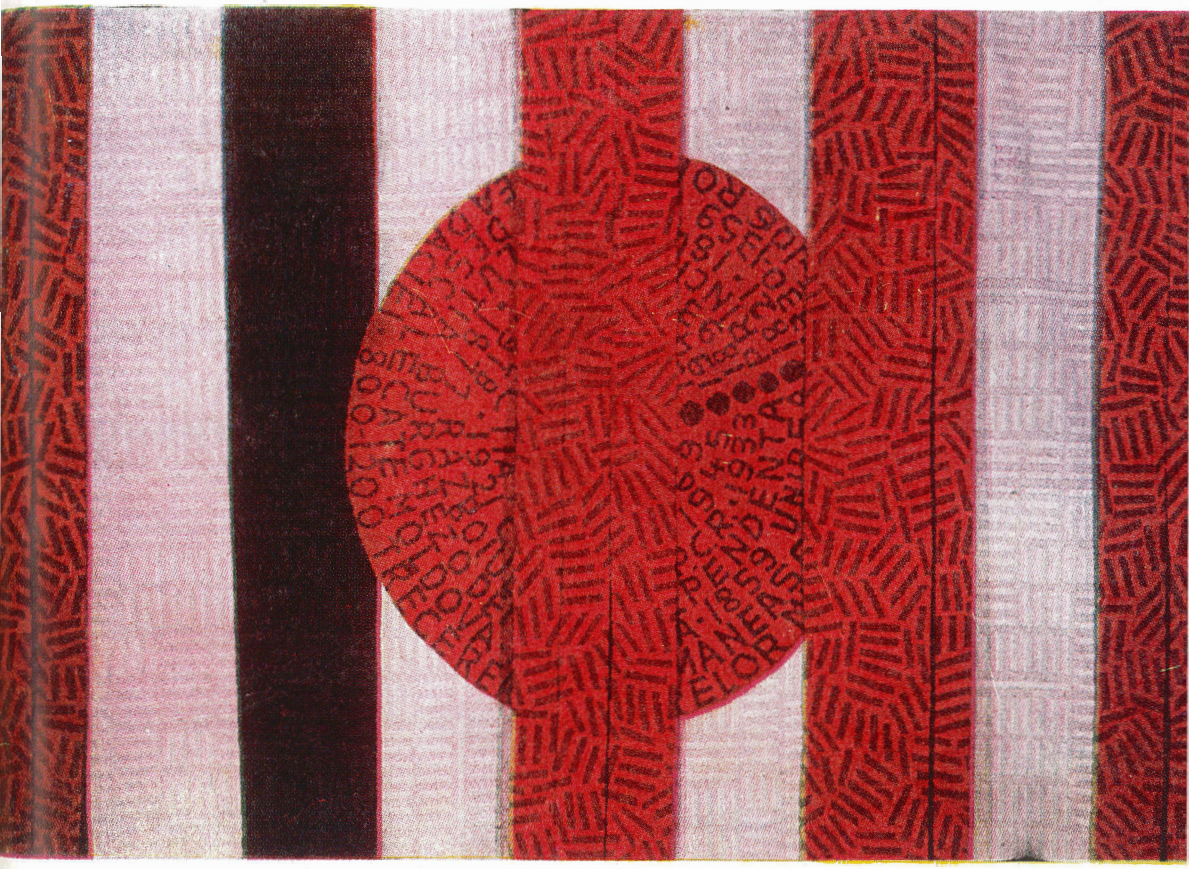
Après deux amples séries où elle avait opéré avec des signes abstraits, Şerbana Drăgoescu crée les cycles *Arbres* et *Papillons*, qui ont pour point de départ la représentation de la nature, mais vue à travers les conventions de l'art européen post-Renaissance et avançant, par éliminations et abstractions successives, jusqu'aux éléments essentialisés avec lesquels elle opère dans la plus grande partie de ses œuvres. Le spectateur est appelé à comprendre, mais il est surtout fortement impliqué dans un espace animé par les

* Mircea Eliade, *Aspects du mythe*, chap. IV; *La «fin du monde» dans l'art moderne*, éd. Gallimard, Paris, 1963, p. 94.

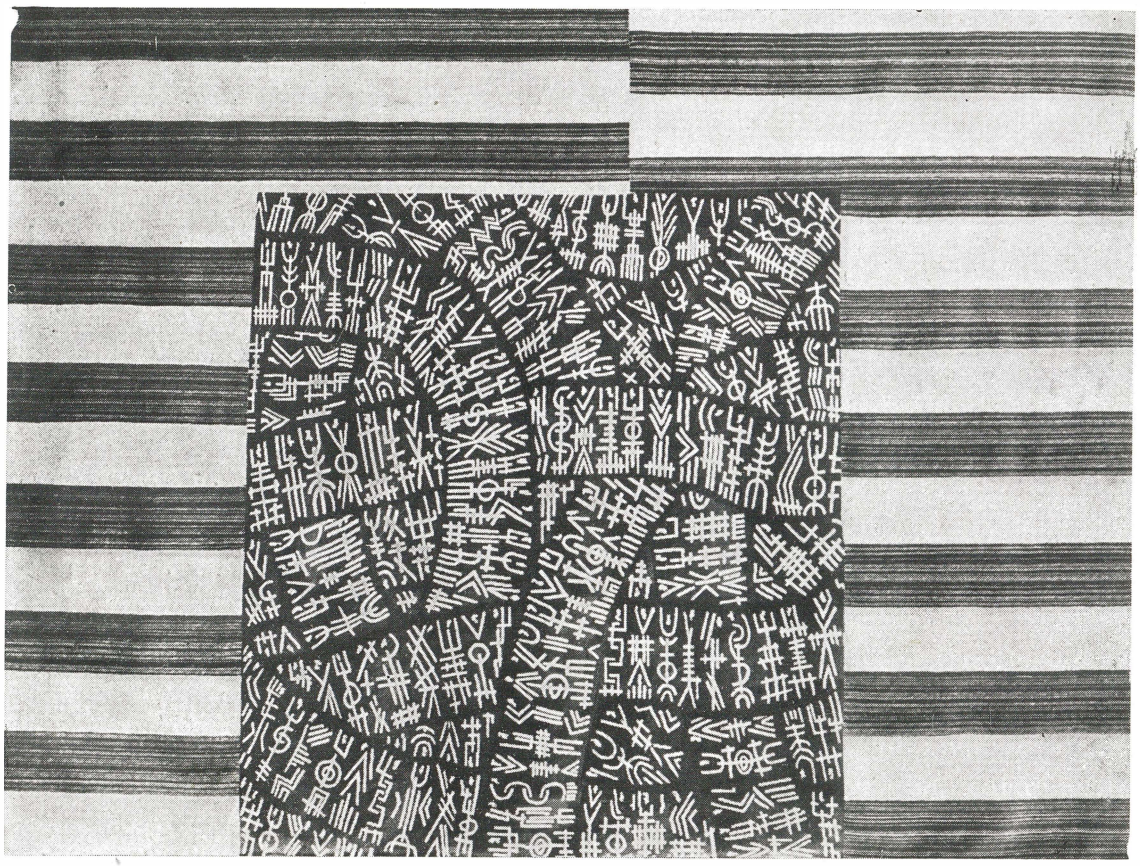
objets de Şerbana Drăgoescu. À l'exposition qu'elle a ouverte en 1982 à Constanţa, *Les Étendards* (en nombre de 19) dominaient la ville du haut du balcon du musée. Le public assaillit effectivement le rez-de-chaussée du musée où, dans un cube aux parois transparentes, ouvert de trois côtés aux regards, deux ballerines dansaient *à travers* et *au milieu* des spirales et des structures de bandes... « Je n'ai pas eu pour but de créer de beaux objets — disait l'artiste. Mais j'ai toujours voulu qu'ils aient de la force. »... Ceci serait un des aspects importants qui définissent l'artiste et son art. Şerbana Drăgoescu croit fermement à la responsabilité et à l'efficacité civique de l'art. Au niveau de la relation entre l'artiste et le monde, deux plans sont toujours distincts. D'une part, il s'agit du plan intellectuel, où coexistent les idées du temps, les héritages culturels les plus divers, le fardeau de la tradition, les échos d'autres œuvres culturelles, avec lesquelles l'artiste est confrontée et qui lui dicte ses attitudes. C'est là que se situent les méditations qui ont conduit Şerbana Drăgoescu au cycle *Icare* (elle pense que l'importance de ce mythe consiste dans l'aspiration au vol et à l'ascension, non pas dans l'effondrement du héros) ou aux œuvres du cadre des *Cosmogonies*. Mais il y a encore un autre aspect de l'œuvre de Şerbana Drăgoescu, où ce sont les expériences existentielles, le dramatisme des situations affrontées au cours de la vie qui trouvent leur écho. L'artiste improvise fébrilement des compositions qui concentrent sa réponse immédiate aux situations qui l'impliquent affectivement: le drame humain passe au premier plan. Les miniatures de 1984 sont un cycle concluant pour cet aspect de sa création. Puis, le sens plus ample du destin peut être de nouveau retrouvé, et le thème du héros se détache de l'immédiat de la souffrance. Le tragique dépasse *la loi*. Une ample tapisserie-tryptique propose le dialogue du héros avec les vérités éternelles. Projeté sur la toile de fond cosmique, le Héros, lui-même une configuration de signes (en noir et rouge), purifié de tout pathétisme, de tout ce qui est accidentel, signifie toute une humanité consciente de la réalité de sa situation dans l'univers.

Si l'on analyse l'œuvre de Şerbana Drăgoescu au niveau de la signification, on constate qu'une foule de problèmes aigus y sont exprimés, sans pour autant que l'artiste use de la rhétorique et de la narration. Ces problèmes déterminent l'option pour un certain type de signes, pour une certaine synthèse plastique, ou orientent la thématique. Et, entre autres, celui du temps, qui préoccupe les artistes européens depuis le début du siècle, — du temps humain, projeté sur le Temps cosmique, du Temps en tant que dimension que les arts visuels tentent d'annexer. Şerbana Drăgoescu fait appel ici à toute une succession de traditions recherchées au niveau de la culture populaire roumaine, peu compatibles avec le descriptif, de même qu'au niveau de l'art cultivé, de facture byzantine. Ce sont là deux niveaux culturels différents, mais qui rendent compte de la même tension vers l'abstrait, de la même intuition des lois dépassant les choses, que les artistes modernes, de Brâncuşi à nos jours, actualisent d'une manière plus ou moins explicite. Şerbana Drăgoescu transforme la présence humaine en signe lapidaire, marquant ainsi une distance à l'égard du drame individuel. Elle détache parfois

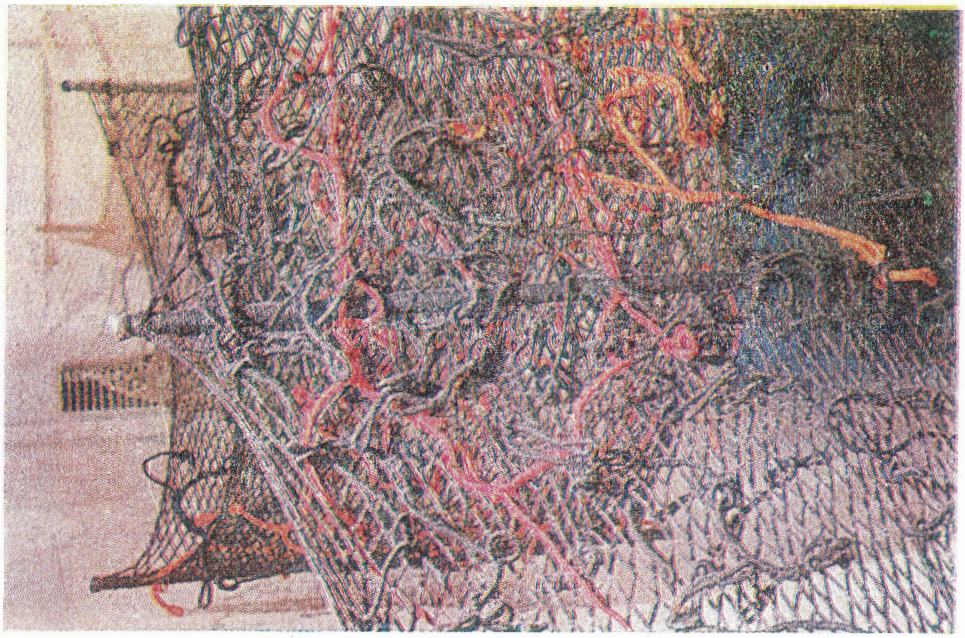
ȘERBANA DRĂGOESCU:
Cosmogonie, tapisserie en laine haute-lisse (2,5 × 2 m)



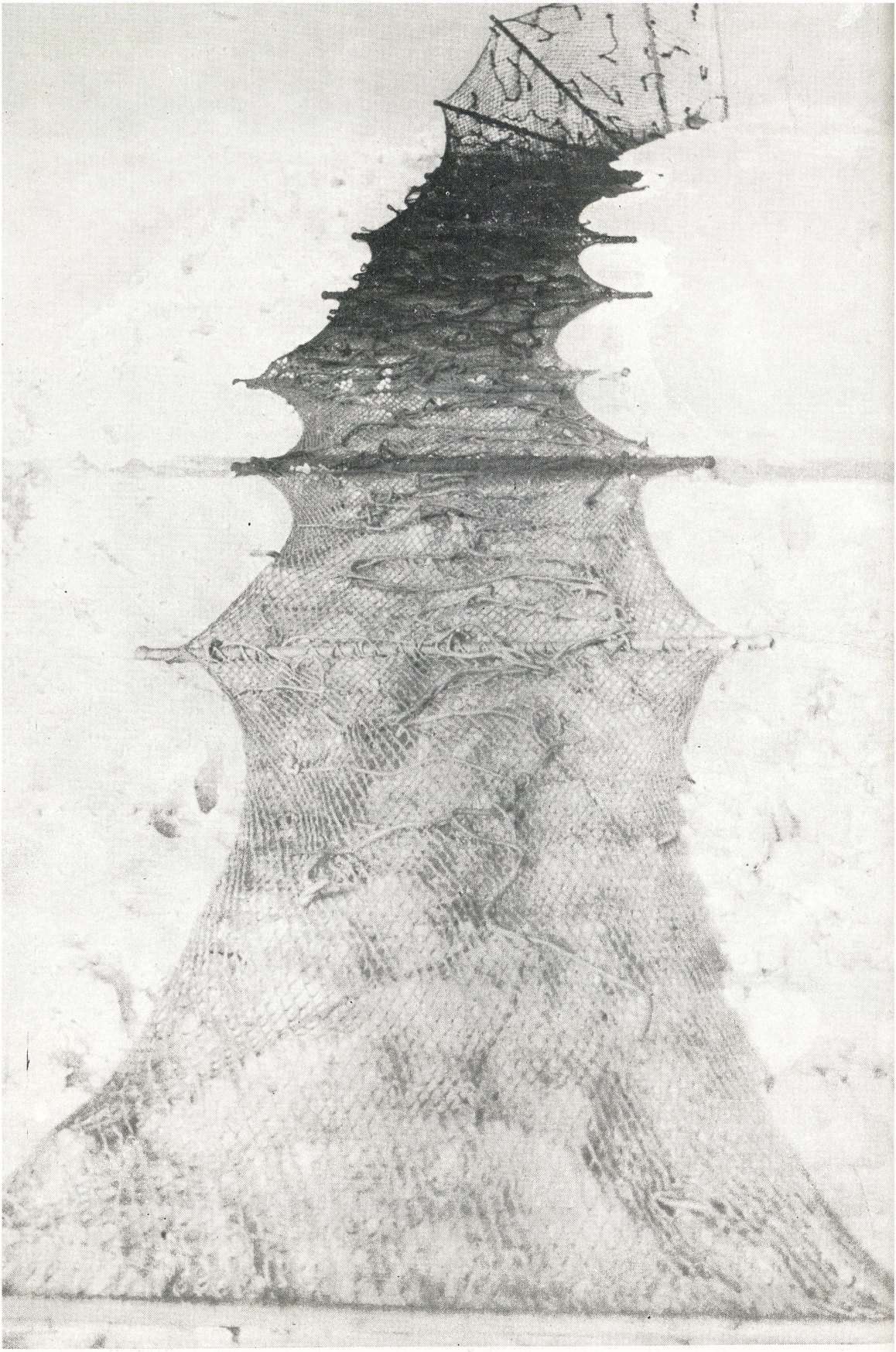
ȘERBANA DRĂGOESCU:
La Ronde universelle, tapisserie en laine haute-lisse (3×4 m)



ŞERBANA DRĂGOESCU:
La Voie, tapisserie en laine, technique mixte (22 × 1,6 m)



ŞERBANA DRĂGOESCU:
La Voie, tapisserie en laine, technique mixte (22 × 1,6 m)



le héros monumental de l'infini des présences anonymes, mais sans lui donner une identité quelconque (même lorsqu'il incarne l'ascension et se nomme, par conséquent, Icare). Mais ce qui la préoccupe surtout, c'est l'univers où cette humanité se meut. Opérant avec les signes traditionnels de l'astronomie, elle invoque un monde de planètes disposées en cercles « tournants », de profondeurs spatiales infinies où, conformément à la vision de la poésie éminescienne, « des colonies de mondes perdus », « en essaims lumineux sourdant de l'infini sont aspirés vers la vie par un désir sans fin ».

Mais le champ allusif n'est jamais épuisé par la relation entre les types de signes, entre les signes et l'ensemble de l'image, entre un objet et la série dont il fait partie, ou entre un objet et l'ambiance donnée. Les situations changent: les bandes de la tapisserie exposées sur le sol deviennent des chemins, d'autres fois on en construit des voûtes et des parois. Les filets de trame s'étalent sur les dalles froides d'une salle d'exposition, mais aussi dans le jardin du Musée du Village de Bucarest, où l'herbe pousse à travers leurs mailles. Le discours est toujours plus complexe que nous ne le pensons à première vue et c'est dans cette succession de décodages, dans cette profondeur de la stratification, que nous voyons une autre caractéristique de la création de Șerbana Drăgoescu. Ses œuvres, qu'elles soient exécutées dans la technique traditionnelle (et elles sont pour la plupart des démonstrations de virtuosité en haute lisse), qu'elles proposent des techniques mixtes nouvelles, où la laine se combine avec le bois, le métal et la pierre, ou, enfin, qu'elles introduisent dans leur composition des objets hétérogènes (par exemple des poupées) ou même des êtres vivants (les ballerines du théâtre Fantasio de Constanța, dont nous parlions plus haut), témoignent à chaque fois d'un désir impétueux d'expression et d'une vocation d'imprimer à la réalité une condition culturelle déterminée, un état actif, éloigné de la fonction ornementale, état qui exprime le besoin d'engager des relations avec la culture de l'époque, avec le public. Avec une partie de celui-ci — ses collègues de profession — la communication à un caractère à part, à la fois plus simple et plus difficile: en effet, Șerbana Drăgoescu a souvent collaboré, de manière fertile, avec quelques artistes roumains contemporains des plus intéressants, comme par exemple avec Geta Brătescu, pour laquelle elle s'est montrée exécuteur sensible, réceptif et fidèle d'une maquette. Une telle expérience assouplit l'esprit, le rend plus disponible aux vérités et aux visions des autres. La collaboration avec le peintre Ion Gheorghiu a signifié pour l'artiste l'accession à un degré plus élevé de la liberté d'interprétation, la tapisserie partant d'une image esquissée par le peintre, mais ayant sa propre expression spatiale, son propre jeu de volumes. Dans le cas de l'objet textile créé pour l'exposition du graphicien Marcel Chirnoagă — une gigantesque *Main* suspendue, — la liberté dont Șerbana Drăgoescu a témoigné s'est avérée très grande: partant d'une idée du graphiste et respectant l'atmosphère d'ensemble de son œuvre, elle a abouti à une expression plastique propre.

Il est difficile d'épuiser dans un essai de petites dimensions la complexité des problèmes proposés par l'œuvre de Şerbana Drăgoescu. Depuis ses débuts, en 1969, elle a réalisé, an pour an, des cycles dont la thématique implique des préoccupations culturelles vastes, dépassant de beaucoup celles d'atelier. Son œuvre communique avec d'autres genres — avec l'environnement et la scénographie, avec l'architecture et la sculpture. Elle retrouve tout naturellement les préoccupations aiguës des décennies où elle n'a jamais cessé de s'affirmer, mais aussi bien ses actions plastiques, occassionnées par l'exposition des tapisseries de l'*Éternel retour* ou des cycles *Étendards*, *Spirales*, *Filets*, *Échelles*, que ses expériences de l'environnement couvrent des nécessités propres, ce désir permanent de rendre l'objet d'art actif dans une situation et dans un lieu choisis. Nous disions que le beau, en tant que jeu gratuit des formes ou que processus restrictif de sélection appliqué à la réalité ne préoccupe pas Şerbana Drăgoescu, intéressée bien davantage par la force expressive de l'image, par la force de l'impact de ses créations dans l'espace public et par la vérité qu'elle a cherchée, sur laquelle elle a médité et qu'elle a voulu exprimer. Avançant dans cette voie, elle retrouve, cependant, dans les principes de l'ordre et de l'harmonie, la condition du beau solidaire avec la vérité. Capable de saisir et d'exprimer la complexité de l'univers humain, sensible au tragique, mais sachant se distancer du magma instable des faits, la création de Şerbana Drăgoescu propose un univers fondé sur l'équilibre.

ALEXANDRA TITU

Le Prix de la «Revue Roumaine»

Invitée, en la personne de l'un de ses rédacteurs, à faire partie du jury du Concours de poésie « Poesis », édition 1984, organisé par le cénacle des élèves et professeurs de la ville de Constanța, avec l'appui du Comité départemental de la Culture et l'Éducation Socialistes, la « Revue Roumaine » **a accordé un prix à ION ROȘIORU, jeune professeur de français au Lycée Industriel de Hîrșova, département de Constanța. Comme dans l'enveloppe portant en épigraphe un vers d'une poésie bien connue d'Alexandru Macedonski:** « Veniți, privighetoarea cintă și liliacul a-nflorit » **(« Venez, le rossignol chante et le lilas a fleuri»), et contenant les poèmes envoyés au concours, Ion Roșioru en avait ajouté deux, composés directement en français, la rédaction de la** « Revue Roumaine » **a choisi de traduire dans cette langue deux autres poèmes de son lauréat, dans l'espoir que non seulement cette initiative « philologique» sera agréable à ses lecteurs, avides d'inédit, mais qu'elle constituera aussi une surprise pour l'auteur . . .**

LE POÈME DU SAMEDI

La porte de mon balcon
peut toujours s'ouvrir au poème;
la steppe y rassemble
les troupeaux du vent;

le professeur de musique revient
de congé avec deux valises
bourrées de partitions et de cigarettes;
au balcon voisin une
femme, la tête hérissée de bigoudis,
a surgi pour guetter
si la fête de demain ne traversait pas les allées;
une jeune fille munie d'un sac marron
quitte le foyer familial
quelque part dans un village tartare,
oh! qu'il s'en est fallu de peu
qu'elle ne devienne jadis ma femme;
les enfants s'acharnent sur le ballon
mais seul le vent sec s'acharne sur moi
et chaque vers
me coûte exactement une soûlerie!
Et c'est à nouveau samedi
mon samedi
si coquino-chéri.

TA PORTE

Je m'étais attardé un dernier instant
auprès de tes mélancolies,
le soir des reproches se
répandait comme la bile,
d'un enfant suspect
d'une hérédité chargée avait tranché
l'aile gauche de l'inquiétude.
« Vois! on vient de sonner à la porte de cette boutique
qui loue à l'heure les destins,
m'as-tu dit,
ils ont, sans doute, besoin de toi! »
« Sûrement! »
t'ai-je répondu
et m'y suis rendu...
Ta porte s'était mise à pleurer!

En français par la «Revue Roumaine»

Dimitrie Cuclin

En définissant Dimitrie Cuclin (1885—1978) comme le « plus grand penseur roumain dans le domaine de la musique », George Enescu émettait, dans sa manière simple et profonde, un jugement fondamental de valeur; il en est de même pour celui de Henri Coandă, qui, faisant appel à un syntagme symbolique relevant de son propre champ d'action, conférait à ce musicien le titre de « phénomène Cuclin ».

En présence de tels témoignages et de tant d'autres tout aussi concluants, mais surtout de son œuvre extrêmement riche et diversifiée*, qui attend encore d'être explorée dans sa totalité, nous sommes bien obligés de reconnaître que nous avons vécu, des années durant, aux côtés d'un titan, non seulement de la pensée musicale, mais aussi de l'ensemble de la culture roumaine, qu'il nous faut estimer à sa juste valeur pour l'intégrer dans la hiérarchie de nos valeurs nationales. Et c'est dans l'intention de réparer, dans la mesure de notre compétence limitée, les conséquences regrettables d'une telle cécité, que nous allons nous efforcer de brosser, sur la toile de l'histoire de la culture, une esquisse de portrait plus ample, dépassant les bornes, non point étroites, mais de stricte spécialité, de l'activité de compositeur de Dimitrie Cuclin. En fait, il est malaisé de séparer les activités, si diverses qu'elles soient, de la vie faite de pensées, de labeur et de création de l'auteur des *Méléagrides* — une vie ardente, faite d'inquiétudes fertiles causées par un trop-plein d'inspiration s'épandant dans la beauté du verbe comme dans celle de la musique. Des milliers de pages de papier musique en portent témoignage (une seule de ses symphonies compte 1 200 pages et, à ce propos, citons encore un mot d'Enescu répondant à un membre de l'orchestre qui se plaignait de la longueur excessive des symphonies de Cuclin: « Ce ne sont pas les symphonies de Cuclin qui sont trop longues, c'est nous qui sommes trop courts pour elles »). À côté de ces milliers de pages de musique, d'autres milliers de pages couvertes de son écriture menue, à la calligraphie soignée, pages inspirées par l'égale sévérité d'un esprit infatigable, toujours éveillé, toujours polémique (même avec soi), mais toujours dans les limites d'une parfaite urbanité, qui exprimait si bien sa modestie proverbiale.

Que contiennent ces milliers de pages qui n'ont pas été encore déchiffrées en entier? Beaucoup de choses, les produits d'une curiosité et d'une force créatrice immenses: philosophie, musique, science, littérature, traductions. Elle nous paraît fortement suggestive cette page, écrite à 80 ans et contenant cette autocaractérisation ironique : « Écrivain, ayant à son actif

* Professeur au Conservatoire de Bucarest, au City Conservatory of Music et au Brooklyn College of Music de New York, Dimitrie Cuclin a composé 20 symphonies, les opéras *Soria, Trajan et Dochia, Agamemnon, Bellérophon* et les *Méléagrides*, le ballet *Tragédie dans la forêt* et de la musique de chambre. Il est l'auteur d'un *Traité d'esthétique musicale*, d'un *Traité de formes musicales*, d'un *Traité élémentaire de musique*, d'études, de traductions de poésies, etc.

une grande production littéraire dans presque tous les genres, Dimitrie Cuclin jouit d'une certaine réputation dans les milieux spécialisés, en tant que musicien, et plus exactement en tant que compositeur, ou bien, soit dit en passant, en tant que moins que rien par rapport à sa production musicale, non moins vaste que celle littéraire, mais dont on ignore totalement les symphonies, les oratorios ou les opéras — œuvres capitales d'un ensemble gigantesque unique ».

Chose curieuse, le musicien se recommande tout d'abord en tant qu'écrivain, auteur d'une « grande production littéraire dans presque tous les genres ». Est-ce là, chez lui, un acte de modestie envers sa création spécifique, ou plutôt, nous semble-t-il, veut-il mettre l'accent sur cette direction de son esprit et de son intellect, allusion à la disposition plurivalente que lui suggérait sa prédilection pour la littérature ! Quoi qu'il en soit, dans le spectre de l'universalité de Dimitrie Cuclin, c'est la littérature qui ouvre la série de ses activités créatrices.

Fidèle à un postulat ancien qu'il aimait citer, à savoir que « la démocratie suppose la discipline de la liberté et la culture est une condition de toute discipline », Cuclin a compris ce que tout intellectuel authentique devrait en fait comprendre. Il a vécu en acquérant une vision de complémentarité des branches de la culture, indispensable pour atteindre le niveau de discipline de l'intellect et de l'esprit.

Que les choses en étaient ainsi et que la littérature ne constituait pas le simple revers d'un *violon d'Ingres*, une pause et un jeu gratuit, c'est le compositeur lui-même qui nous le dit dans les pages étonnantes de sa correspondance avec Doru Popovici, publiée dans des conditions excellentes par le musicologue Viorel Cosma ; c'était au contraire une occupation qui contribuait, comme partie intégrante, à la formation d'un « complexe de conditions complétives et confirmatives de sa mentalité musicale même ». Complémentaire donc, comme branche de l'arbre créateur, la littérature devait l'intéresser au premier chef par sa parenté de substrat. Comme les romantiques. Mais pas seulement comme les romantiques. Il est vrai que Dimitrie Cuclin a écrit de nombreux poèmes, notamment des sonnets (en roumain comme en anglais), qu'il aimait Pindare, Dante et Pétrarque, Shakespeare et Gœthe, Musset et Oscar Wilde, auquel il a emprunté des vers pour une *Sérénade*, mais aussi des poètes de moindre envergure, tels Ion Heliade Rădulescu, Grigore Alexandrescu, Dimitrie Bolintineanu. Il plaçait Mihai Eminescu au rang des plus grands créateurs pour son « art », son « talent », son « génie » apte à conquérir, à transfigurer, à mobiliser « à l'action en vue du soutien et de l'élévation spirituelle sans bornes du genre humain ». Avec Eminescu, disait Cuclin dans son langage si frais, si vivant, si original, « il faut secouer la neige ternie des banalités à la mode ; il faut pénétrer dans l'essence multimillénaire de l'homme préatlantidique, dans la mesure où l'on ressent le besoin de s'immuniser contre la tendance commune, de course naturelle, de la décrépitude cachée sous le masque de faux brillants ».

Qu'il situait Eminescu avec ferveur au-dessus de tout autre poète roumain et au-dessus de la plupart des grands poètes de l'humanité ressort

aussi du fait qu'il a traduit son œuvre en anglais, sa version étant considérée comme l'une des plus réussies, surtout pour sa musicalité et ses rythmes intérieurs. Cuclin expliquait la signification de la mise en musique des vers d'Eminescu *Pourquoi frémis-tu, forêt?* née de la nécessité intérieure d'insister sur l'aspect dramatique du poème.

Deux nous semblent être les éléments de littérature qui suscitaient avant tout l'intérêt du compositeur, outre le lien de substrat dont nous avons parlé: la musicalité et le rythme de la poésie, qui la rattachent directement à la musique. La prosodie le passionnait et il en connaissait les règles à la perfection. Cuclin analysait la structure des vers roumains, français ou latins (il savait à fond le latin et le grec), évoluant avec aisance parmi les spondées et les anapestes, procédant à des corrections d'accents pour conférer au vers un surcroît d'expressivité, de vérité, conforme « à la psychologie et à la situation du personnage en cause », comme il disait. En fouillant le lyrisme, il découvrait la dimension dramatique qui ne saurait manquer à tout produit pur de la créativité. Et c'est de même que le compositeur avait procédé avec la poésie d'Eminescu, pénétrant par le truchement des sons musicaux jusque dans les zones du dramatisme sous-jacent de l'œuvre lyrique.

Ceci explique justement l'intérêt de culture littéraire de Cuclin, portant, avec la même passion, sur l'art dramatique et notamment sur la tragédie classique, où — pour employer ses propres termes — la substance se laisse pénétrer au plus haut degré par l'essence; c'est là, pensait-il, le lieu d'interférence où l'humain montre sa force, sa noblesse et sa beauté aux prises avec les forces hostiles, et c'est surtout à l'école de la tragédie grecque antique qu'il a puisé l'art lyrique-dramatique, sous l'influence d'Eschyle et de Sophocle, qu'il considérait comme les plus grands parmi les plus grands. À tel point qu'il suivit leur exemple en choisissant comme sujet: *Agamemnon*, *Bellérophon* et *les Méléagrides*, œuvres dont les profondeurs ne sont pas encore suffisamment sondées. Les mythes le fascinaient par leur ambiguïté fertile, par la capacité de leur double pouvoir de signification, l'un dirigé vers le haut, vers une spiritualité de l'essence, l'autre vers le bas, vers l'entendement commun, vers la substance. Cuclin avouait avoir inscrit son œuvre lyrico-dramatique (outre les titres cités, aussi *Soria* ou *Trajan et Dochia)* « sur la ligne la plus traditionnelle possible, si nous pensons — disait-il — à l'*Orestie*, à *Prométhée* ou aux *Perses* d'Eschyle, au *Philoctète*, ou à l'*Antigone* de Sophocle, ou aux *Bacchantes* d'Euripide; dans ces pièces, les spectateurs appréciaient la réalité théâtrale du sujet, tandis que le « jury » qui les jugeait à un niveau plus cultivé, pouvait pénétrer dans les subtilités d'une signification supérieure de la conception ! » Ainsi donc, à l'étage de cette toute-puissance des mythes fondamentaux, le compositeur accentue l'hermétisme de son message, mais insiste surtout sur le dualisme de structure de ses œuvres où l'action, double, se déroule, comme dans *Soria*, dans l'esprit ou le cœur des mêmes personnages, ou comme dans les *Méléagrides* où l'aspect spirituel, divin, de l'action se sépare de l'aspect corporel, matériel

et cosmique. On retrouve ce même dualisme dans *Trajan et Dochia*, résultant du titre même de l'opéra et porteur d'une haute tension, désireux qu'était Cuclin de retrouver nos origines et donnant nombre d'explications originales à l'ethnogenèse des Roumains, d'une nature spirituelle s'apparentant en quelque sorte à celles fournies par Mihai Eminescu ou Mihail Sadoveanu. Dimitrie Cuclin accordait à Dochia les vertus spirituelles des Daces, tout en reconnaissant en Trajan la grande, la redoutable force romaine de la réalisation matérielle.

Poussant, d'ailleurs, plus loin l'interprétation du dualisme nécessaire, le compositeur le retrouvait dans un autre aspect — de la structure sonore, cette fois — dans le premier accord du *Tristan* de Wagner, où il remarquait un *fa* naturel tierce augmenté du *la*, exprimant le « sentiment dépressif » aboutissant à la mort, et un *ré dièze* tierce augmentée du son fondamental *si*, exprimant l'« expansivité » qui aspire à la vie suprême. Il décelait dans un seul accord deux accords de significations opposées, exprimant, selon la conception de Cuclin, une contradiction fondamentale, sur le plan fonctionnel, là où Berlioz n'avait réussi à constater qu'un conflit sonore strictement empirique.

Dans la tendance vers l'universalité de sa pensée et disposant d'une culture des plus vastes, Dimitrie Cuclin allait jusqu'à affirmer que le domaine de la musique n'était pas un univers exclusivement sonore. La pratique des arts, comme tout ce qui relevait de la créativité et des activités humaines supérieures, se subordonnait, dans son esprit, à la philosophie et à la sagesse — outils de la vérité. « Rien n'existe, ne vit, n'agit ou ne crée sinon dans leur cadre », notait Cuclin dans une de ses pages synthétiques. Hors de ce cadre, tout vacille, se désagrège et s'effondre, car c'est « la sagesse qui dicte l'équilibre, impose la nécessité de la conception, est le guide de la vie et divise l'activité créatrice en une diversité infinie. » Partout, la sagesse règne sur l'ordre « musical », en un lien indissoluble avec la triade essentielle: la Vérité, le Bien et le Beau.

Pour Cuclin, il ne pouvait s'agir uniquement d'une grammaire de la musique en soi (qu'il connaissait, d'ailleurs, à fond, dans toutes les étapes de son évolution), celle-ci s'inscrivant dans une vaste grammaire de la création même — musicale et harmonieuse par ce qu'elle exprimait. Une philosophie pythagoricienne, à nuances platoniciennes et néo-platoniciennes, se constituait en système dans la pensée de Dimitrie Cuclin. Il arrachait la Musique à son simple support sonore, acoustique, pour la « replacer » dans le champ philosophique, son système devenant ainsi un vaste complexe métaphysico-musical. C'est à la musique (que l'on retrouve dans toutes les autres activités créatrices) que revient, dans le cadre du dualisme fondamental de la philosophie de Cuclin, *essence-substance*, la mission de transmettre le message de l'essence, du fonds, en des formes qui ne sont autres que des modes vitaux de l'essence. Et, comme c'est dans l'essence que réside la classique, la parfaite triade (le Beau, le Bien, la Vérité) c'est aux arts qu'il incombe (et, implicitement, à l'art musical, le plus élevé de tous) de

réaliser dans la substance, c'est-à-dire dans la vie, par leurs matériaux spécifiques, les plus nobles aspirations, les valeurs éthico-esthétiques d'édification, de construction.

« La musique exprime en des formes harmonieuses les variations expansives et dépressives de l'essence et de la vie parfaite de Dieu. Pour l'humanité, elle est une source d'Harmonie, de Vie, de Santé, de Bonheur. Son rôle est à la fois d'harmoniser, d'animer et de diviniser », affirmait Cuclin dans son *Traité d'esthétique musicale* de 1933, qui venait appliquer à la musique les grandes lois de son système fonctionnel. Car l'art, en tant que vie, que mouvement, doit se soumettre, lui aussi, à des lois préétablies et sévères, pareilles à celles qui gouvernent le cosmos dans son harmonie parfaite, afin de « ne pas dénaturer son essence, de ne pas dégénérer sa substance, de ne pas dégrader son aspect. »

Les lois de l'architecture musicale, telles que les expose Cuclin, ont une clarté et une force d'amplification qui les font dépasser le domaine de la musique, de sorte que son système de quintes parfaites pythagoriciennes, puisé dans la pensée des Anciens a, suivant l'expression magistrale de George Breazul, un caractère de permanence, au-delà de toute apparition éphémère, transitoire.

D'ailleurs, l'œuvre de Cuclin s'impose — et ce n'est pas là seulement l'opinion du savant George Breazul — surtout par une construction architectonique impeccable. Selon la vision de Cuclin, tout se tient, tout se solidarise en une soif immense de globalité harmonieuse, d'intégration dans des symétries célestes. Et, dans le contexte qui nous préoccupe, son enseignement, similaire, en quelque sorte, au mot de Tagore: « travaille selon le rythme de ton cœur » n'est pas dépourvu de signification. Car l'homme, dont l'organisme l'intéressait à tel point, représentait à ses yeux un véritable microcosme aux lois homologuées par celles du Comos, soumis aux mêmes rythmes immortels. Et comme tout, à ses yeux, représentait évolution, accroissement, comme, dans toute discipline, ce qui l'intéressait n'était pas seulement la théorie de la branche respective, mais aussi son histoire, il avait ajouté à l'exposé de son système musical une magistrale histoire de la musique dans le cadre de laquelle il trouvait l'évolution même de l'esprit humain. Tout naturellement, dans une vision aussi envahissante, il se devait d'introduire l'histoire de l'homme en général et, par ricochet, dans une proportion plus restreinte, aussi celle du peuple roumain. « La Roumanie, soutenait Cuclin, se situe à la confluence de la ligne de l'homme « postatlantidique » (avec ses stades animal-âme-esprit) avec celle de l'homme « préatlantidique » (les Daces), phase ultime de l'évolution de l'homme générique (cristal-plante-animal-homme-individu), suite du stade substantiellement organique, résultat de la substance universelle anorganique (du magnétisme atomisé par particule), en confluence avec le magnétisme demeuré libre (à la suite de l'atomisation), lequel, libre ou atomisé, substantiellement, n'est autre qu'un « mode » de l'essence originaire *(alpha)* ».

Méditant sur les origines, notre penseur n'en oublie pas pour autant l'avenir du peuple roumain dans l'obtention d'une synthèse musicale et spirituelle d'essence et de substance, qui le conduira finalement à l'*oméga*. Ce qui nous paraît intéressant dans cette brève histoire des origines et de l'évolution de l'esprit humain, c'est cette vision ascendante qui rappelle, à bien des égards, *mutatis mutandis*, la théorie générale, allant dans le même sens, de Teilhard de Chardin.

Quelque préoccupé qu'il fût des origines du peuple roumain, tout comme Bogdan Petriceicu Hasdeu, Mihai Eminescu, Vasile Pârvan ou Mihail Sadoveanu, oscillant, comme eux, entre les valeurs des esprits dace et romain, mettant l'accent, comme Sadoveanu, sur une mystérieuse continuité d'un certain esprit pré-chrétien, Cuclin a dépassé, toutefois, les limites du national. Sa *Ve Symphonie* nous emporte dans le monde de la création, de la cosmogonie, et sa *XIIe Symphonie* pousse le phénomène de l'expansion jusqu'à la réalisation musicale de la transfiguration, de la résurrection spirituelle, d'une série de concepts d'initiation.

La pensée de Dimitrie Cuclin est allée avec force et ferveur dans les directions d'élévation qui furent toujours celles des esprits les plus nobles de la culture roumaine. B. P. Hasdeu a fait fusionner l'histoire et la linguistique avec la philosophie, Mihai Eminescu a enrichi la poésie de sa vision philosophique, Vasile Pârvan a énoncé ses vérités concernant l'essence du peuple roumain par le langage de l'archéologie et de la philosophie classique. Quant à Cuclin, il est remonté de la philosophie classique vers la musique et, dépassant les limites naturelles de sa vision historique, de ses préventions subjectives, il a ennobli l'histoire de la culture roumaine d'une œuvre que l'avenir n'ignorera pas, nous en sommes persuadée.

ZOE DUMITRESCU-BUŞULENGA

L'Année de la jeune génération: une vision internationale (III*)

Kim Il Sung,

secrétaire général du Comité Central du Parti du Travail de Corée, président de la République Populaire Démocratique de Corée

Le fait que, à l'initiative de la Roumanie, les jeunes et les peuples des cinq continents célèbrent aujourd'hui l'Année Internationale de la Jeunesse, sous la devise « Participation, Développement, Paix », est, à mon sens, méritoire.

L'Année Internationale de la Jeunesse fournira une occasion importante pour encourager et stimuler la lutte de la jeunesse visant l'amélioration de sa situation sociale, la préservation de la paix et l'édification d'une société et d'un monde nouveaux. Par ailleurs, j'estime que les manifestations internationales qui seront organisées à l'occasion de l'Année Internationale de la Jeunesse permettront à la jeune génération de tous les continents et de toutes les régions du globe, par delà les différences de régimes sociaux, opinions politiques et convictions, d'approfondir la compréhension mutuelle et de reffermir leur amitié et leur solidarité, contribuant par là au développement du mouvement mondial de la jeunesse.

Aux côtés des jeunes de tous les pays, y compris de la jeunesse roumaine, la jeune génération de notre patrie s'emploiera à marquer l'Année Internationale et participera activement aux manifestations internationales auxquelles celle-ci donnera lieu. J'espère que, par les efforts conjugués de la jeunesse de tous les continents, ces actions auront des résultats positifs.

L'Année Internationale de la Jeunesse doit constituer, pour la jeune génération, une occasion de devenir encore plus consciente de la mission qui lui revient dans l'évolution de sa patrie et de sa nation, de participer d'une manière toujours plus active à la lutte juste pour l'édification d'une société nouvelle et prospère et pour un avenir lumineux de sa patrie, de mettre en valeur toute son énergie et sa capacité créatrice.

La jeunesse représente une grande force révolutionnaire de notre temps. Elle est caractérisée par le courage, la vaillance, la fermeté devant les difficultés et l'esprit révolutionnaire. Ses qualités distinctives sont la réceptivité au nouveau et l'attachement au progrès, à la justice et à la vérité.

La jeunesse doit consacrer son énergie et son talent à la mise en place d'un monde nouveau, pacifique, gouverné par l'esprit de souveraineté. C'est là, pour la jeune génération, une obligation mobilisatrice et glorieuse, parce

* Pour les Ière et IIème parties voir les nos. 6 et 7 de notre Revue

que mise au sevice de son propre bien-être et du développement de la société humaine.

Afin d'accomplir cette merveilleuse mission de bâtisseur d'une société et d'un monde nouveaux, la jeunesse doit raffermir sa solidarité et intensifier sa coopération internationale. Elle doit être étroitement unie et s'entraider, pour vaincre dans la lutte contre l'agression et la guerre, pour instaurer un monde nouveau, gouverné par l'esprit de la souveraineté, pour faire triompher la cause du progrès social et de la prospérité.

Les jeunes de différents pays du monde vivent dans des systèmes sociaux et des situations divers, et leurs idéaux politiques et convictions ne sont pas identiques. Cela ne saurait pourtant les empêcher de s'unir et de coopérer à l'accomplissement de leurs buts communs. Se fondant sur le respect des nobles idéaux de la souveraineté, de l'amitié et de la paix, la jeune génération réussira à s'unir et à coopérer sur le plan international.

Erik Suy,
directeur général de l'office de l'O.N.U. de Genève

Au moment où l'Assemblée Générale a pris la décision de proclamer l'année 1985 comme Année Internationale de la Jeunesse, son but essentiel était de sensibiliser la conscience générale à la situation des jeunes, aux problèmes complexes auxquels ceux-ci sont confrontés, à leurs aspirations.

La jeunesse d'aujourd'hui est le détachement auquel il reviendra demain d'assumer la mission grandiose de modeler les destins du monde, et partant de l'humanité.

Ce n'est pas par un simple hasard que l'Année Internationale de la Jeunesse coïncide avec le 40e anniversaire de l'O.N.U., dont le thème, « Les Nations Unies pour un monde meilleur », exprime d'une manière assez significative les objectifs visés.

Dans ce contexte, il nous faudrait penser très sérieusement et avec toute la responsabilité à l'avenir de nos jeunes. Si nous voulons que cette jeunesse puisse assumer demain son rôle, l'assumer intégralement et efficacement, n'est-ce pas notre devoir de lui accorder tous les instruments nécessaires et de lui créer toutes les conditions favorables — à partir des conditions économiques et sociales qui en garantissent la santé, le développement, l'éducation, le travail — conditions qui signifient l'élimination de la sous-nutrition, de la pauvreté, des maladies, du chômage, de la souffrance et de la guerre?

Ces conditions ne pourront être créées que par les efforts conjugués et concertés de tous les pays du monde, animés du même idéal de paix et de justice et fermement résolus d'œuvrer, en commun, à la réalisation de cet objectif.

Cet objectif ne pourra cependant être réalisé que si tous les efforts seront dirigés vers la création d'un climat de confiance et vers l'élimination

de la menace nucléaire qui plane sur la planète, si bien que notre jeunesse puisse se développer dans un monde serein et harmonieux et œuvrer à un avenir où tous les gens puissent vivre dans un climat de paix, de justice et de dignité.

Général Mohammad Zia-ul Haq,
président de la République Islamique de Pakistan

Nous voulons utiliser l'immense énergie de la jeunesse et son idéalisme pour notre développement national et la préparer, par l'éducation et la formation professionnelle, à remplir son rôle d'architecte de l'avenir de notre nation. Voilà pourquoi le Pakistan a salué l'initiative de la Roumanie portant sur l'organisation de l'A.I.J. et en est devenu coauteur. Nous avons créé un Comité National de coordination, chargé de mettre au point un programme national consacré à cette année. Outre les activités de ce genre, l'A.I.J. offrira la possibilité de la connaissance, sur le plan mondial, des besoins et aspirations de la jeunesse et de l'élaboration de programmes, à court et à long terme, concernant la participation de celle-ci aux efforts de développement national.

Un objectif important de l'activité de l'A.I.J. devrait viser la promotion, dans les rangs de la jeunesse, des idéaux de paix, de respect mutuel et de compréhension entre les peuples: nous estimons que cela peut se réaliser par une éducation correcte, qui doit suivre le double but d'offrir les connaissances nécessaires et d'inspirer à la jeunesse les idéaux de la fraternité et de l'égalité entre les hommes. Ce sont là, en fait, les valeurs fondamentales du système d'éducation islamique, que nous avons introduit au Pakistan.

L'humanité accédera à la paix et au désarmement lorsque les peuples de tous les États, les jeunes notamment, seront éduqués dans l'esprit du respect à l'égard des autres nations et peuples, lorsque les territoires nationaux ne seront plus soumis au recours arbitraire à la force et que chaque nation aura la possibilité d'exercer son droit à l'autodétermination, sans aucune contrainte ou menace venue du dehors.

Wilfried Martens,
premier ministre de Belgique

Je voudrais tout d'abord féliciter le gouvernement roumain pour l'initiative prise à l'O.N.U. en vue de la proclamation, en 1985, de l'A.I.J.

En Belgique, les jeunes et leurs organisations se réjouissent de ce que, en 1985, leurs aspirations et leurs intérêts font l'objet d'une attention parti-

culière de la part des institutions nationales et internationales, aussi bien que des médias. Leur désir ardent est que, dans ce cadre, ce soient les jeunes justement qui aient leur mot à dire. La jeunesse insiste — et je souscris à cette optique — sur la nécessité qu'il y a à aborder ses problèmes réels, concrets et spécifiques, en vue de leur donner une solution, notamment par des décisions de nature législative.

La jeunesse et ses organisations se prononcent, en tout premier lieu, pour la promotion de la paix et du développement.

Ce n'est que par une participation effective à l'ensemble de la vie culturelle, politique et économique que les jeunes réussiront à faire entendre leur voix et à traduire dans les faits leurs projets propres concernant la paix et le développement.

J'espère également que tous les contacts internationaux, aussi bien gouvernementaux que non gouvernementaux, qui seront établi dans le cadre de l'A.I.J., apporteront une contribution constructive au règlement des problèmes auxquels nos jeunes sont confrontés, de même qu'au renforcement de l'esprit de collaboration internationale, caution optimum de la paix et du développement harmonieux des nations.

Andrzej Ornat,
président du Comité polonais de célébration de l'A.I.J.

La jeunesse est, sans doute, une catégorie sociale à part, qui ressent de manière beaucoup plus aiguë toutes les difficultés fondamentales de la vie d'un certain pays, et qui se voit confrontée à des problèmes spécifiques liés à son entrée dans la vie mûre. Les jeunes gens sont à la fois de jeunes citoyens de chaque pays, dont l'énergie et l'enthousiasme ne sont pas toujours pleinement mis à profit. Leur désir de participer à la vie sociale et politique de leur pays se heurte parfois à différents obstacles. La jeunesse représente un immense potentiel de possibilités, que l'on doit engager de manière créatrice et constructive, à l'échelle locale, pour l'accélération du développement économique, du bien-être ou de la culture de chaque pays, aussi bien qu'à la préservation et à la consolidation de la paix et de la sécurité mondiales, fait particulièrement important dans la situation internationale actuelle. Ce sont justement ces aspects liés à la vie de la jeune génération, à ses aspirations et à son engagement, qui se trouvent pleinement reflétés dans la devise de l'Année Internationale de la Jeunesse — « Participation, Développement, Paix ».

Soulignant l'importance fondamentale de cette décision de l'Assemblée Générale de l'O.N.U., il convient d'observer la possibilité qu'elle offre, d'une part, pour attirer l'attention à la communauté internationale sur les difficultés spécifiques de la jeunesse, qui sont, certes, différentes dans les divers pays, mais se manifestent, pratiquement, dans le monde entier, et, d'autre

part, sur la nécessité d'un engagement plus marqué de la jeune génération dans le règlement des problèmes fondamentaux de l'époque contemporaine. Me référant à la proclamation, par l'O.N.U., de l'Année Internationale de la Jeunesse, je veux souligner le rôle de pionnier de la Roumanie qui, dès le début, a joué un rôle important dans les préparatifs en vue de l'Année, de même que sa contribution à l'élaboration du programme définitif de celle-ci.

Sur le plan international, le rôle fondamental est détenu par la collaboration entre les jeunes de différents pays, collaboration qui peut conduire à la compréhension et à l'amitié entre les jeunes gens et contribuer à la consolidation de la paix et de la sécurité. Nous avons, à cet égard, une expérience extrêmement précieuse, représentée par les échanges qui ont lieu chaque année, à une échelle de masse, entre les jeunes Polonais et les jeunes Allemands de la République Démocratique Allemande. J'estime également que la tradition des festivals de la jeunesse y apporte une preuve de plus, et le fait que c'est justement cette année-ci que, sous la devise « Pour la solidarité anti-impérialiste, la paix et l'amitié », se tiendra à Moscou le XIIe Festival Mondial de la Jeunesse et des Étudiants revêt, de ce point de vue, une importance considérable.

De sérieuses différences se manifestent dans l'arène internationale dans l'approche et la compréhension des problèmes de la jeunesse et dans l'identification de solutions susceptibles de mener au règlement de ces différences. Nous sommes d'avis que la jeunesse et ses problèmes sont une partie intégrante de chaque société et de l'ensemble des difficultés auxquelles celle-ci se trouve confrontée, de même que les problèmes les plus importants du développement social, économique ou culturel de chaque pays sont aussi les problèmes de la jeune génération. Etant donné la situation internationale actuelle, si compliquée, le problème cardinal est la lutte pour la paix, la suspension de la course aux armements et la promotion de la collaboration internationale. C'est ce qui définit, d'ailleurs, l'avenir et les chances de la jeune génération de nos jours. De là aussi, l'engagement de la jeunesse même dans la lutte pour la paix et le désarmement, toujours plus manifeste dans tous les pays. À notre avis, l'avenir pacifique doit être édifié dès aujourd'hui, par un programme d'éducation des jeunes dans un climat de compréhension à l'égard d'autres peuples, de collaboration internationale et de paix.

En ce qui concerne notre propre programme dans le cadre de l'Année Internationale de la Jeunesse, nous nous occupons de l'éducation de la jeune génération de notre pays dans l'esprit de la paix et de la compréhension mutuelle, sans perdre de vue l'importance que ces mots revêtent pour nous autres Polonais, qui avons perdu dans la Seconde Guerre mondiale 6,5 millions de vies humaines, dont deux millions d'enfants et de jeunes. Nous avancerons des propositions et soutiendrons, à l'avenir également, toutes les propositions de nature à garantir le développement pacifique de tous les pays, car seule la paix peut assurer le progrès et le développement des pays du monde.

Saara-Maria Paakkinen,
président du Comité pour l'A.I.J. de Finlande

L'initiative de la Roumanie concernant la proclamation, sous les auspices de l'O.N.U., d'une Année internationale consacrée aux problèmes de la jeunesse présente une grande importance pour la jeunesse du monde. Dans notre pays, la Finlande, les jeunes ont accueilli avec satisfaction cette idée que l'année 1985 leur appartienne ; cela prouve qu'ils s'attendent à une amélioration de leur situation.

Du point de vue de la Finlande, l'accent devrait porter sur les actions au niveau national. Chaque nation évaluera la situation de sa jeunesse et s'emploiera à l'améliorer.

Nous ne négligeons pas, cependant, le caractère international de cette année. En Finlande, nous sommes très désireux d'améliorer l'éducation dans l'esprit de l'internationalisme et de la paix, afin d'insufler aux jeunes le désir authentique de venir en aide aux nations et aux jeunes qui se trouvent dans une situation moins favorable. Nous avons élaboré un matériel d'éducation pour la paix qui sera utilisé dans l'activité des écoles. Nous avons proposé que dans les écoles soient initiées des activités expérimentales et de recherche en vue d'une éducation internationaliste et pour la paix, du développement des méthodes éducationnelles applicables dans les écoles et de l'élaboration de matériels qui correspondent aux méthodes de travail et d'éducation de l'école respective. Nous estimons que l'éducation pour la paix devrait constituer une partie intégrante du système éducationnel. Nous avons proposé, en outre, la création de formes de préparation des futurs professeurs dans le domaine de l'éducation pour la paix, dans certains collèges et universités. Tout cela, ainsi que d'autres aspects, ont été pris en considération dans le cadre de notre plan d'activité pour marquer l'A.I.J., intitulé « Considérant la perspective de l'avenir ». Le désir de notre comité est que l'A.I.J., qui a fait des débuts si prometteurs, ait pour résultat la stimulation de la jeunesse, l'intensification de son activité, la liquidation des abus et une meilleure compréhension entre les citoyens de différents âges.

Shin Kanemaru,
secrétaire général du Parti Libéral-Démocrate du Japon

Nous estimons que l'Année Internationale de la Jeunesse s'avère particulièrement importante, étant donné qu'elle fait croître l'intérêt pour les conditions de l'intégration sociale de la jeunesse, dont elle stimule la participation au processus du développement social. Dans ce contexte, nous espérons que la jeunesse deviendra consciente du rôle et des tâches qui lui reviennent et qu'elle contribuera au développement national et social, ainsi qu'à la promotion de la paix mondiale.

La condition de la jeunesse diffère d'un pays à l'autre, sous rapport politique, aussi bien que social ou culturel. D'où, selon nous, la difficulté de définir très exactement ce que l'on devrait entreprendre afin d'en améliorer le statut économique et social. Il serait plutôt désirable que des mesures appropriées soient prises dans chaque région, en fonction des conditions nationales spécifiques.

Tout en mettant l'accent sur les activités déployées au niveau national, le Japon coopère aussi activement dans le cadre des Nations Unies, où il participe au Comité Consultatif pour l'A.I.J. et à la préparation de la Conférence mondiale pour l'A.I.J. Notre pays apporte, en outre, sa contribution au Fonds de l'O.N.U. pour l'Année Internationale de la Jeunesse.

En ce qui concerne les activités déployées par la Roumanie, bien que nous ne soyons pas en mesure de porter des jugements très précis, nous apprécions les efforts fournis par ce pays dans la direction de la promotion de la cause de l'Année Internationale de la Jeunesse.

Hiroshi Tachiki,
président de la Commission Internationale du Comité Central du Parti Communiste Japonais

L'année 1985 marque non seulement le 40e anniversaire de la fin de la Seconde Guerre mondiale, mais aussi, surtout pour le peuple japonais, la commémoration du lancement, il y a 40 ans, par les États-Unis, de la bombe atomique sur les villes de Hiroshima et de Nagasaki.

Aujourd'hui, la situation internationale est devenue très tendue, dans les conditions où la menace de la guerre et le danger d'une guerre nucléaire semblent de plus en plus aigus. Par ailleurs, la crise économique mondiale continue depuis longtemps, de même que la faim, dans beaucoup de régions du monde, le chômage dans les rangs de la jeune génération. L'éducation des jeunes et différents problèmes liés à la culture et au niveau de vie sont devenus plus sérieux que jamais.

Nous estimons qu'il existe, au niveau international, deux grands objectifs communs qu'il nous faut réaliser afin que la jeunesse du monde voie s'ouvrir devant elle une perspective lumineuse et qu'elle puisse consacrer son activité à la cause du progrès et du développement.

Un de ces objectifs est la paix du monde, destinée à préserver l'humanité du danger de l'anéantissement par une guerre nucléaire.

L'autre objectif est la lutte pour la réalisation intégrale de l'indépendance nationale des pays et des peuples affectés par les aggressions et le respect du droit de chaque nation à l'autodétermination.

Nous nourrissons la conviction que la jeunesse du monde mettra pleinement en valeur sa grande énergie dans la lutte historique pour l'élimination des arsenaux nucléaires.

Pour que l'Année Internationale de la Jeunesse porte réellement des fruits et qu'elle ne représente pas seulement une campagne temporaire, il importe de faire, dans chaque pays. des pas concrets dans la direction de l'amélioration du statut politique et économique des jeunes, de l'élargissement et de la consolidation de leurs droits démocratiques.

Nous savons que la Roumanie socialiste a obtenu des résultats excellents dans le domaine de l'éducation et de l'assistance médicale, garantissant aux jeunes ouvriers des droits et de l'assistance dans le déroulement d'activités culturelles et sportives, et qu'elle est en outre très active dans la lutte pour la paix du monde et pour des relations internationales équitables.

Manuel Fraga Iribarne,
président du parti l'Alliance Populaire d'Espagne

Nous attachons beaucoup d'importance au fait qu'une institution internationale de la taille de l'Organisation des Nations Unies a décidé de proclamer l'année 1985 — Année Internationale de la Jeunesse. C'est là reconnaître qu'aujourd'hui les gouvernements du monde entier sont tenus d'accorder plus d'attention aux jeunes. À notre avis, la devise « Participation-Développement-Paix » exprime trois aspirations très importantes des jeunes. L'initiative de la Roumanie est très intéressante et digne de l'appui international. La Roumanie s'est montrée intéressée aux thèmes qui concernent les jeunes du monde entier.

José Ramón Machado Ventura,
président du Comité national de Cuba pour l'A.I.J.

L'humanité contemporaine continue de vivre dans une profonde crise économique, qui va s'accentuant sans cesse dans les pays sous-développés ou, comme on les appelle encore, les pays du « tiers monde ». Un immense décalage sépare, de nos jours, les pays sous-développés des pays développés. La faim, la misère, les maladies, l'inégalité sociale sont des exemples éloquents des conditions dans lesquelles vivent les peuples exploités et opprimés. Des milliers de jeunes des pays du soi-disant « tiers monde » ne savent ni lire ni écrire, et ne peuvent suivre des cours supérieurs, faute de professeurs, d'écoles et de conditions d'étude élémentaires. Il en résulte qu'on ne saurait séparer la question de l'éducation et de la culture de la situation socio-économique dans laquelle se trouve le monde sous-développé.

Une autre question qui aggrave la situation de la jeunesse non seulement dans les pays sous-développés, mais aussi dans les pays capitalistes développés est le chômage et le chômage partiel, quand des millions de jeunes ne travaillent pas, ou ont des emplois mal rémunérés. Il est également

nécessaire que, dans le cadre de l'A.I.J., on milite pour les droits des jeunes femmes, contre les discriminations dont elles font l'objet.

Dans un monde où l'on assiste à de pareilles injustices, d'immenses ressources sont dépensées pour les armements. Avec ce qu'on a accumulé jusqu'à présent en matière d'armements, l'humanité pourrait être anéantie plusieurs fois. Dans le contexte de l'inquiétante escalade générale des armements, l'accroissement des dépenses militaires dans les pays sous-développés représente un motif sérieux d'alerte, compte tenu, surtout, des problèmes économiques et sociaux extrêmement graves auxquels ces pays sont confontés à notre époque.

C'est pourquoi, face à cette permanente menace, il importe de lutter inlassablement pour sauvegarder l'humanité de sa propre destruction. La lutte pour la paix, pour un avenir heureux des jeunes est et restera une tâche permanente et primordiale aussi bien pendant cette Année Internationale de la Jeunesse, que dans les années à venir.

Yannaki D. Potamitis,
membre du Secrétariat du Conseil Cypriote pour la Paix

L'initiative de la Roumanie s'avère, indiscutablement, très importante, et cela d'autant plus dans le contexte de l'actuelle situation internationale tendue, où la jeunesse doit exercer son rôle dans le maintien de la paix — une prémisse ou, plus exactement, la prémisse fondamentale du développement et du progrès, deux desiderata de la plus grande importance pour les jeunes du monde entier.

La mise en œuvre effective de cette initiative, de même que de la devise de l'A.I.J. — « Participation, Développement, Paix » — réclament l'unité d'action au niveau international. Nous sommes d'avis que cette devise, qui réunit le large consensus des forces démocratiques de la jeunesse, par delà les différences d'origine, d'orientation politique et de système social, est capable de conduire à l'unité nécessaire afin de promouvoir les objectifs de cette initiative. Parallèment à l'unité d'action pour l'atteinte de ces objectifs, il sera possible de réaliser l'unité en ce qui concerne d'autres problèmes, tout aussi importants pour la jeune génération de chaque pays — éducation, culture, garantie des emplois et création de nouveaux emplois, amélioration de l'assistance sociale, sport etc.

La jeune génération contemporaine est confrontée d'une manière plus aiguë que les générations antérieures au risque d'être exterminée. C'est pourquoi la question essentielle est pour elle de prévenir la guerre et de préserver la paix.

Dans ces conditions, l'activité déployée par la Roumanie dans la direction d'une contribution croissante de la jeunesse au processus de développement national et à la vie internationale en général est, de notre point de vue, méritoire et nécessaire dans le contexte de l'édification d'un monde meilleur sur notre planète.

Juan Carlos Dante Gullo,
membre de la direction de la « Jeunesse peroniste » d'Argentine

Nous jugeons bien venue la possibilité de participer à cette action, propre à faciliter l'approche des questions auxquelles nous autres jeunes sommes confrontés dans l'actuelle situation internationale difficile, de même que des perspectives d'un avenir que nous désirons meilleur. Nous sommes conscients du fait que la démarche vers la paix mondiale s'étaye sur le droit des peuples à l'autodétermination, qui doit prendre la place de l'agression, sur des relations internationales fondées sur la justice et l'équité. Nous envisageons le développement non pas comme une simple introduction des nouveaux acquis techniques et scientifiques, mais comme le résultat de l'accession des nations à l'indépendance et à la souveraineté économique, des interdépendances et de la coopération entre les peuples, qui font un front commun contre la pénétration et la domination impérialistes.

Nous estimons que l'une des perspectives importantes, du moins en ce qui concerne les problèmes de la jeunesse latino-américaine (mais aussi des autres pays du tiers monde) est d'identifier des solutions pour la grave détérioration économique, qui affecte les États respectifs sous l'effet de la crise mondiale, des politiques protectionnistes des grandes puissances, de la course aux armements, de la dépendance technologique et de la situation critique de la dette extérieure, autant d'éléments qui paralysent nos économies et empêchent l'intégration économique, sociale et culturelle des masses populaires et, en particulier, de certains domaines qui concernent les jeunes. De même, nous sommes d'avis qu'il convient d'orienter les efforts des jeunes vers la mise en place d'un nouvel ordre international, équitable, où ces problèmes aigus, qui affectent la majeure partie de la population mondiale, soient abordés dans l'ordre de priorité et d'urgence que cette situation réclame, par l'intermédiaire de mécanismes économiques et d'accords politiques propres à concerter les efforts des pays affectés.

Nous sommes d'avis que la jeunesse roumaine apporte une contribution majeure à la vie politique et professionnelle. Dans une situation internationale où, dans les pays capitalistes développés, les jeunes tombent victimes des guerres d'agression, d'une propagande néfaste menée par la société de consommation et des manifestations pseudo-culturelles (auxquelles s'ajoutent les fléaux sociaux de l'alcoolisme et des drogues) et où, en Afrique, on rencontre des phénomènes de marginalisation sociale, de misère, d'analphabétisme et de persécution politique, nous sommes extrêmement intéressés à l'expérience de la société roumaine sur la voie propre de développement qu'elle a choisie, et qui permet la mise en valeur et l'utilisation harmonieuse des énergies humaines et l'exploitation rationnelle des ressources naturelles. Nous estimons que la jeunesse roumaine joue un rôle politique important dans le cadre du mouvement mondial de jeunesse.

La Conjonction Brâncuşi-Modigliani

Il arrive parfois que la renommée de certains artistes est à tel point chargée de légendes qui prolifèrent tout naturellement après leur mort, que leur existence historique se voile d'incertitudes. Si cela est moins vrai dans le cas de Constantin Brâncuşi, ceci devient exemplaire dans celui d'Amedeo Modigliani. Et les efforts fournis par sa fille, Jeanne Modigliani [1], afin de dégager la vérité du tissu de mystifications, aggravées par les inhérentes confusions de mémoire, n'aboutirent pas toujours aux éclaircissements souhaités.

La collaboration entre Modigliani et Brâncuşi fut considérée, trop longtemps peut-être, d'intérêt mineur, et on lui attribua une signification plutôt préliminaire, l'artiste livournais ayant été et continuant à être apprécié surtout comme peintre et dessinateur, son activité de sculpteur demeurant en général ignorée, situation favorisée par le peu d'œuvres conservées [2]. Ce sont là des circonstances qui augmentent encore la difficulté de reconstituer l'une des rencontres significatives qui eurent lieu dans le domaine de l'art.

Le témoignage le plus complet et le plus évocateur à ce sujet est celui de Peter Neagoe, écrivain américain d'origine roumaine et fidèle ami de Brâncuşi. Son roman-chronique, *Le Saint du Montparnasse* [3] fondé sur des événements réels, saisit la vérité des rapports psychologiques, en dépit de ses digressions, romancées ou pas, du mixage pratiqué, pour les portraits de femmes surtout, ou des noms chiffrés dont il fait usage, sauf pour les personnalités dont la célébrité rend impossible toute discrétion littéraire.

La rencontre des deux artistes eut lieu par l'intermédiaire du docteur Paul Alexandre — d'origine roumaine lui aussi — l'un des partisans les plus dévoués de Modigliani. Les informations concordent là-dessus, même si des contradictions apparaissent quant à la date, pour laquelle les opinions varient entre 1907 et 1909. L'année 1909 est néanmoins unanimement acceptée comme celle de la collaboration artistique des deux créateurs, ignorés à l'époque, sauf par la bohème parisienne. Il semble qu'en 1907, lors du Carnaval, Modigliani fit irruption dans l'atelier de Brâncuşi en compagnie d'un bruyant groupe « bachique ». Costumés de peaux de léopard, affublés de barbes postiches et le visage peint, les noceurs auraient burlesquement proclamé le sculpteur roi-pâtre des Balkans et l'auraient porté en triomphe sur les boulevards de Paris.

Une photo de 1906, année de son arrivée dans la métropole, montre Modigliani dans l'épanouissement de sa force de séduction, qui suscite, même rétrospectivement, des exclamations admiratives. L'image révèle la pureté marmoréenne du front encadré par la masse sombre de la riche chevelure, l'arc des sourcils fermement dessiné, ombrage des yeux pleins d'une suave sensualité, en accord avec la voluptueuse sinuosité de la bouche. Ces traits d'une suprême harmonie dissimulent sous les apparences d'une beauté apollinienne, digne du ciseau d'un Grec antique, une pétulance dionysiaque.

Un charme encore intact que les ravages de la phtisie, de l'éthylisme ou de la drogue, ne parviendront pas à éteindre complètement.

En 1909, Modigliani était âgé de 25 ans et Brâncuşi de 33 [4]. C'est d'un dessin de Modigliani que nous connaissons l'aspect du Roumain à ce moment: un front pur surmonté d'une tignasse en désordre de cheveux raides, d'un noir de jais, le regard perçant coulé entre les paupières dont la ligne courte est taillée en amande sous des sourcils obliques, le nez sculptural aux racines puissantes, la bouche sensuellement arquée dominant les lignes de la barbe qui définissait par contraste un visage que l'on disait faunesque. C'est possible. Mais son expression était profondément méditative, respirant une force volitive repliée sur soi-même et se manifestant par un laconisme tranchant. De petite taille, mais bien bâti, Brâncuşi était robuste comme un forgeron ou un charpentier. Il avait le type d'un paysan montagnard, des muscles vigoureux et une santé inébranlable. Solide comme un roc, Brâncuşi offrait un contraste frappant avec l'Italien qui était haut de taille. Chez le dernier, une vigueur apparente, que lui valait son allure imposante, cachait une constitution fragile. Derrière son élégance *tutta toscana*, une secrète langueur le minait, qui lui faisait réciter avec une douceur tragique les tercets de Dante et *Les Chants de Maldoror* de Lautréamont, dont il ne se séparait jamais. Il était, par ailleurs, poète, lui aussi à ses heures, tandis que Brâncuşi s'exprimait en langage aphoristique, avec un penchant pour la philosophie — pour la pensée orientale notamment (celle de Bouddha, de Lao-Tseou, ou de Milarépa) —, mais cultivant surtout une sagesse pragmatique issue de son origine et qui dictait également son comportement. D'une sobriété stoïque, recréant, même dans l'ambiance parisienne, la simplicité d'une vie quasi-pastorale, Brâncuşi évitait les excès de toutes sortes, à une exception près — celui d'un travail acharné qui polarisait toutes ses forces vers l'unique but de la création. En proie à une sorte d'avarice salubre qui lui interdisait de se dissiper, il cédait difficilement aux tentations, mais s'il décidait de le faire, c'était d'une manière totale. La sobriété obstinée du sculpteur rustique de Gorj contrastait avec la beauté princière du Livournais noctambule, constamment assailli par le tourbillon des tentations auxquelles il succombait comme poussé par le démon de l'autodestruction. Le Roumain était un être diurne par excellence, travaillant au besoin du matin au soir, s'efforçant de découvrir la vérité intérieure que le méridional cueillait avec l'amère désinvolture d'un chérubin damné dans les tréfonds des paradis artificiels. La main de Brâncuşi empoignait avec fermeté le ciseau, elle épousait spontanément le manche du marteau, tandis que les doigts effilés de l'autre serraient nerveusement la chemise à dessins en peau fine couleur d'azur, ou s'ouvraient avec prodigalité aux voluptés citadines.

Tempérament poétique et versatile, mais fidèle à son art, tout comme à sa passion pour l'absinthe et le haschisch, Modigliani tenta d'y convertir son ami qui, par ailleurs, ne dédaignait ni la bonne chère ni le vin rouge ni l'érotisme. Mais, s'il le voulait, il était parfaitement capable de se priver de tout, pour vivre en ascète, en homme épris d'ordre et d'une sagesse poussée jusqu'à l'austérité. De son côté, Brâncuşi avait lui aussi tenté la conversion

en sens inverse, avec l'espoir de voir Modigliani se soustraire à sa sensualité dévorante. D'une part, l'intensité de la pensée, de l'autre, l'intensité du vécu — engendrant chacun à sa manière d'extraordinaires fruits d'art, monde où eut lieu leur rencontre sans réserves, en dépit des différences tempéramentales, des dissensions que seule apaisait leur mutuelle aménité.

Brâncuşi avait déjà réalisé à l'époque quelques-unes de ses premières œuvres capitales: *Le Baiser, La Sagesse de la terre* (1907—1908) et *Le Sommeil* (1906—1908), première variante de *La Muse endormie.* À la même époque que Derain *(L'Homme accroupi,* 1907), il revenait à la pierre et à la structure de bloc, abandonnant, avec l'atelier de Rodin, le modelage en terre glaise ou en cire. Ses formes cubiques, rappelant l'hermétisme de la statuaire égyptienne, inauguraient le protocubisme. Modigliani en fut profondément impressionné et décida de renoncer à la peinture pour travailler dans l'atelier du numéro 154 de la rue Montparnasse, à proximité de la Cité Falguière, où il habitait.

Leur consensus artistique se fondait sur des principes communs, dont le premier était qu'il fallait attaquer directement la pierre et sculpter dans le matériel définitif. Au lieu de modeler le volume par des rajouts *(via da porre),* ils le dégageaient par l'élimination du matériel *(che si fa per forza di levare).* Le procédé était contraire à celui de Rodin, modeleur par excellence, qui fondait son art sur le principe de la forme active spatio-dynamique. L'extraversion du volume ouvert accentuée par le relief vibrant des surfaces aux jeux d'ombres et de lumières, s'empare de l'espace environnant auquel l'œuvre emprunte sa mobilité intérieure. Le calme classique préconisé par Maillol visait le rétablissement par la cessation de l'expansion plastique simultanément avec la revalorisation du bloc.

Brâncuşi était allé plus loin, ouvrant un nouveau cycle de la sculpture, à partir d'une simplification et d'un approfondissement de l'idée. Conception à la fois réductrice et quintessenciée, laconiquement définie: « L'Art n'est pas une évasion de la réalité, mais l'envol dans une réalité nouvelle ».

L'exposition de Nadelmann (1909), qui avait ébloui Modigliani et pas seulement lui —, avec des décompositions sphéroïdales et ses structures à géométrie rhomboédrique, avait intrigué Brâncuşi. La sculpture du beau Polonais blond dont l'éphémère célébrité devait se perdre au-delà de l'Océan, avait à tel point fait sensation que Matisse, agacé, avait suspendu à la porte de son atelier un petit écriteau: « Il est interdit ici de parler de Nadelmann». Bien que troublé lui aussi, Brâncuşi reprochait à Nadelmann la facture strictement extérieure de l'innovation, l'automatisme formel. Peter Neagoe reproduit, ou invente — *se non è vero, è molto ben trovato* —, les paroles adressées par Brâncuşi à Modigliani: « Je suis à la recherche d'un monolithe doué de vie. Il est impossible d'exprimer quelque chose de réel en imitant des surfaces extérieures. Le réel, c'est l'essence; si l'on parvient à se l'approprier, on aboutit à la simplicité ». Il rejette l'anthropomorphisme littéral et le réalisme psychologisant. Cependant, quelque poussée que soit chez lui la stylisation, il n'abolit pas les lois anatomiques fondamentales. Remplacé par le sentiment de l'universalité, dont le support est l'idée de permanence,

le flux sensitif se dissout avec l'instantané de la réflexion. Le but qu'il se propose nettement depuis lors est de réaliser l'expression-archétype, par l'épuration au maximum du signifiant symbolique, réduit à l'idée. Le revirement qu'il opère de la forme particularisée à la généralisation souveraine, de l'expression explicite à la suggestion, de l'évidence matérielle à la métaphore plastique, fut facilité par l'infiltration de l'art extrême-oriental, de l'art nègre notamment, phénomène attribué aux Fauves et survenu entre 1904 et 1907. C'est sous cette influence, que Picasso — soit dit en passant Brâncuşi et Picasso se détestaient, ce dernier n'aimant guère Modigliani non plus — devait peindre ses célèbres *Demoiselles d'Avignon* (1907) qui introduisaient le cubisme analytique en peinture.

Moins intéressé par les sculptures polynésiennes et congolaises, Modigliani se sentait attiré par les masques de style Baulé de la Côte-d'Ivoire. Mais sa stylisation est plus raffinée, comportant l'allongement du visage aplati, le nez typique en trompette — qu'on retrouve ultérieurement dans sa peinture — et une petite bouche. Son hiératisme est sensuel, rappelant l'art hellène et l'art khmer. Évitant l'expressionnisme archaïsant, Brâncuşi ne retient que la facture d'ensemble de l'art africain. Il invente une morphologie nouvelle, que Goldwater [5] considère plus géométrique et plus abstraite que celle du langage des modèles exotiques, jamais calqués par Brâncuşi. La liberté de la réinterprétation est régie par une sélectivité à motivations strictement personnelles, qui déterminent une orientation vers l'esprit élémentaire, ancestral. La tendance archaïsante suit chez Brâncuşi la quête plus subtile d'un art conceptuel où forme et idée plastique se superposent, ayant pour point de départ le filon du mythe autochtone. On reconnait aisément dans son œuvre le rôle joué par les sédiments folkloriques roumains. *La Négresse blanche* (1924) et *La Négresse blonde* (1926) sont des ouvrages tardifs, dont le caractère tridimensionnel est en contraste avec la tendance bidimensionnelle des têtes de Modigliani; mais on y retrouve la même sublimation qui exclut le pittoresque descriptif.

Ce qui fascine Modigliani chez Brâncuşi, c'est l'unité monolithique de la représentation, la structure hermétique du bloc compact, la contraction des plans dans un périmètre rigoureux qui met en évidence l'architecture globale, en dépit des détails indiqués par de sommaires incisions linéaires. À son tour, l'artiste roumain admire chez le Livournais l'expressivité de l'ovale des visages et l'ondoiement des courbes allongées où le souvenir de la suavité de Botticelli et la *dolcezza* sienoisse sont converties en une fruste austérité. La sensualité épanouie du *Torse fragmenté* (1909), la langoureuse inflexion de *Narcisse* (1910), l'ineffable rêve de la *Muse endormie* (1910) ou le *Prométhée* (1911), décrivant des ellipses parfaites, ne sont pas étrangers à l'art de Modigliani.

Modigliani oscille entre la structure cubique et la souplesse des verticales. Quoique ami d'Archipenko et de Lipchitz, il n'adhère pas à un langage dynamique qui, tout en conservant intactes les lignes de forces, introduit le vide comme expression de l'antivolume. Il demeure fidèle au constructivisme méditatif dans sa sculpture, qu'il cesse pourtant de pratiquer à partir

de 1915. Mais, il ne cessera de considérer la sculpture comme son authentique vocation et ne l'abandonnera que contraint par la pauvreté et la maladie[6]. Ses *Cariatides* (1914), d'une opulente sensualité dans leur sinueux accroupissement, n'ont rien de commun avec la *Double cariatide* (1909) de Brâncuşi, ni avec celle que ce dernier réalise en 1915.

Ce qui a survécu aux diverses pertes ou à ses propres exigences[7] se résume à 25 ouvrages, auxquels Zadkine reprochait ce « jamais fini » issu en dernière analyse de la schématisation expressive. Brâncuşi et Modigliani ont continué de se voir sporadiquement aussi après 1915. Fidèle à une amitié également riche en ombres et lumières, le Roumain accompagnait en janvier 1920 son ami italien sur son dernier chemin vers le Père-Lachaise.

VIORICA GUY MARICA

NOTES

(1) Jeanne Modigliani, *Man and Myth*, New York, 1958; *Modigliani sans légende*, Paris, 1961; édition originaire: Florence, 1958, suivie, toujours en 1958, par celle de Milan.

(2) Les expositions consacrées à des peintres-sculpteurs (Le Musée d'Art moderne, Paris, 1949; Curt Valentin, New York, 1951) ainsi que le substantiel article d'Alfred Werner *(Modigliani as a sculptor*, dans « *The Art Journal* », 1960, XX, 1, pp. 70—78), auquel fit suite la monographie *Modigliani* (Cologne, 1968) ont attiré l'attention sur l'œuvre sculpturale du peintre, qui n'avait été abordée jusqu'alors qu'occasionnellement et succinctement.

(3) *The Saint of Montparnasse*, Philadelphia/New York, 1965

(4) Modigliani naquit en juillet 1884 et Brâncuşi en février 1876; la différence d'âge entre eux ne pouvait donc être d'une décennie comme l'affirme Peter Neagoe et d'autres exégètes après lui.

(5) Robert Goldwater, *Primitivism in Modern Art*, New York, 1938, réédité en 1966.

(6) Modigliani se procurait des blocs de pierre dans les chantiers de Montparnasse qu'il devait souvent transporter tout seul. C'est pourquoi les dimensions de ses sculptures varient de 50 à 60 centimètres. Elles étaient aussi difficilement vendables et exigeaient un effort physique que sa santé précaire lui interdisait de plus en plus. Sans parler de la poussière que devaient inhaler ses poumons gravement atteints par la tuberculose.

(7) On dit qu'en 1909 ou 1911/12, lors d'une visite à Livourne, Modigliani aurait jeté dans le Canal des Hollandais certaines de ses sculptures dont la qualité ne le satisfaisait pas. Le dragage entrepris immédiatement après la guerre ne donna pas de résultats; celui de l'été 1984, entrepris à l'occasion du centenaire de Modigliani parvint à ramener à la surface trois œuvres que deux étudiants des Beaux-Arts ont cependant réclamé comme étant des imitations de leur crû.

LIVRES

Le Musée de cire

Le nouveau roman de Dumitru Popescu — essayiste, poète, prosateur — aborde, comme sa trilogie antérieure *Le Poing et la Main*, — le thème de la puissance. Plus exactement, celui de l'impact de la puissance sur des personnages moralement labiles. Le personnage principal du *Musée de cire* — l'auteur suggérant par ce titre justement l'absence d'authenticité de telles existences — est le jeune ingénieur Sergiu Harnagea, très doué du point de vue professionnel, devenu rapidement le directeur général d'un trust industriel. Cependant son ascension n'est pas due tant à ses qualités professionnelles, pourtant réelles, qu'à son comportement, qui réprime toute initiative (la sienne propre comme celle des autres) et se sert de son intelligence comme d'un instrument lui assurant une adaptation confortable et encourageant son carriérisme. Sergiu semble être devenu un homme heureux, entouré à son bureau du servilisme de ses subalternes et jouissant, chez lui, de l'amour à teinte ménagère de Despina, son épouse orgueilleuse, uniquement occupée à stimuler son ambition et à lui offrir des instants de détente en compagnie de soi-disant amis prêts à l'aduler.

Les scènes d'ambiance familiale où l'on voit le puissant Harnagea, après une journée de travail « épuisante », recevoir, en robe de chambre et pantoufles, avec la vague méfiance que lui dicte son intelligence aiguisée, mais comme chose due au « chef de tribu », les louanges excessives, débitées selon un scénario bien réglé et tacitement accepté par les invités, constituent des pages anthologiques d'anatomie de l'adulation et de la perfidie. Les portraits des adulateurs se réalisent à travers leurs répliques et grâce aus réflexions du monologue intérieur de Harnagea. Voici cependant que, lors d'un voyage d'agrément, la rencontre de Rex, un ami de jeunesse, va ébranler l'équilibre du personnage, lui donner un goût amer qu'il ne peut s'expliquer pour l'instant, produire une fissure dans l'armure de l'invincible Harnagea. Désormais, en dépit des efforts qu'il fait pour s'en défendre, conjugués à ceux de Despina, Sergiu va découvrir, de plus en plus désespéré, la vanité de son existence, le fait que, pour avoir sans cesse ajusté sa personnalité en fonction des conjonctures, il n'arrive plus à se reconnaître lui-même. Il va tenter, pensant récupérer l'équilibre perdu, de ressusciter ses années de jeunesse (jeunesse agitée, mais authentique et honnête), pour procéder ensuite à une radiographie minutieuse de sa vie présente, en vue de déceler les facteurs qui ont produit la cassure. C'est alors que Harnagea découvre qu'il est un vaincu, qu'il a étouffé les élans de sa jeunesse en acceptant et même en perfectionnant la formule du « succès » de Despina. Il lui est impossible de retrouver l'authenticité du jeune d'antan, mais, en revanche, le personnage qu'il est devenu lui semble odieux. À partir de ce moment, ses subalternes serviles d'hier changent eux aussi brusquement d'attitude et, au nom de la dignité et des principes, l'accablent de reproches pour des fautes qu'ils jugeaient auparavant des vertus sublimes. Au fond, l'histoire ne fait que se répéter: c'est par de tels procédés que Sergiu avait posé les jalons de son ascension. Il accepte la leçon avec une tristesse naturelle, car elle lui fournit une preuve de plus de l'inanité de la vie qu'il avait menée, mais finit par trouver, à la suite d'une autoscopie lucide, la force de se détacher de la place qui lui était réservée dans le musée de cire, de refuser, enfin, le confort offert par la puissance et de refaire sa vie, comme le suggère le final du roman, sourd cette fois aux tentations du carriérisme. Il abandonne son poste de directeur et renonce à Despina (déçue par la vulnérabilité de sa création), s'efforçant de renouer le fil de la continuité. Le roman s'achève par la description de cette première option dans la vie du personnage.

Mais, parallèlement au drame de Harnagea, le roman décrit aussi celui de Despina. Tandis que Sergiu finit par prendre conscience d'avoir vécu le drame de sa propre aliénation, Despina demeurera une figure du « musée de cire » des existences dévoyées. Le processus de réification du personnage, inconscient de l'impasse, n'est observé que par le lecteur.

De la passion romantique de son amour pour Sergiu ne subsiste, peu à peu, que la routine d'un ménage, la préoccupation de l'achat de meubles rares ou de robes extravagantes, devant correspondre au nouveau statut de la famille. Autoritaire, Despina dicte à Sergiu son comportement,

les gestes du pouvoir, stimule son orgueil, canalise son intelligence dans le sens unique du succès public. Comme une conséquence d'un tel transfert de personnalité, le personnage se vide peu à peu de tout contenu humain, devient une pièce décorative dans le salon familial. Lorsque Sergiu déçoit ses aspirations, s'avérant vulnérable, voire humain, Despina réagit avec violence et menace de le quitter. Les sentiments ont disparu, cédant leur place au seul critère du maximum d'efficience dans la mauvaise direction.

Le livre est de facture moderne, le procédé employé réussissant à amplifier et a nuancer les dimensions du débat éthique. Les trois premiers chapitres nous décrivent un Harnagea tel que le voit le personnage Nicky, un écrivain qui se prépare à écrire un roman dont Sergiu serait le héros. Nicky montre à Sergiu ses premiers chapitres, mais celui-ci, mécontent, entreprend de conter lui-même son histoire, qu'il offre ensuite à Nicky. La narration passe de la troisième à la première personne, interrompue parfois par les interventions explicatives de Nicky. Vus sous des angles divers, les événements acquièrent un relief saisissant et l'histoire de l'aliénation de Harnagea trouve une motivation parfaite sur le plan psychologique.

Le style du livre est celui d'un essai, mais tout danger de monotonie du discours est écarté par la manière dont sont brossés les portraits des personnages secondaires, l'auteur passant de l'eau-forte à la gravure en filigrane avec la plus grande aisance. Au moraliste présent à tout moment dans le texte comme dans le sous-texte, s'est ajouté un fin observateur de la psychologie humaine, dans un roman où les éléments de tension assurent l'intérêt de la lecture.

VALENTIN F. MIHĂESCU

L'Aube de l'art littéraire roumain

Un groupe de chercheurs chevronnés dans le domaine de la littérature roumaine ancienne — I. C. Chiţimia, Virgil Cândea, Stela Toma, Liliana Botez, Gh. Ceauşescu, Nedret Mamut, Mihai Moraru et Cătălina Velculescu — a fait paraître le premier volume d'une nouvelle *Chrestomathie de littérature roumaine ancienne* * avec l'intention d'insister moins sur les aspects linguistiques et philologiques, comme on l'avait fait dans des ouvrages similaires antérieurs, que, pour la première fois, sur les éléments d'art littéraire, leur qualité et leur évolution. L'émancipation de la littérature roumaine date du moment de l'apparition de textes écrits en roumain, mais il n'en est pas moins vrai que même les manuscrits roumains écrits en slavon restent fortement empreints de la pensée autochtone, impact qui se réalise grâce aux adaptations que se permettaient les copistes et les traducteurs d'écrits ecclésiastiques, de ceux aussi qui rédigeaient les documents des chancelleries ou de ceux qui entretenaient un commerce épistolaire.

S'agissant d'une chrestomathie de textes littéraires, les auteurs ont procédé à leur présentation par genres: *Diplomatarium* (actes et lettres), *Littérature canonique*, *Littérature homilétique et polémique*, *Littérature précieuse ou de Cour*, *Littérature laïque et apocryphe* (romans populaires, écrits historiographiques, légendaires et prophétiques), *Littérature versifiée*. Avec sa probité caractéristique, I. C. Chiţimia analyse le caractère des chrestomathies antérieures, mentionnant à tour de rôle, celles publiées par Timotei Cipariu (à Blaj, 1858) Aron Pumnul (Vienne 1862—1865, 4 volumes), B. P. Hasdeu (les deux volumes *Cuvente den bătrîni* (« Propos ancestraux » 1878), Moses Gaster (1891) et Gh. Adamescu (1897), de même que les anthologies plus récentes dues à Alexandrina Mititelu, Iorgu Iordan, Mario Ruffini, Al. Niculescu, Florica Dimitrescu et Ştefan Munteanu. Les textes que nous présente cette nouvelle chrestomathie se caractérisent par leur valeur artistique, depuis la célèbre lettre du boyard Neacşu de Cîmpulung, datant de 1521, jusqu'aux œuvres de Dimitrie Cantemir et de Ioan Neculce (XVIIIe siècle). La chrestomathie comprendra 3 volumes, dont le premier s'achève par des textes datant de la moitié du XVIIe siècle.

* L'Institut d'Histoire et de Théorie littéraires « George Călinescu » de Bucarest. Avant propos du professeur Zoe Dumitrescu-Buşulenga, éditions Dacia, Cluj-Napoca, 1984.

Un riche matériel bibliographique comprend tant les sources du texte choisi que les principales exégèses le concernant. Chaque texte est, en outre, accompagné d'une vaste analyse littéraire et stylistique, qui met en relief les qualités artistiques ayant déterminé les chercheurs à introduire le texte en question dans l'anthologie. Remarquons aussi que les auteurs de la *Chrestomathie* ont procédé à une sélection de textes littéraires provenant de presque toutes les provinces où le roumain était en voie d'affirmation.

Le chapitre réservé à la littérature canonique offre des traductions de textes sacrés — faites à l'exemple des humanistes du XVIe siècle qui avaient entrepris de traduire la *Bible* en entier ou en partie, dans les langues des divers peuples. C'est ainsi que la chrestomathie contient des traductions de psaumes extraits des Psautiers *de Scheiu, de Voronetz* et autres ou de ceux imprimés en 1570 et 1577 par le diacre Coresi et en 1582 par son fils Șerban (la célèbre « *Palia* »* *de Orăștie).* Caractéristique intéressante pour l'appréciation de telles valeurs littéraires: les traducteurs se sont évertués avec beaucoup de talent à trouver des correspondances en roumain des termes originaux, ayant eu recours, pour une bonne part, à la versification folklorique, en langage populaire roumain.

Un autre livre, qui suscita un large écho au sein de la population roumaine, ce fut la traduction de l'italien de l'anthologie de proverbes et exemples connue sous le nom de *Fiore di Virtù* (ou « Fleurs des Dons »), livre populaire laïque publié par Antim Ivireanul en 1700. Les traductions et les manuscrits qui circulaient dans la zone de culture roumaine prouvent que la langue roumaine disposait du potentiel lexical et expressif nécessaire à la transmission d'un contenu philosophique et éthique aussi bien qu'à la narration littéraire.

Le Livre roumain d'enseignements(sermons) du métropolite Varlaam est considéré comme étant la première prose artistique roumaine imprimée en Moldavie, comprenant aussi « les premiers essais de versification cultivée en roumain ». Du point de vue littéraire, Varlaam emploie des procédés d'origine baroque pour exprimer une pensée originale, qui harmonisait le filon humaniste occidental avec la tradition byzantine. Précisons que Varlaam s'est employé par son œuvre à maintenir la foi ancestrale et à consolider la langue roumaine littéraire.

La littérature didactique est illustrée par les textes d'une grande valeur littéraire des *Enseignements de Neagoe Basarab à son fils Teodosie.* Malgré tous les emprunts d'exemples nécessaires pour illustrer sa conception éthique, philosophique et politique, puisés dans des livres populaires de la littérature médiévale, le raffinement stylistique et la vaste culture du voïvode roumain s'y manifestent dans toute leur plénitude.

Nombreux sont les textes de la littérature populaire laïque et apocryphe et de celle historiographique qui constituent tout autant de preuves que la littérature roumaine ancienne était profondément structurée du point de vue stylistique et expressif, qu'elle se trouvait en parfaite concordance avec la production folklorique et formait avec elle un élément important de la matrice culturelle roumaine.

PAUL CARAVIA

* *palia* — livre sacré ancien contenant les textes de l'Ancien Testament *(N.T.)*

Points de vue inédits sur l'art de l'époque de Trajan

Quatre ans seulement après la parution de l'importante monographie consacrée par Eugen Cisek à l'empereur Trajan et à son époque, Mihai Gramatopol reprend le débat sur le siècle dominé par la personnalité de l'*Optimus Princeps*. Le domaine exploré cette fois-ci est sensiblement restreint, l'auteur ne s'occupant que d'un seul aspect, il est vrai essentiel. En effet, le livre de Mihai Gramatopol, *Arta imperială a epocii lui Traian* (« L'Art impérial de l'époque de Trajan », éditions Meridiane, 1984), représente une investigation complète et systématique des problèmes concernant l'art de cette période. Certaines facilités, mais des risques aussi, se rattachent au choix de ce thème. Sous le rapport des risques, il convient de rappeler que bon nombre d'exégètes de renommée mondiale ont abordé l'étude de cette épo-

que, mais sans qu'un dernier mot là-dessus puisse être formulé. D'autre part, et pour des raisons évidentes, l'historiographie roumaine a toujours accordé une attention prioritaire au déchiffrement logique et historique des scènes figurant sur les deux monuments célèbres de l'époque de Trajan, monuments liés de près à l'ethnogenèse des Roumains, le Tropaeum Trajani (situé en Roumanie, en Dobrodja) et la Colonne Trajane de Rome. Dans le sillage de ces recherches, l'ouvrage de M. Gramatopol s'inscrit avec un maximum d'originalité par l'interprétation personnelle qu'il donne à la manière de grouper circulairement les métopes sur le monument dobroudjéen, considéré par l'auteur comme la clef de l'art impérial de l'époque trajane. Nous considérons que, de par sa nature même, le résultat de l'analyse globale y est d'une égale importance sinon supérieur. Complètement libéré de la fâcheuse habitude de la compilation tout comme de la servitude descriptive — tentante dans le cas d'un tel thème notamment —, l'ouvrage se recommande au lecteur avisé par son caractère de synthèse originale, dont la réalisation suppose nécessairement l'assimilation critique d'une vaste bibliographie. Donnant son adhésion motivée à l'une ou l'autre des opinions exprimées, formulant ses propres hypothèses de travail qui le mènent souvent à des conclusions originales, l'auteur s'acquitte scrupuleusement de l'obligation de signaler aussi en dehors de l'état actuel des recherches — la mesure dans laquelle les thèses avancées sont redevables aux prédécesseurs, dont certains furent des figures illustres de la culture roumaine ou universelle. Il le fait parfois avec enthousiasme, d'autres fois avec modération ou avec un serein détachement.

Pourtant, si l'ouvrage acquiert une physionomie tellement à part dans le contexte scientifique national — riche dans ce domaine — et s'il se définit également comme valable sur le plan international, c'est surtout grâce aux substantiels arguments d'ordre esthétique sur lesquels s'appuie le jugement de valeur formulé. Plus d'une fois, et au sujet d'aspects importants, les lacunes de l'information historique sont comblées à l'aide d'éléments circonstanciés selon les critères de l'histoire de l'art et de l'esthétique. Particulièrement intéressant est le point de vue avancé quant au caractère spécifique de l'art impérial de cette époque. La filiation esthétique de cet art, le milieu socio-politique et culturel l'ayant engendré (avec un judicieux accent mis sur le rôle des discrètes options de ce prince d'une lumineuse normalité), les traits dominants de l'art respectif et les raisons de la mise en discussion de certaines pièces importantes, mais dont l'appartenance est douteuse, voilà seulement quelques aspects essentiels dans lesquels M. Gramatopol fait preuve de finesse de jugement, d'un sens aigu de l'observation et d'une subtile connaissance de la matière xaminée. Le livre présente un développement net et naturel, suivant une structure rigoureusement conçue, l'interdépendance des parties parvenant à une unité dépourvue de toute contrainte et qui se fait jour dans la continuité dès idées sur lesquelles repose l'analyse globale. Mentionnons ici surtout l'authentique tenue théorique du IVe chapitre (« L'Art impérial et l'esthétique de l'artisanat »), dont les conclusions se répercutent, en les confirmant, sur certaines thèses énoncées auparavant. Surprenant par sa nouveauté et son audace, le deuxième chapitre, intitulé « Le Tropaeum d'Adamclisi et sa place dans l'art impérial », suscitera probablement de vives réactions au sein des spécialistes. L'auteur considère que les métopes qui revêtaient le Tropaeum dobroudjéen étaient disposées en hémicycle et faisaient écho aux deux guerres acharnées menées par Trajan contre les Daces, disposition en quelque sorte pareille à la « narration » déployée sur la frise continue spiralée de la Colonne de Rome. Persuadé que le rôle du monument était d'inculquer au visiteur antique certains sentiments et idées, M. Gramatopol se propose de déterminer la logique interne ayant régi la succession initiale des métopes et de rendre intelligible un message qu'il présume évident. Parmi les raisons prises en considération, rappelons: la nature à la fois triomphale et funéraire de l'ensemble composé par le mausolée circulaire, Autel et Trophée; l'idée de double façade qui gouverne la conception architecturale et décorative, y compris le caractère symétrique des deux inscriptions à contenu identique du monument; la présence de plusieurs scènes jumelées; les rapports délibérément créés par la manière de placer certaines métopes; la signification intrinsèque de chaque scène

et la relative continuité de la narration dans son ensemble. Au cours de son interprétation, que nous trouvons passionnante, l'auteur apporte des arguments qui se soutiennent et se complètent réciproquement. Voilà, en bref, le schéma développé dans cet ouvrage: l'accès sur la colline où se trouve le monument se fait de l'ouest; le visiteur, supposé lettré, aurait commencé par prendre connaissance du texte de l'inscription où il était écrit que le monument consacré à *Mars Ultor* (Mars le Vengeur) immortalisait la victoire remportée contre la coalition ethnique réalisée et dirigée par Décébale et ses Daces. Puisque le tour du monument suivait un sens direct (c'est-à-dire non rétrograde), le visiteur aurait déchiffré d'abord la narration de l'hémicycle sudique qui, selon M. Gramatopol, contenait des scènes se rattachant à la seconde guerre dace (105—106), guerre achevée par la conquête de la capitale, Sarmizégéthusa, et par l'occupation de la plus grande partie de la Dacie. Enfin, ce visiteur devait, inévitablement, se demander pourquoi la vengeance était nécessaire après une victoire décisive. Il convient d'observer que la réponse se trouve non pas tant dans la suite du tur respectif — puisque les métopes de l'hémicycle nordique suggèrent, dans la rédistribution opérée par l'auteur, toujours une victoire romaine —, mais surtout dans la première guerre dace (101—102), à savoir dans la sanglante campagne de Mésie. Par contre, l'auteur a parfaitement raison de souligner que toute perplexité était dissipée par la lecture, sur l'autel du côté est du monument, de « l'énorme liste des Romains tombés » dans la lutte menée sur le sol dobroudjéen (où la victoire fut remportée, comme on le suppose, au dernier moment, par l'intervention salvatrice d'un énigmatique *praefectus)*.

Nous sommes d'accord sans réserves avec une autre conclusion de l'auteur quant à la manière artisanale dans laquelle est traitée la frise narrative, conforme au rôle et au destinataire du monument. Nous considérons également comme possible l'hypothèse selon laquelle l'artiste qui a conçu la décoration sculpturale aurait été originaire d'Asie Mineure. En ce sens, l'argument reposant sur la comparaison avec le Nymphée milésien nous semble convaincant. Digne d'intérêt est aussi l'observation faite quant à un même type de palmiers figurant, avec discrétion mais parfaitement identifiable, sur la fameuse Colonne Trajane de Rome, aussi bien que sur les créneaux — de manière frappante cette fois-ci — de l'insolite monument dobrodjéen. Les analogies entre les schémas des compositions de certaines scènes figurant sur les deux frises nous semblent moins évidentes et donc insuffisantes pour étayer — autrement que comme une simple hypothèse — l'idée d'un artiste unique qui ait conçu les deux monuments. Par ailleurs, l'auteur souligne lui-même, avec élégante modestie, et plus d'une fois, qu'il ne regarde ses argumentations élaborées autrement que comme autant d'hypothèses soumises à la confrontation et à la vérification de ses collègues spécialistes dans ce domaine. Pour conclure, suggérons qu'il serait bon de traduire cet ouvrage dans des langues de circulation internationale, afin qu'il bénéficie d'une large diffusion et qu'il soit susceptible de provoquer de significatives répliques.

ALEXANDRU CERNATONI

Joyce en roumain

Voici qu'au bout d'une dizaine d'années de labeur assidu, le poète Mircea Ivănescu réussit à offrir aux lecteurs roumains la traduction de l'*Ulysse* de James Joyce, ce roman essentiel, autant que difficile. Cette traduction, publiée en deux volumes aux éditions « Univers » en 1984, donc plus de soixante ans après la parution de la version originale en 1922, inscrit le roumain parmi les très peu nombreuses langues qui ont réussi la performance de transcrire intégralement le texte de Joyce.

Par cette réalisation, Mircea Ivănescu s'élève d'un seul coup au rang des grands poètes-traducteurs roumains, tels George Coşbuc, le premier à avoir traduit en roumain *La Divine Comédie*, George Murnu qui a donné une seconde vie à l'*Iliade* et à *l'Odysée*, Lucian Blaga ou Ştefan Augustin Doinaş, qui nous ont présenté deux versions admirables du *Faust* de Gœthe, pour nous borner à quelques exemples illustres. En fait, même s'il ne nous fallait citer que les chefs-d'œuvre de la prose universelle intégrés aujourd'hui dans le circuit de la

culture roumaine, il nous faudrait présenter aux lecteurs une liste tellement longue qu'on désespérerait d'en voir le bout. Or, c'est justement au cours de l'après-guerre, et surtout depuis la fin des années 50, que l'on peut constater la préoccupation constante et systématique de traduire en roumain les monuments de la littérature universelle — les œuvres intégrales de Shakespeare, Balzac, Tolstoï, Dostoïevski, Dante, Stendhal ou Faulkner, les œuvres capitales de Chaucer ou de Pétrarque, du Tasse, de Villon, de Tchékhov, de Gogol, etc. Pendant des décennies, la production de traductions égala presque celle des œuvres originales, atteignant des chiffres impressionnants, de l'ordre de milliers par an.

Nous avons assisté, par la suite, à une véritable émulation entre traducteurs, lesquels — on peut le dire — ont créé une véritable école roumaine qui a eu la chance de compter des maîtres de notre propre littérature, tels Lucian Blaga, Tudor Vianu, Vladimir Streinu, Constantin Noica, Gheorghe Floru, P. P. Negulescu, Ion Frunzetti, D. D. Roşca et tant d'autres, écrivains et philosophes mais aussi professeurs et théoriciens, provenant des zones élevées de notre culture, et dont les connaissances linguistiques étaient étayées d'une grande rigueur scientifique et d'une vaste culture. Là où un traducteur de métier, de formation strictement philologique était inévitablement voué à l'échec, comme l'ont prouvé nombre de tentatives faites avant la guerre, ces illustres « dilletantes », ont enregistré des succès remarquables. Cette grande génération de traducteurs a eu l'intuition de la nécessité de créer, dans le cadre de la langue roumaine, « un langage littéraire de la traduction », destiné à fixer, en termes suggestifs, mais avec un respect rigoureux des exigences du texte original, des expressions dérivant par voie philologique, expressions pouvant tout aussi bien apparaître d'elles-mêmes au cours de l'évolution naturelle de la langue roumaine. Le langage de la traduction de prose est un artefact, un système linguistique rationnel qui transpose, dans les limites acceptables et vraisemblables de la capacité d'innovation de la langue roumaine et par une heureuse absorption des néologismes, des langages à coloris archaïque ou d'époque, tel, par exemple, celui des salons de l'époque des Lumières, phénomène unique dans l'évolution de notre culture.

Nous nous sommes référés avec prépondérance à ces aspects, car le véritable héros du roman de Joyce — chose tant de fois dite et redite qu'elle est devenue l'évidence même — c'est le langage, tel qu'il est contrôlé par la volonté de l'auteur, Joyce partant de la prémisse que tout moment du flux du temps et de la mémoire, tout effet physique peuvent être redoublés par l'emploi expert du langage, lequel, toujours selon Joyce, ne doit pas être seulement employé, mais peut être aussi inventé.

Ce sont là les problèmes que Mircea Ivănescu a eu à affronter pour établir la variante roumaine du texte de Joyce. Nous nous référons, en ce sens, plus particulièrement, au XIVe épisode du roman *(Deshil Holles Eamus . . .)*, connu aussi sous la désignation de « Bœufs du soleil », où le prosateur irlandais fait l'une des plus sensationnelles démonstrations de virtuosité stylistique dans la littérature moderne. Joyce a rédigé cet épisode en une succession de styles, épousant l'évolution même de la langue littéraire, depuis les textes archaïques et les chroniques latines à la phrase alambiquée, transposée en apparence sans aucune préoccupation d'ordre stylistique, à continuer par les étapes diverses de la cristallisation de la langue (se caractérisant en anglais par les différents styles des écrivains classiques, puis romantiques, puis modernes), jusqu'au *slang* contemporain. La version roumaine, confessait Mircea Ivănescu, s'est efforcée d'épouser aussi fidèlement que possible cette succession, afin de ne rien perdre des nuances infinies du texte original, et cela surtout après les premières pages où la syntaxe grossière des chroniques médiévales anglo-saxonnes (rédigées en latin et traduites par Joyce en un anglais de l'époque) ne se laisse adapter à aucun stade de la langue roumaine, — le traducteur se décidant à adopter la langue des chroniqueurs moldaves du XVIe siècle, pour mettre ensuite la succession des langages proposés par Joyce en corrélation avec les formes évolutives de la langue roumaine, à partir des premiers textes littéraires classiques et jusqu'aux violences verbales de la langue parlée, et même, dans la mesure du possible, aux termes argotiques actuels. Dans un article explicatif — présentant une

série de témoignages de son laboratoire de création — paru dans la revue « Transilvania », Mircea Ivănescu plaidait en faveur de son option en citant une assertion d'Eliot: « La littérature moderne peut se former à partir de la culture, de la grande culture classique, et l'une des modalités de viabilité de cette littérature moderne réside dans le lien, alimenté par la tradition culturelle du livre — sous forme orale, écrite, de rappel — classique. » Au niveau de cette « histoire du langage », proposée par Joyce dans l'épisode « Bœufs du soleil », le traducteur roumain a réussi à réaliser ce raccord à la matrice classique d'une manière originale, voire inattendue, en transposant la difficile équation anglo-saxonne en équivalences linguistiques qui ont fait la preuve de leur réalité dans l'évolution de la langue roumaine, opérant, ainsi, pour le lecteur roumain également, une connexion avec le classicisme de sa propre culture. « Il est vrai, poursuit Mircea Ivănescu dans son témoignage, qu'on a soutenu que l'évolution dans le temps de la langue de la littérature roumaine est d'une durée plus courte et qu'elle fournit moins d'exemples démonstratifs, si nous la comparons à celle d'une culture plus ancienne, telle l'anglaise. Si cela est valable pour les rapports strictement temporels, cela ne saurait être soutenu en ce qui concerne la diversité de possibilités que la langue littéraire de notre culture a connues à des niveaux comparables.

Se rapportant à une autre barrière que soulevait le manque de transparence du texte original, le traducteur — auquel nous pouvons accorder, à juste titre, la qualité d'exégète « joycien » — faisait remarquer que « l'immense bagage livresque d'allusions culturelles de l'original comporte un autre risque pour le traducteur. Divers personnages dont, en premier lieu, l'artiste Stephen Dedalus, s'exprimaient, en leur for intérieur ou ouvertement, en se référant constamment à leurs lectures, de spécialité ou occasionnelles, à un bagage parfois prolixe et inutile d'allusions culturelles qu'ils avaient acquis et qu'ils entretenaient tout le temps. Pour un lecteur de langue anglaise, la plupart de ces allusions sont naturelles, compréhensibles sans effort, tandis qu'il en est autrement pour un lecteur appartenant à une autre aire culturelle. »

Ayant passé avec succès cet examen difficile d'une subtilité extrême et ayant suppléé par une imagination inventive au manque de termes roumains provenant des différences entre la réalité historique roumaine et celle anglaise, la traduction de Mircea Ivănescu constitue un événement remarquable, une preuve nouvelle de la grande plasticité et de la force d'adaptation de la terminologie roumaine, de la vocation de la culture roumaine pour une généreuse compréhension et réceptivité des valeurs littéraires universelles.

VLAD PAPU

IN MEMORIAM

Eugen Macovschi
(1906—1985)

En 1979, la Société Internationale pour l'étude des origines de la vie, siégeant à Maryland (États-Unis), élisait le savant roumain Eugen Macovschi parmi ses membres, rendant ainsi hommage à sa contribution pour l'élaboration d'une nouvelle théorie sur la genèse de la vie sur notre planète. Auparavant, en 1966, il avait été nommé vice-président de l'Union Mondiale pour la Protection de la Vie, dont le siège est au Luxembourg. Ces hommages s'adressaient aux recherches de longue date effectuées par le savant sur la nature, l'évolution et les exigences de la défense de la matière vivante, qui avaient abouti à une nouvelle conception sur cette dernière, connue sous le nom de *théorie biostructurale*, ses recherches à base expérimentale ayant mis en évidence l'existence de la matière biostructurée dans les tissus vivants. Il y a quelques années, lorsque je lui demandai une confession destinée à un dictionnaire des personnalités de la science, Eugen Macovschi y avait écrit entre autres: « J'aime les contacts avec les gens qui s'intéressent à la science, avec les jeunes surtout.»

Eugen Macovschi obtint son diplôme de licencié en chimie, à Cluj, en 1928, avec la thèse *L'Homopyrol, produit de dégradation du colorant sanguin.* C'est toujours à Cluj qu'il soutient, deux années plus tard, sa thèse de doctorat en chimie, *Réactions photochimiques dans la série des ortho-nitro-benzilidenpolyols*, qui lui permettait d'obtenir 25 substances organiques nouvelles. Parallèlement, il achevait la classe de piano du Conservatoire de Cluj.

Sa longue carrière didactique — non moins de 48 années — commence en 1926, en tant que préparateur et assistant à l'Université de Cluj. Maître de conférences en chimie organique et pétrole à l'Ecole Polytechnique de Timişoara (1934—1940), il devient professeur de biochimie à l'Université de Bucarest (1940—1974) et dirige de 1950 à 1974 l'Institut de Biochimie de cette ville; membre de l'Académie de la R. S. de Roumanie à partir de 1948.

Les principales directions de ses recherches ont été la chimie organique, la chimie biologique, surtout la perméabilité des membranes vivantes et artificielles, l'étude des coacervats, l'investigation de la genèse et de la nature de la matière vivante. Il a obtenu d'importants résultats concernant la synthèse des homéoneurines, la dérivation du fluorène et des stilbènes (découvrant une nouvelle transposition intramoléculaire). Il a élaboré une méthode originale de recherche de la perméabilité des membranes vivantes à base des phénomènes d'intoxication et a réalisé ce que la science appelle « la branchie artificielle », un modèle expérimental de l'appareil branchial vivant et des membranes vivantes. Il a été le réalisateur des premiers coacervats à base de protéines natives et des premières applications du phénomène de la coacervation en laboratoire clinique. Partant de la théorie biostructurale susmentionnée, il a élaboré des théories et des hypothèses concernant la perméabilité cellulaire, l'état de l'eau dans les tissus vivants, le substrat de la mémoire humaine et de la pensée, l'origine des ondes encéphalographiques, la genèse du cancer, etc. Il a également eu une insigne contribution à des innovations concernant les appareils et les procédés de recherche, comme, par exemple, dans la création d'un dispositif photoélectrique pour l'étude de la perméabilité des membranes fluides et d'une nouvelle méthode pour déterminer le pH.

I. M. ŞTEFAN

D. I. Suchianu
(1895—1985)

« Valéry a raison de dire — nous confiait une fois D. I. Suchianu — que la mort est "cette chose qui n'arrive qu'aux autres". Votre mort personnelle, elle-même, c'est aux autres qu'elle arrive. Car après sa mort, le titulaire s'en va. » . . . Et il nous est vraiment arrivé cette chose inouïe, à laquelle nous n'avions jamais voulu penser: il nous a fallu conduire D. I. Suchianu, cet éternellement jeune « vieillard . . . qui promet », sur son dernier chemin, celui qui mène sur les bords de l'au-delà du grand passage où ses amis de toute une vie l'attendent, le conviant aux sereines et immortelles agapes de l'esprit.

D. I. Suchianu est né il y a près de 90 ans, au septembre 1895, à Bucarest, où il obtint aussi sa licence ès lettres et philosophie. Cependant, il passe son doctorat à Paris, en droit et sciences sociales (avec la thèse *Tentatives de capitalisme dans la Grèce antique*, 1927), ce qui ne l'empêche pas de commencer abondamment une carrière multiple d'écrivain. Car, à la question *Qui êtes-vous, cher D. I. Suchianu?* qui lui fut posée en avril 1983, il allait répondre: « Je suis plusieurs: j'ai été et je suis critique d'art, critique littéraire, historien, économiste, . . ., essayiste, philosophe, et, entre autres, aussi cinéaste. » Il écrivait sur le *Capitalisme chez les Romains* et sur les *Biens de la fortune*, il dissertait sur la bêtise *(Considérations sur la bêtise*, et *Dissertation sur la bêtise)*, il publiait des essais et des articles (la plupart réunis ultérieurement en volumes: *Points de vue*, 1930, *Mon amie Europe*, 1934, *Aspects littéraires, Anciennes vérités futures*, 1978, *Autres anciennes vérités futures*, 1983), mais aussi un *Manuel de Sociologie* (1933) parallèlement à un massif *Cours de Cinématographie* (1928), domaine dans lequel il fit œuvre de pionnier. Peu à peu, le 7ème art l'absorbe. Travaillant « avec des faits, pas avec des adjectifs », il s'y est consacré avec une passion masquée sous le charme de la simplicité et de la causerie-dialogue jamais pédante bien que parfaitement documenté, et il a consacré une bonne partie de son énergie aux chroniques de film (dans le quotidien « *Le Moment* », dans les revues « *Adevărul literar şi artistic* », « *Realitatea ilustrată* », « *Cinema* », « *Viaţa românească* », « *Tribuna* », « *Contemporanul* », « *Gazeta literară* » et « *România literară* » — où ses dernières lignes ont paru le jour même de sa mort.) Il fonda, en 1938, la revue « *Film* ». Il fut directeur de l'Office National Cinématographique (ONC), professeur universitaire titulaire du Cours d'art cinématographique à l'Académie des beaux-arts (à partir de 1946), un des membres fondateurs de l'Association des Cinéastes (ACIN) . . . Il publia plusieurs volumes consacrés à la cinématographie, seul, comme par exemple, les micromonographies *Marlene Dietrich* (1966) et *Erich von Stroheim* (1970) ou les volumes *Les Vedettes du film de jadis* (1968), et le *Cinéma cet inconnu — les fonctions des mots dans le film*, (1973), ou en collaboration.

Labeur quotidien, labeur épuisant, accompli dans la paix et le silence de la nuit afin de pouvoir mener sa vie diurne dans l'agora, récompensé par des prix et des distinctions (La Légion d'honneur, 1939, le Prix de la critique ACIN, 1974, le Prix de la critique de l'Union des Cinéastes Soviétiques, 1975), mais qui ne l'empêcha pas d'honorer aussi sa qualité d'écrivain, membre de l'Union des Écrivains, qui lui décerna en 1981 le Prix Spécial afin de couronner et d'honorer toute son activité.

MICAELA SLĂVESCU

Şerban Ţiţeica
(1908—1985)

Né à Bucarest, le 27 mars 1908, le professeur académicien Şerban Ţiţeica a suivi les cours du lycée « Mihai Viteazul » de cette ville, puis, à partir de 1926, ceux de la Faculté de Sciences de l'Université de Bucarest, où il obtient son diplôme de sciences physico-chimiques et mathématiques en 1929. L'atmosphère scientifique dans laquelle il a été élevé et s'est formé — il était le fils du grand mathématicien Gheorghe Ţiţeica — l'a déterminé à se consacrer dès le début aux recherches théoriques. Il se rendit en 1930 à Leipzig, où les quatre années durant lesquelles il élabora sa thèse de doctorat furent décisives pour la formation de sa personnalité scientifique. C'étaient, alors, justement les années de mûrissement de la physique moderne et le jeune savant put profiter au maximum de cette atmosphère d'effervescence créatrice où évoluaient les grands physiciens Heisenberg, Debye, Van der Waerden, Bloch et tant d'autres. Werner Heisenberg fut, d'ailleurs, le coordonnateur des travaux de doctorat de Şerban Ţiţeica qui, dans sa thèse *Sur le comportement de la résistance électrique des métaux dans les champs magnétiques*, donna l'explication théorique d'un phénomène remarquable, a savoir l'isotropie de la résistivité électrique et sa dépendance linéaire de champ dans le cas des matériaux se trouvant dans de hauts champs magnétiques. Ce phénomène avait été découvert six ans auparavant par un autre grand physicien, Piotr Kapitza, qui allait devenir par la suite l'ami jamais démenti du professeur Ţiţeica.

Nous n'allons pas énumérer ici toutes les directions de la recherche scientifique que cette thèse a inaugurées, ni même les recherches personnelles de l'académicien Şerban Ţiţeica dans ce domaine ou dans d'autres apparentés. Ce que nous tenons à souligner c'est le fait que, faisant preuve alors, comme durant toute sa vie, d'une haute probité morale, Şerban Ţiţeica rentra dans son pays et commença sa carrière de professeur universitaire qu'il ne quitta plus et qui lui valut l'admiration et la reconnaissance de générations d'étudiants auxquels il a insufflé son amour pour la physique, le respect de l'activité de chercheur et le désir de se mettre en toute circonstance au service de la Patrie.

Professeur universitaire, vice-président de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, directeur-adjoint scientifique de l'Institut de Physique Atomique, directeur général adjoint de l'Institut Central de Physique, fondateur de l'école roumaine de physique théorique, président du Comité National Roumain de Physique, député à la Grande Assemblée Nationale, rédacteur en chef des revues roumaines de physique, membre du Conseil de la Société européenne de Physique, membre de plusieurs Académies du monde — voilà tout autant de titres qui attestent la vaste et longue mise en valeur des capacités et activités du professeur Ţiţeica, dont la compétence brillait lors de tout débat scientifique. Mais, en évoquant sa mémoire, nous ne saurions omettre de rappeler son affabilité extrême, la compréhension et la considération qu'il a toujours accordées à ses collègues plus jeunes, pour lesquels il n'a jamais cessé d'être le grand et excellent ami, sage et compréhensif, auquel ils avaient toujours recours pour élucider un problème ou pour recevoir un encouragement relatif aux travaux entrepris. Homme de vaste culture, connaisseur avisé de la pensée philosophique moderne et antique, Şerban Ţiţeica, maître incontesté de plusieurs générations de physiciens, demeurera dans notre souvenir comme une figure exemplaire de savant humaniste.

MARIN IVAŞCU

NOS COLLABORATEURS

ŞERBAN CIOCULESCU (n. 1902), critique et historien littéraire, professeur d'université, membre de l'Académie de la R. S. de Roumanie. Parmi ses ouvrages les plus connus, mentionnons *La Vie de I. L. Caragiale* (1940), *Aspects de la poésie contemporaine* (1942), *Dimitrie Anghel* (monographie, 1945), *Introduction à la poésie de Tudor Arghezi* (1946, éd. nouvelle 1971), *Variétés critiques* (1966), *Médaillons français* (1971), *Caragialiana* (1974), *Poètes roumains* (1982).

ALEXANDRU PIRU (n. 1917), critique et historien littéraire, docteur ès lettres, professeur de littérature roumaine à l'Université de Bucarest. Principaux volumes: *La Littérature roumaine ancienne* (1961), *La Littérature roumaine prémoderne* (1964), *La Vie et l'œuvre de Garabet Ibrăileanu* (1967), *Les Poètes Văcărescu* (1967), *Panorama de la décennie littéraire roumaine 1940—1950* (1968), *Reflets et interférences* (1974), *La Poésie roumaine contemporaine 1950—1975* (2 vol., 1975), *L'Histoire de la littérature roumaine dès ses débuts jusqu'à ce jour* (1981).

PLATON PARDĂU (n. 1934), romancier, poète et essayiste, rédacteur à l'hebdomadaire de culture « *Contemporanul* ». Mentionnons, parmi ses ouvrages, les volumes de vers *Arbres de résonance* (1963), *Chasse interdite* (1967), *Planètes bleues* (1970), et les romans *Heures de matinée* (1972), *Marchant dans la neige* (1975), *Le Cercle* (1975), *La merveilleuse histoire d'amour des très heureux rois Ulysse et Pénélope* (1978), *Les Lettres impériales* (1979) *Le Diable du dimanche* (1980), *La Limite d'âge* (1981), *Tentation I* (1982), *La Réserve spéciale* (1984), *Tentation 2* (1984).

VALENTIN F. MIHĂESCU (né en 1947) — critique littéraire, auteur de nombreux articles et études consacrés à la littérature roumaine classique et contemporaine, publiés surtout dans les pages des revues « *Luceafărul* » et « *Revue Roumaine* ». Prix spécial de la revue « *Luceafărul* » en 1983, pour le volume d'essais *Temps et mode*, éd. Cartea Românească, 1983.

IOAN-IOVIŢ POPESCU (né en 1932). Membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, recteur de l'Université de Bucarest, docteur en physique, professeur titulaire de physique du plasma à la Faculté de physique de Bucarest-Măgurele. Prix de l'Académie de la R.S. de Roumanie pour la découverte et l'élaboration théorique de la spectroscopie optogalvanique. A dirigé pendant dix ans, avec le professeur dr Carl B. Collins des États-Unis, le programme roumano-américain de coopération scientifique dans le domaine de la physique atomique et du plasma. Auteur et coauteur de 11 traités et monographies scientifiques et de nombreux articles et mémoires scientifiques, dans le domaine notamment, de la spectroscopie aux lasers et des processus multiphoniques. Auteur d'une nouvelle théorie cosmogonique — l'Etheronique.

LAZĂR VLĂSCEANU (né en 1946), lecteur au département de pédagogie et psychologie de l'Université de Bucarest. Sociologue, auteur des volumes *Décision et innovation dans l'enseignement* (1979), *La Méthodologie de la recherche scientifique* (1982) et de nombreuses études de sociologie publiés dans des revues spécialisées de Roumanie et de l'étranger.

ALEXANDRA TITU (née en 1948). Critique d'art et écrivain. Licenciée en histoire et théorie de l'art de l'Institut d'arts plastiques « Nicolae Grigorescu » de Bucarest. A publié des études et articles sur l'art naïf contemporain et sur les relations art-industrie, art-environnement, de même que la monographie *Alberto Giacometti* (1981) et les volumes de prose: *Qui sème le vent . . .* (1980) et *Olympe* (1982).

ZOE DUMITRESCU-BUŞULENGA, historien de la littérature et essayiste, professeur d'université de littérature universelle et comparée, directeur de l'Institut d'histoire et de théorie littéraires « G. Călinescu » de Bucarest. Ses débuts d'écrivain se situent en 1963 lors de la publication des monographies *Ion Creangă* et *Mihai Eminescu*, où se trouvent exposés de nouveaux points de vue sur l'œuvre de ces deux grands classiques. Suivent des volumes consacrés à de grandes personnalités et époques de la littérature roumaine et universelle. Nous sélectionnons d'une bibliographie exceptionnellement riche quelques titres d'ouvrages de référence: *Les Sœurs Brontë* (1967), *Valeurs et équivalences humanistes* (1973), *Sophocle et la condition humaine* (1974), *La Renaissance, L'Humanisme et le destin des arts* (1975), *Eminescu — culture et création* (1976).

VIORICA GUY MARICA, critique d'art, maître de conférences du département d'Histoire de l'Université Babeş-Bolyai, de Cluj-Napoca. Auteur de nombreuses monographies consacrées à *Sebastian Hann* (1972; version allemande, 1973), *Van Gogh* (1976, en roumain et anglais); *Hans Baldung Grien* (1976, en roumain, français, anglais et allemand), *Ingres* (1978, en roumain, français, anglais et allemand), *Derain* (1982, en roumain et allemand), *Dürer* (1983) et d'ouvrages de synthèse: *Cluj, ville médiévale* (1968, en collab.), *L'Art gothique* (1970), *Le Classicisme dans la peinture française* (1971), *La Peinture allemande entre gothique et Renaissance* (1981), *Aspects de la peinture moderne, L'Incursion solaire* (1985).

Pour vous abonner à la

REVUE ROUMAINE

adressez-vous à ROMPRESFILATELIA, Sectorul Export-Import Presă
B.P. 12—201, télex 10376 prsfir,
Bucarest — Roumanie, Calea Griviței nr. 64—66
ou aux correspondants de ROMPRESFILATELIA à l'étranger:

• **ALBANIE:** Entreprise du Livre et du Film, Tirana • **R. D. ALLEMANDE:** Buchexport, Leninstraße 16, Leipzig 701 • **R. F. D'ALLEMAGNE:** Kubon & Sagner — P.O.B. 34.01.08, 8 München 34; W. E. Saarbach — 5 Köln 1, P.O.B. 101.610; Otto Harrassowitz, 6200 Wiesbaden, P.O.B. 2929; Lange & Springer D-1000 Berlin 33, Heidelberger Platz 3, West-Berlin; Buchhandlung Albert Müller, P.O.B. 165, Epplestraße 19, D-7000 Stuttgart 70 • **ARGENTINE:** Libreria Hachette S.A. — Rivadavia 789/45 (RC), Buenos Aires • **AUSTRALIE:** The James Bennett Group, 4 Collaroy Street, Collaroy N.S.W. 2097 • **AUTRICHE:** Globus. A. 1206, Höchstädtplatz 3, Wien; Buchhandlung Gerold & Co. Graben 31, A-1011 Wien • **BELGIQUE:** Office International de Librairie, 30, Avenue Marnix, 1050 Bruxelles • **BULGARIE:** Hemus — Boul. Russky 6, Sofia • **CANADA:** Metropolitan News Agency Inc., 1248 Peel Street (Corner St. Catherine) Montreal — 119-Québec • **R.P. de CHINE:** China National Publications Import Corporation, P.O.B. 88 Beijing • **R.P. de CORÉE:** Chulpanmul — Phenian • **COTE D'IVOIRE:** Agence Ivorienne Hachette — B.P. 9253 route des 220 Logements, Abidjan • **CUBA:** Ediciones Cubanas, Empresa de Comercio Exterior de Publicación OBISPO 461, La Habana • **DANEMARK:** Mungsgaard, Norregade 6, Copenhague K • **ESPAGNE:** Marcial Pons, Bárbara de Braganza, Madrid 4; Díaz de Santos, Lagasca 95, Madrid 6; Díaz de Santos, Calle Balmes 417—419, Barcelona 22 • **EQUADOR:** Muñoz Hermanos S.A. General Aguirre 178 y de Agosto, Apartado 3023, Quito • **ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE:** Fam Book Service, 69 Fifth Avenue, New York, N.Y. 10003; Ebsco — Subscription Service, P.O.B. 1943, Birmingham Alabama 35201; Read More Publications Inc., 140 Cedar Street, New York, N.Y. 10006; F.W. Faxon Company Inc., 15 Southwest Park, Westwood 020090; Haventa Ltd. — P.O.B. South Harpswell 11, Maine 04079 • **ÉGYPTE:** Al Ahram, Al Galaa Street, Cairo • **FINLANDE:** Akateeminen Kirjakauppa, P.O.B. 128, S.F. 00101, Helsinki 10 • **FRANCE:** Hachette — 58, rue Jean-Bleuzen, F. 92170 Vanves; Dawson-France S.A. Service Librairie, B.P. 40, 91121 Palaiseau; Offilib — 48, rue Gay-Lussac, 75 Paris • **GRÈCE:** John Mihalopoulos & Son, 75 Hermou Street, P.O.B. 73 Thessaloniki; Janina University, Faculty of History, Janina; Kostarakis Brothers, 2 Hippokratous Street, Athens 143; • **HONGRIE:** Kultura, P.O.B. 149, Budapest 62 • **ISRAEL:** Lepac — 15, Rambam Street, P.O.B. 1136 Tel-Aviv • **ITALIE:** Messaggerie Internazionali, Via Gonzaga 4, 20123 Milano • **LIBAN;** Messagerie du Moyen Orient de la Presse et du Livre, Beyrouth • **MAROC:** Sochepress Angle, rues Dinant et Saint-Saëns, B.P. 683 — Casablanca • **MONGOLIE:** Ulan Bator Central Post Bureau Pechaty • **NORVÈGE:** Tiedsskrift Sentralen — Karl Johangt. 41—43, Oslo 1 • **PAYS-BAS:** Swets & Zeitlinger — 347 Heereweg, Lisse; Martinus Nijhoff — Lange Voorhout 9—11, P.O.B. 269, Den Haag 2076; Meulenhoff, Beulingstraat 2—4, Amsterdam, P.O.B. 197 • **POLOGNE:** Ars Polona, Warszawa, Krakowskie Przedsmiescie 7 • **PÉROU:** Librería y Distribuidora Sigle S.A. Jirón Trujillo 222 Rimao, Apartado 5872, Lima • **PORTUGAL:** Central Distribuidora Librería, 57 Av. Santos Dumond, 4 Lisabona 1 • **ROYAUME-UNI:** Collet's Holding Ltd. — Denington Estate, Wellingborough Northants NN. 82 Q 5; Hachette Gotch Ltd., Gotch House — 20 St. Bride Street, London EC. 4 A BJ • **SUÈDE:** C.E. Fritzes, Fredsgatan 2, 10327 Stockholm 16; Almqvist & Wiksell — S 101—20 Stockholm • **SUISSE:** Pinkus & Cie., Froschaugasse 7, 8001 Zürich; Schweizer Buchzentrum — 4600 Olten, Amthausquai 23; Schmidt Ag. — Seevogelstraße 34, 4002 Basel; Karger Libri — Petersgraben 31, CH 4011, Basel • **TCHÉCOSLOVAQUIE:** Artia — We Smeckach 30, Praha 1; Slovart — Gottwaldove nam 805, 32 Bratislava • **U.R.S.S.:** Mejdunarodnaia Kniga — Moscou G-200 • **VIETNAM:** Phong Phaf Hann Bao/Chi; 17 Dihh Lâ. Hanoi • **VENEZUELA:** Sorocaima — Av. Francisco de Miranda 114 (Frente al Correo de Chacao), Caracas 106 • **YOUGOSLAVIE:** Yougoslovenska Kniga — P.O.B. 36, Beograd; Prosveta — Terazije 16, Beograd, P.O.B. 555; Forum — Novisad, Iv Misica, P.O.B. 206.

Imprimée à l'Entreprise polygraphique « Arta Grafică »,
Calea Şerban Vodă no 133—135, Bucarest—Roumanie

43 434